

NUMÉRO SIX

VALEURS

VALEURS

CAHIERS TRIMESTRIELS DE CRITIQUE ET DE LITTÉRATURE
PUBLIÉS AVEC LA COLLABORATION DES ÉCRIVAINS DE FRANCE
ET DU PROCHE-ORIENT.

DIRECTEUR : ETIEMBLE

LE NUMÉRO : P.T. 30

ABONNEMENTS A LA SECONDE SÉRIE DE 4 CAHIERS
(tout abonnement part du numéro 1 de chaque série):

simple Egypte L.E. 1 — Etranger L.E. 1.25

de soutien :

(30 exemplaires sur bon papier, numérotés de 1 à 30)..... » 5

de fondation :

(25 ex. sur papier couché, numérotés de I à XXV, et ornés
de photographies originales, signées Apkar, etc.) » 10
(et au-delà)



On peut adresser les chèques, mandats, ou mandats internationaux
à VALEURS, 54 avenue Fouad 1er, Alexandrie.



Le Directeur ou la Secrétaire de rédaction reçoivent le jeudi de 18 à 20 h.
54 avenue Fouad.

VALEURS

Revue de critique et de littérature

Le grand théâtre, c'est d'abord un beau langage.

LOUIS JOUVET

Imprimé en Egypte
Printed in Egypt

SOMMAIRE DU SIXIÈME CAHIER

JEAN PAULHAN
SLOGANS D'AVANT L'IMPRIMERIE

MICHEL BERVEILLER
CELA S'APPELLE L'AURORE

JEAN LOEWENSON
NAISSANCE D'UN COUPLE

RAYMOND GUÉRIN
APRÈS LA FIN

ETIEMBLE
ÉVOLUTION DE LA POÉTIQUE CHEZ SUPERVIELLE

PIERRE ROBIN
REMARQUES

HENRI FÉLIX et GABRIEL MARCEL
SUR L'EXISTENTIALISME

MARCEL PROUST
CINQ ÉTATS DES « JEUNES FILLES EN FLEURS »

ETIEMBLE, HUSSEIN FAOUZI, EDGARD FORTI,
M.G., GEORGES HÉNEIN, HILDE ZALOSKER

LES EXPOSITIONS DE PARIS
EXPOSITIONS DE DESSINS D'ENFANTS EGYPTIENS
REVUE DES LIVRES, NOTULES, LES REVUES
BULLETIN.

Juillet 1946

Numéro 6

SLOGANS D'AVANT L'IMPRIMERIE

Au début de l'occupation, nous ne savions pas encore que les imprimeurs étaient avec nous (je veux dire les bons, les vrais imprimeurs). Et moi, je n'avais dans ce métier qu'un ami : juif, et de plus flanqué d'un personnel, dont une bonne moitié me semblait suspecte. S'adresser à lui, c'eût été l'exposer deux fois.

Je me mis à composer des épigrammes. C'est la seule littérature, je le pensais du moins, qui voyage de bouche à oreille, et se passe très bien de livre ou de journal.

* * *

Un drôle d'hiver. — C'était vers la fin de l'année quarante. Quel drôle d'hiver. Je me levais à six heures, pour aller chercher au bistrot un plein thermos de café. Quand je dis café, on m'entend : c'était une sorte de jus de glands. Mais il faut croire que les glands manquaient comme le reste ; car le bistrot faisait toujours des manières, vers neuf heures, avant de me céder un second thermos.

Sitôt rentré, je me mettais à ma table de travail. Vers sept heures, il passait dans la rue une patrouille allemande ; et le chien d'en face se mettait à aboyer. C'est un chien qui n'était pas au courant. Il aboya tous les matins jusqu'à sa mort qui arriva quelque six mois plus tard. Nous avons toujours pensé que son maître l'avait mangé.

Nous l'avons du moins pensé jusqu'au jour où le maître, un employé des eaux, fut à son tour fusillé par les Allemands. Pour avoir gardé chez lui ou revendu, on n'a jamais su au juste, deux pistolets qu'il avait ramassés dans les égouts.

Dans ce temps-là, les rues n'étaient plus éclairées. J'allais

donc chercher mon café dans la nuit. Il m'arriva un matin de m'étaler violemment dans la neige, et je restai quelques instants par terre immobile, un peu sonné. J'entendis une voix me dire : « Je peux vous aider ? » Mais j'avais dû l'entendre assez lentement. Quand je me trouvai prêt à répondre, la voix était déjà loin.

Le café de glands avait en tout cas un avantage : c'est qu'on pouvait en boire indéfiniment, sans être le moins du monde énérvé. Quel bon goût avait la vie ! C'est le goût qu'elle a pour les misérables. (Mais les gouvernements ont tort, à mon sens, d'en conclure, comme ils le font d'habitude, qu'il faut donc augmenter le nombre de ces misérables.)

Dans mes instants de loisir, je polissais mes épigrammes. L'événement, en quelque manière, m'a donné raison. Pourtant leur violence — aussi, leur simplicité, — n'est pas sans m'étonner quand je les relis aujourd'hui. C'est l'indignation, je suppose, qui veut cela.

*
* *

Essai de collaboration. — La première épigramme que j'écrivis avait une qualité curieuse ; c'est qu'elle pouvait à la rigueur passer pour une lamentation ou pour un thrène :

Regrets sur la mort de M. Chiappe

Chiappe n'est plus : ce nom, que la France redoute
 Cette voix même, se sont tus.
 Laval, toi qui savais les périls de sa route,
 Ah, que ne l'accompagnais-tu !

Ce Chiappe, ayant pris l'avion pour la Syrie, avait été descendu, au milieu du voyage, par on ne savait qui. Et le lecteur comprend, sans que j'aie besoin de le dire, que *redouter* peut très bien s'entendre d'un respect extrême. Quant à Laval, (dont je pressen-

tais, on le voit, le rôle néfaste à venir), il était sans doute naïf de supposer que sa présence eût le moins du monde protégé son compère. Mais la naïveté convient aux lamentations. J'adressai mon petit poème à *Aujourd'hui*.

Ce journal était précisément en train de démontrer que l'Allemagne, en nous envoyant nombre de pommes de terre, et surtout de rutabagas, montrait à notre égard une véritable bonté, et même nous tendait, à vrai dire, moins des rutabagas qu'un rameau d'olivier.

Le fait est que nous mangions beaucoup de ces rutabagas. Je n'en ai plus jamais vu depuis, et je dois avouer qu'ils me manquent parfois. C'est un légume aqueux de goût discret, bref modeste comme devraient être la plupart des légumes ; et l'on peut sagement le préférer au navet, ou à la carotte.

Pour *Aujourd'hui*, je sais trop que l'on va me blâmer. Mes meilleurs amis, plus tard, devaient se montrer sévères pour qui collaborait — ou tentait de collaborer — aux journaux de l'occupation. Mais je leur ai toujours donné tort. Chaque écrivain a le droit d'être jugé sur ses propres écrits, non sur les écrits voisins, (qu'en général il ne regarde même pas, alors qu'il lit et relit avec plaisir son propre article). De plus, nous avons admis, dès l'enfance, que les Français sont plutôt malins, les Allemands lourdauds. Dès lors, qu'est-ce qui nous retenait de publier sans faire mine de rien, à la barbe de la censure, les épigrammes, les articles et pourquoi pas le roman de la Résistance ? Rien. Sinon justement la sévérité dont il s'agit.

D'ailleurs, *Aujourd'hui* ne donna pas les *Regrets*.

* * *

Les mamelles de la France. — Nous n'imaginions pas que la poste pût être surveillée. J'envoyai par lettre mon épigramme à quelques amis, qui eurent l'air de l'approuver. Même, un jour que je me trouvais à Romainville, dans un groupe de huit ou dix amis, le docteur Bémont la lut, sans cacher qu'elle

était de moi. On applaudit, voilà qui commençait bien. Sans perdre de temps, je récitai deux nouvelles épigrammes, que j'avais composées la veille. L'une était :

La France aux mamelles
Les mamelles de la France
— Le Maréchal nous le crie —
Sont labourage, chevance
Travail, famille et patrie

Il est de fait que le Maréchal, qui avait fait sienne une maxime de Sully, prononçait tous les jours des choses de ce genre. Ce n'était pas absurde en soi — et il était même regrettable que ce ne fût pas absurde ; mais cela venait mal à propos.

Je crois que « chevance » parut obscur.

« Pétain, cette image est belle,
J'en goûte la nouveauté.
Mais pourquoi tant de mamelles ?
— C'est pour être mieux têtée. »

Et l'autre :

Collaboration
« Pourquoi donc t'arrêter ? » demandait un cocher.
« Es-tu sourd ? Es-tu las ? Faut-il que je t'implore ?
— Homme, dit le cheval, songe qu'on collabore.
J'attendais mon coup de fouet. »

Eh bien, je dois avouer que je ne les relis pas aujourd'hui sans plaisir. Evidemment, il n'y a pas là grande poésie. Mais une épigramme n'a besoin que d'être épigrammatique. Et les premiers vers sont un peu plats, peut-être ? Mais chacun sait que tout le mérite des épigrammes est dans leur pointe. Et l'on me dira que le sens est un peu simplet. Mais s'il n'était pas simplet, comment deviendrait-il populaire ?

Celles-ci ne montrèrent aucune disposition à le devenir. On ne me les fit pas répéter, et personne ne marqua la moindre intention de les apprendre par cœur. Même, nos amis, ou plutôt les amis du Docteur, restèrent si froids que je doutai un instant de leurs bons sentiments. Mais je me reprochai aussitôt ce mouvement d'auteur.

^{}
^{}

Une épigramme difficile. — Ma voisine fit exception. Elle me félicita, d'un léger accent anglais, et ajouta quelques mots sur la barbarie des traitements que l'on inflige aux chevaux. (Jela compris à demi-mot). Afin de la récompenser, je récitai pour elle seule, à voix basse :

Le faisan gaulois.

On me dit que Laval, du coq se défaisant
Sur les armes de France a fait peindre un faisan

J'ajoutai :

Épitaphe

Pierre-Antoine Bertrand fut tué devant Cœuvre.
Il est mort pour Dantzig ; il ne lira pas l'*Oeuvre*.

Je crains que cette épitaphe ne semble aujourd'hui un peu obscure : Voici : M. Marcel Déat, le socialiste, directeur de

l'*Œuvre* (et qui fut d'ailleurs en quatorze un admirable soldat) avait proclamé en trente-neuf, par articles et par affiches, que c'était assez de guerres et qu'il se refusait à mourir pour Dantzig. Bien. Fin quarante, Déat revient à Paris, tombe d'accord avec les Allemands et lance une nouvelle affiche :

Les Français
qui n'ont pas voulu mourir pour Dantzig
lisent l'*Œuvre*.

Ce qui rendait cette petite plaisanterie particulièrement immonde, c'est d'abord que pas mal de Français, bon gré mal gré, étaient déjà morts pour Dantzig. C'est aussi que l'affiche en évoquait une autre, plus ancienne :

Les imbéciles
ne lisent pas l'*Œuvre*.

De sorte que toutes ces allusions et astuces revenaient enfin à traiter d'imbéciles de braves gens, dont le seul tort était d'avoir défendu leur pays. Ici s'attachait mon épigramme. Ma voisine me demanda de la répéter, et je la répétau. De la répéter encore, et je la répétau encore, tout content qu'elle voulût la retenir. Mais elle me répliqua franchement à la fin qu'elle n'en comprenait pas un mot, et se rendit à la conversation générale.

Je faillis répondre que je ne comprenais pas qu'elle ne comprît pas. C'eût été sans fin, et je préférâi me dire que l'épigramme étant un genre limité (comme la maxime ou la devise) ne supportait, il se peut, que dix ou douze sortes de clarté, dont l'auteur ne devait pas s'éloigner. Je décidâi de composer des épigrammes classiques.

* * *

J'essaie du genre classique. — On me dira que ce n'est pas ainsi que font les poètes et que d'ailleurs, lorsqu'on est poète, cela se déclare vers seize à vingt ans. A quoi j'aurais bien des choses à répondre : d'abord, l'épigramme n'est peut-être pas un genre

strictement poétique ; puis il est sot (à mon sens) d'imaginer que la vie des enfants est nécessairement enthousiaste et lyrique, mais la vie de l'homme mûr raisonnable et terne. Il arrive que ce soit le contraire, et ce n'est qu'à l'âge de quarante ans, je l'avoue, que j'ai pris du goût pour les contes de fées. De toute façon j'avais d'autres soucis, à l'époque, que d'être poète. Mais voici mon épigramme classique.

Nous avons appris, quelques jours plus tôt, que deux cents (disait-on) étudiants avaient été mitraillés, place de l'Etoile, pour avoir crié : « Pétain au poteau ! » J'écrivis :

Troubles à Paris

Pétain se montre tout surpris,
En donnant la paix à la France,
De voir que les meilleurs esprits
Lui marquent peu de déférence ?

Pour rendre le calme à Paris,
La paix n'est pas la seule voie.
Rends l'honneur que tu leur as pris
Tu verras éclater leur joie.

J'avais d'abord écrit : « Tu verras plus d'un feu de joie » ; à la réflexion, ce feu de joie m'avait semblé par trop classique. Ah, j'ai mis bien des espoirs dans cette petite épigramme. Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de devenir célèbre ? Je me le demande encore. Je ne puis me retenir de penser qu'elle montrait à la fois de la tenue et de la force : un ton correct, et pourtant de l'ardeur. De plus elle était habile, et bien faite pour flatter ces « meilleurs esprits », les étudiants.

Je la recopiai donc — en changeant mon écriture — à quelque cinquante exemplaires, que j'adressai à des secrétariats de Faculté, à des associations, à des amis, et j'en laissai même traîner

sur les tables des cafés. Je me promettais de grands plaisirs d'une gloire silencieuse, et d'entendre, comme on dit, voler mes épigrammes sur les lèvres des gens.

Je n'entendis pas voler grand'chose, et même, à dire vrai, rien du tout.

* * *

L'horoscope. — C'était pourtant une gloire assez pure que je me promettais : l'une de ces gloires qui comblent à la fois l'orgueil — puisqu'il n'y entre pas le moindre souci de mode ou de complaisance — et cependant la modestie — puisque l'auteur demeure anonyme. Vraiment une gloire comme il ne s'en trouve plus.

Tant pis. Qu'est devenu le petit carnet d'épigrammes, que Vildé m'avait gentiment offert de faire parvenir à Londres ? J'aime à croire qu'il s'est perdu en route. Quant aux étudiants, je n'avais pas de chance : ceux d'entre eux qui fréquentaient les cafés — les seuls qu'il me fût donné d'atteindre — étaient la plupart des zazous.

Ce n'est pas que je partage, à l'égard de ces zazous, la réprobation commune. Ils goûtaient les danses, et la musique américaines ; ils n'avaient souci que d'élégance, et raffinaient sur la coupe des vestons ; ils montraient — sous Vichy ! — un grand dédain pour la morale. Bref, ils *refusaient*. Mais ce n'était pas une sorte de refus, qui dût les rendre sensibles à mes petits poèmes. Il m'arriva de tomber plus mal.

J'avais posé ce jour-là, sur une table de Capoulade l'enveloppe jaune qui contenait mon épigramme. J'attendais quelque étudiant réfléchi, qui d'un seul coup d'œil... Pas du tout, il vint deux jeunes folles, qui se mirent tout de suite à se regarder tristement dans les yeux, à s'embrasser sur les joues et à mélanger leurs cheveux. On ne savait laquelle était à plaindre. Au bout d'un quart d'heure, la plus blonde avisa mon enveloppe, l'ouvrit, lut avec soin l'épigramme :

Conte

Sans lui causer — qu'il dit — la plus mince souffrance,
 Mais ville après village, et montagne après val,
 Je ne sais plus quel Auvergnat livrait la France
 De l'aval en amont, de l'amont en Laval.

et l'ayant lue dit à sa copine : « C'est un horoscope ». Puis la posa sur la table voisine. Et les deux fillettes se remirent à se consoler.

Sitôt rentré chez moi, je décidai de remplacer « Auvergnat » par « maquignon » qui ne risquait de blesser personne.

* * *

Une fausse joie. — Personne, sauf bien entendu les gens qui étaient d'un autre avis. Tant pis pour eux, ils ne me semblaient guère dignes de pitié. On prêtait à M. Scapini, le député aveugle, ce mot, toujours à propos des étudiants mitraillés : « Fallait pas qu'ils y aillent ». Je n'hésitai pas à écrire :

L'ambassadeur Scapin

Nos morts sont là, Scapin. Tiens un peu mieux ta bouche
 Ce n'est rien d'être aveugle. Evite d'être louche.

Voilà qui me semble aujourd'hui grossier, s'agissant d'un blessé de l'autre guerre. Mais le patriotisme est un sentiment baroque, qui se montre rarement deux fois à la même place. Puis le succès de mes épigrammes ne s'annonçait pas si grand qu'il y eût lieu de s'inquiéter de délicatesse. Bien plus, je voyais à leur place triompher une petite littérature, faite de bons mots sans rimes, et d'ailleurs pas sotté du tout. Par exemple : « Nous allons collaborer. Donne-moi ta montre, je te dirai l'heure qu'il est. » Voilà ce

qu'on préférerait à mon cheval. Ou bien « Qu'est-ce que c'est qu'une démocratie ? On te réveille à sept heures, c'est pour t'apporter du lait. » (La Gestapo vous arrêtait en effet vers les sept heures du matin).

Il m'arriva d'avoir une fausse joie.

J'ai pour voisin M. Doine; c'est un jeune libraire phthisique et sourd, sympathique mais dont je me défiais quelque peu. Du temps qu'il vivait à Berck, sans la moindre ressource, l'idée lui était venue, en effet, d'apprendre l'accordéon. Il en touche quelques mots au directeur de l'hôpital, qui l'envoie promener. Sans plus hésiter, il écrit au Président de la République, puis il attend. Après deux mois, visite d'un personnage officiel, qui commence par l'engueuler, lui explique que ça ne se fait pas, que le Président (c'était M. Lebrun) a d'autres chats à fouetter. Mon libraire reste deux jours penaud, puis se reprend et écrit à Hitler lui-même. Bien. Encore un mois d'attente et il arrive à Berck un secrétaire de l'Ambassade d'Allemagne, très poli quoique solennel, qui lui fait à la fois cadeau d'un petit discours, d'une lettre du Führer (avec signature autographe) et d'un splendide accordéon italien.

Mais M. Doine avait oublié tout cela, et se fichait pas mal de Hitler, qui venait pourtant de nous renvoyer les cendres de l'Aiglon. (Au fait, les avons nous gardées?) Il me dit : « C'est du charbon que nous voulions, et c'est des cendres qu'on nous donne. » Je fus ému. Justement j'avais lancé deux jours plus tôt cette épigramme :

Le retour de l'Aiglon

J'ai bien vu revenir l'Aiglon,
Mais il semble qu'il y ait maldonne :
C'est du charbon que nous voulons,
Et c'est des cendres qu'on nous donne.

A la réflexion, je songeai que mon libraire était beaucoup trop sourd, si même on lui avait récité l'épigramme, pour l'avoir entendue. Je songeai aussi que mon idée, pour excellente qu'elle fût, n'était pas si difficile que tout le monde ne pût l'avoir à la fois. (Comme il arrive, paraît-il, pour les contes populaires).

* * *

Vers cette époque je commençai à craindre d'être arrêté — hélas, pour de toute autres raisons, que mes épigrammes. Je fis de mes brouillons un petit paquet, que Jean Guéhenno se chargea de mettre en lieu sûr. Il vient de me les rendre et je m'aperçois que j'avais oublié jusqu'à leur titre : *Slogans pour les jours sombres*.

Ici le lecteur est bien libre de penser qu'ils ne valaient pas grand'chose. Mais j'aime mieux croire que mon premier tort avait été de manquer à la confiance que tout homme doit faire à son prochain, et le poète (si je peux dire) à l'imprimeur.

JEAN PAULHAN

CELA S'APPELLE L'AURORE

... Comment suis-je arrivé dans cet hôpital ? Tout au plus ai-je gardé le souvenir d'une randonnée cahotante le long des quais, puis de longues avenues bordées de lauriers-roses, tandis que se succédaient, à travers un poudrolement lumineux, des souks, des façades très blanches écornées par les bombardements, des frontons néo-classiques, des colonnades, des aigles et autres emblèmes césariens, d'emphatiques statues. C'était en mai, en plein midi, en plein soleil d'Afrique et pourtant, malgré deux chandails et ma grosse capote dont le col était relevé, je claquais des dents, tassé contre la portière, à l'avant du camion dont les coussins de moleskine brûlaient. J'entrevois à côté de moi le conducteur, un grand gars roux aux manches retroussées, les bras et les genoux écarlates, et de temps à autre je me raidissais pour ne pas lui donner le spectacle de ma déchéance. En vain, je retombais, vaincu par la fièvre. J'allumais une cigarette et la jetais, après en avoir aspiré deux ou trois bouffées d'une âcreté insupportable. Je mourais de soif et n'osais mendier l'eau tiède, dont je savais par avance qu'elle ne me soulagerait qu'un instant.

A la fin du trajet, qui me parut interminable, notre camion s'engagea sous un porche dans une vaste cour aride, au milieu de laquelle se dressait un palmier unique. Je fus enfin déposé dans une salle d'attente, où un personnage en blouse blanche ignora mon salut et ne daigna même m'offrir le bout de banquette où je finis par m'échouer. J'ai cru passer des heures dans cette salle où l'homme en blouse blanche continuait, d'un air blasé, à copier des numéros sur un registre. Je n'avais même pas la force de le haïr. Cependant d'étonnants paysages se déroulaient en moi...

La chambre où je me trouvai par la suite n'avait qu'une fenêtre, ouverte sur une cour ensablée. On y apercevait le

feuillage grêle d'un arbre qui me parut être un poivrier. Les murs blanchis à la chaux étaient dénués de tout ornement, excepté un odieux chromo de magazine, fixé au moyen de punaises qui représentait une danseuse de café concert — avec le huit-reflets sur l'œil et la canne à pommeau — qui se tortillait en exhibant ses jarretières. Cette image me faisait face à hauteur de regard. Je me retournais sur mon lit pour échapper à sa grimace ; en vain, même les yeux fermés, je ne parvenais pas à m'y soustraire. J'avais à portée de la main une petite table de chevet à peinture blanche écaillée, sur laquelle je retrouvais en vrac des objets de toilette extraits de mon havresac. Un peu plus loin, une autre table ; puis, symétrique du mien, un lit vide. Quelques mouches faisaient des rondes au plafond, autour de l'ampoule électrique.

Parfois, de loin en loin, la porte du fond s'ouvrait, à côté de l'image grotesque, livrant passage à la *sister*, toute de blanc vêtue et coiffée, avec des pattes d'épaule rouges étoilées d'or. C'était une belle et douce fille, Africainè du Sud, aux cheveux très bruns, aux yeux bleus, qui portait son sourire comme ses tisanes avec la même rassurante dextérité. Pendant plusieurs jours son visage fut, de tous ceux qui m'apparaissaient, le seul qui ne me parût pas démoniaque. Elle disparue, je savais qu'il ne me restait d'autre perspective que d'attendre, tout en subissant l'œillade de la ballerine court-vêtue, la visite des monstres coutumiers et le retour cyclique de la Fièvre.

Cela commençait par une sensation d'extrême lassitude, par une invincible envie de s'étendre, de se laisser glisser de l'oreiller au plus profond du lit, d'atteindre à l'horizontabilité absolue. Je serrais les dents ; l'intérieur de ma bouche insensible me semblait grandir démesurément, devenait immense comme une cathédrale. Alors les frissons commençaient.

Cela jaillissait, de quelque part, au centre de mon corps, et cela montait, montait, en s'épanouissant. Cela ressemblait à ces feux d'artifice qui s'élèvent en fusant, atteignant leur sommet, puis retombent et s'éparpillent en gouttelettes scintillantes. Et je n'avais pas fini d'en éprouver le chatouillement au bout des

doigts que déjà se déclenchait une nouvelle vague, qui me projetait sans défense à travers des zones glacées.

Je grelottais sous mes couvertures, j'entendais cliqueter mes mâchoires ; et pendant toute la durée de l'accès je monologuais en vers, au rythme de mon pouls qui battait la charge. Il me souvient en particulier d'une espèce de mélopée dans laquelle je vitupérais « nos Maîtres », c'est-à-dire les pouvoirs responsables de nos malheurs, comme si dans mon égarement j'assumais la vengeance de tous les sacrifiés du monde, les déçus, les trahis, les moribonds, les torturés, les abandonnés ; comme s'ils eussent découvert par mon entremise la totale vanité de leurs souffrances. De cette diatribe haletante je ne me rappelle guère que ce thème qui revenait, il me semble, tous les deux vers :

Nos Maîtres, vous avez menti !

Délinrais-je à haute voix ? Qui pourrait le dire. J'étais seul. Aucun moyen de m'apaiser : chaque vague de fièvre, engendrant de nouveaux griefs, fouettait mon improvisation ronronnante. Les heures paraissaient éternelles. Sans doute évalue-t-on inconsciemment leur durée d'après les pulsations du sang — le temps semblant d'autant plus long que la fréquence augmente — car lorsque je regardais ma montre, après des intervalles immenses, l'aiguille avait à peine bougé sur le cadran.

Puis, brusquement, les frissons faisaient place à une chaleur bienfaisante qui s'installait en moi ; mais bientôt cette chaleur elle-même devenait insupportable et je rejetais loin de moi mes couvertures et mes draps trempés de sueur.

C'est dans cette chambre d'hôpital que j'ai fait une des rencontres extraordinaires de ma vie. J'étais encore livré au conflit de la fièvre et de la quinine et soumis à leurs influences alternées. Un soir je m'étais assoupi, dans l'écoeurement du breuvage tiède qu'on m'administrait pour ma collation (cela s'appelait, je crois, de l'ovaltine). Quand je me réveillai, peu après, le soleil venait à peine de se coucher : ma fenêtre découpait dans le ciel un carré de soie rose. Alors, au milieu du silence, j'eus soudain le sentiment d'une présence étrangère. Je me retournai et je vis

alors indistinctement au fond de la chambre, occupant l'autre lit, une forme humaine étendue. La tête, appuyée sur l'oreiller, se confondait presque avec lui et je mis quelque temps à distinguer dans ce bloc difforme, entouré de bandeaux clairs, deux fentes par lesquelles me parut filtrer un regard.

J'en restai le cœur palpitant. Dans ce pays les crépuscules sont courts ; la nuit était presque venue. Je n'osais pas sonner comme d'habitude pour demander la lumière. Mais je collais mon visage à la moustiquaire pour scruter la forme immobile dans l'ombre qui s'épaississait. Enfin l'apparition s'anima. Un bras sortit des draps, puis une main, qui semblait intacte. La tête bandée s'inclina dans ma direction s'entrouvrit à peine et je l'entendis murmurer :

— Tu dors ?

— Non, lui dis-je.

— Qui es-tu ?

Je déclinai mon identité ; j'évoquai ensuite les circonstances qui m'avaient conduit à l'hôpital : le bled, le désert, la malaria la traversée d'Alexandrie à Tripoli, mon évacuation en arrivant au port. J'hésitais, tant sa voix m'avait paru faible, à l'interroger à mon tour. Mais il devança ma prière.

— J'imagine que toi aussi (combien ce tutoiement fraternel m'allait au cœur), tu voudrais savoir ce qui m'est arrivé. Je vais te le raconter. Tu seras le premier — et sans doute aussi le dernier — à l'entendre...

Je ne songeais même pas à m'étonner d'être pris pour confident suprême par ce compagnon de hasard. Je balbutiai un vague remerciement et j'attendis. Maintenant la nuit était close. Le silence qui nous entourait nous faisait infiniment proches. Je renonçai à voir au-delà du voile de tulle, sous lequel je respirais difficilement. Et c'est ainsi, les yeux grands ouverts sur l'obscurité, que j'entendis cette nuit-là, pour toujours, la Confession du Jeune Homme Sans Visage.

Trois ans avant la guerre, Abel, très jeune encore, était déjà pilote aviateur sur une ligne commerciale de l'Atlantique Sud. Il avait choisi cette carrière au mépris d'une famille bourgeoise

dont il ne partageait point les goûts ni les intérêts. Rien ne l'y avait destiné dans son passé, son milieu social, ses études : rien que le besoin, grandi avec lui, d'échapper précisément à tout cela. Il s'y joignait sans doute un appétit du risque, un besoin de se dépenser physiquement, et de se prouver à lui-même qu'il était capable, après la Sorbonne, d'aventures qui ne fussent point purement cérébrales.

Cependant, après quelques mois pendant lesquels il se passionna pour la navigation aérienne et découvrit les mers, les ciels du sud, des parfums déroutants et des aspects imprévus de la race humaine, il se dégoûta de cela encore. Trop d'escales, devenues toujours pareilles, lui représentaient la banalité, l'étroitesse des vies gouvernées par le lucre, lui offraient

Le spectacle ennuyeux de l'éternel péché...

Il en était là, c'est-à-dire à la veille d'une nouvelle volte-face et — qui sait ? — d'entrer dans les ordres, lorsque, par un concours de circonstances qu'on imagine peu ordinaires, il rencontra un homme de loi, haut placé dans la société parisienne, qui l'informa progressivement, à mots couverts, en lui faisant promettre le silence, d'une occasion qui semblait miraculeusement lui convenir. Séduit par la bizarrerie de l'offre, Abel se laissa entreprendre. Peu à peu, il comprit qu'il se trouvait désigné par procuration pour accomplir le vœu d'un homme immensément riche, invisible, mort vraisemblablement, et dont le notaire parisien ne faisait qu'exécuter les fantaisies testamentaires.

C'est ainsi que, sans y prendre garde, il se vit entraîner dans des cercles de plus en plus restreints, de plus en plus secrets, de plus en plus éloignés de la vie banale.

On n'y faisait profession de rien, on ne s'y piquait de rien ; certains mots étaient tabous, qui exprimaient des sentiments bas, tels « envie », « honte », « désespoir ». Les mots relatifs à l'argent étaient également interdits et aussi (pourquoi ?) le mot « avenir ». Certes il arrivait aux nouveaux venus de manquer, sans le vouloir, à ces bienséances, mais ils ne tardaient pas, soit à se corriger d'eux-mêmes et à respecter d'instinct la loi non-écrite, soit à s'éliminer. Aux réunions suivantes, on s'apercevait qu'ils n'avaient pas été

convoqués, et personne ne se fût permis d'en manifester la moindre surprise. D'ailleurs, on ne se connaissait mutuellement que par des prénoms fictifs. Chacun n'avait, au regard des autres, ni famille, ni profession, ni adresse, ni même, pour ainsi dire, de passé. Le seul auquel il fût permis de faire référence, était le passé commun de la « confrérie », — si l'on peut désigner par ce nom une société qui n'en avait point — c'est-à-dire les plaisirs partagés, les pensées et les œuvres nées du groupe, bref les heures de vie commune, séparées par des jours individuels que l'on affectait de tenir pour inexistantes. Dans cette société qui devait comporter une assez forte proportion d'étrangers, seuls des indices trahissaient des différences d'origines : telle blondeur excessive de Scandinave, un accent russe, un visage à la Gréco, un maintien appris à Oxford. Quant à la différence des fortunes, seule aurait pu l'accuser la richesse inégale des parures ou des vêtements. Mais, comme par une convention tacite, personne ne se présentait là richement vêtu. Enfin, tous ceux qui avaient été appelés à mener cette vie « en marge », avaient cela en commun, hommes et femmes, qu'ils étaient beaux.

C'est dans cette période de la vie d'Abel que se placent trois événements particuliers qu'il me rapporta.

Un soir, en fin de semaine, il allait rejoindre ses compagnons du groupe sans nom, pour une excursion en montagne au cours de laquelle devait avoir lieu la solennité des Monts et Merveilles, qu'il n'aurait voulu manquer pour rien au monde. Or il rencontra sur sa route, à la tombée du jour, une famille de pauvres gens attelés à une charrette, où s'entassaient des hardes et un mobilier misérable. Visiblement c'était là tout le bien que possédaient ces loqueteux, forcés de transhumer par quelque infortune. Leur fatigue, leur aspect chétif et résigné, surtout la grimace douloureuse d'une petite fille qui se contraignait à sourire pour entraîner son frère, plus jeune, qui tenait à peine sur ses jambes, tout cela émut Abel si vivement qu'il s'arrêta, interrogea les malheureux, les fit monter dans sa voiture et prit leur charrette en remorque. Il rebroussa chemin et les conduisit à destination par les chemins de traverse sur lesquels ils auraient dû cheminer toute la nuit et

le jour suivant. Abel renonçait ainsi aux Merveilles promises, desquelles dépendait, lui avait-on dit, « la suite de son initiation ». Ainsi, non seulement il se voyait frustré par lui-même d'un plaisir irremplaçable, mais encore exclu du groupe. Le lendemain il reçut ce message : « Vous absent, la partie a été remise ».

Une autre fois, pendant un concert de musique de chambre, Abel s'était assoupi, comme sous l'effet d'un narcotique. Lorsqu'il se réveilla sur une pelouse, dans cette partie du domaine qu'il avait traversée pour se rendre au salon de musique, il était absolument seul. Il parcourut des allées désertes. Dans le manoir, désert lui aussi, et parfaitement silencieux, il chercha en vain quelque chose qui témoignât des événements qui venaient de s'y dérouler. Alors il regarda sa montre : elle marquait l'heure où le concert *aurait dû commencer*. Tout était donc comme si le concert n'avait jamais eu lieu et qu'il y eût assisté dans un songe. Il crut un instant qu'il avait été le jouet d'un mirage. Mais il concentra sa mémoire, en rassembla méthodiquement tous les fils, chercha d'autres indices, les interpréta. Finalement il en vint à cette conclusion que non seulement il avait dormi près de vingt-quatre heures, mais encore qu'il avait été endormi et que toutes les traces de la veille avaient été effacées à dessein. Et sa perspicacité triompha dans la découverte que, précisément, elle avait été mise à l'épreuve.

C'est encore à ce temps d'initiation que se rapportait l'aventure que le jeune homme eut sur la Côte Basque, dans un petit palais de légende. Il s'y était rendu à l'appel d'un de ces messages non signés qui ranimaient périodiquement la vie du groupe. Il s'y était trouvé, dans un décor étrange et voluptueux, seul en présence d'une femme extraordinairement belle et secrète, qu'il pensait n'avoir jamais connue mais qui déclara l'aimer, l'hébergea, le traita de la façon la plus exquise. Mais le troisième jour, cette singulière Calypso congédia son amant sans accepter de lui un remerciement ni une plainte. Elle lui fit jurer qu'il ne tenterait jamais rien pour la revoir, ni même pour connaître son nom véritable. Après quoi elle lui offrit un anneau d'or, de style mongol. Abel se souvint alors du proverbe chinois : « Sois discret en

amour, tu posséderas le monde», et il eut la fermeté de refuser un présent qui risquait d'aiguillonner sa curiosité ou sa vantardise. Longtemps après il comprit qu'il avait subi en cette occasion la dernière de trois épreuves.

A quelque temps de là l'homme de loi rentre en scène. Il reçoit Abel dans son cabinet pour lui révéler, enfin, la personnalité de l'«animateur» mystérieux. Cet homme vivait depuis sept ans, avec ses fidèles, dans une île autrefois déserte, qu'ils étaient seuls à connaître, et qu'il localisa par ses coordonnées sur la carte. L'étrange pionnier avait disposé qu'après sept années, pendant lesquelles il aurait absolument retranché du monde sa petite communauté d'exilés volontaires, l'ami exécuteur de ses volontés ouvrit une lettre cachetée qu'il lui avait confiée avant son départ. Cette lettre invitait le destinataire à désigner un pilote expérimenté, présentant par ailleurs toutes les garanties requises, de lui fournir un appareil de grande autonomie et de l'envoyer, avec de nouvelles «recrues», à l'île anonyme, pour y reprendre, parmi les exilés, ceux qui voudraient rentrer dans le siècle. Abel se trouvait donc choisi.

Quelques jours plus tard il prenait à son bord deux hommes et trois femmes désignés d'une façon analogue. Et les six jeunes compagnons, heureux, délestés de tout, ayant renoncé à tout ce qui n'était pas l'île, s'envolèrent.

C'était une île verte et rouge, pleine de manguiers et d'oiseaux. On l'eût dit, à la voir émerger d'une brume lumineuse, suspendue dans le vide aérien. Telle était la beauté du site que plus on s'en rapprochait moins il paraissait concevable qu'il eût pu rester si longtemps ignoré des hommes.

Abel et ses compagnons atterrirent à la fin de l'après-midi sur une plage où des jeunes gens se baignaient, qui interrompirent leurs ébats pour les conduire à celui qu'ils appelaient : le Père.

Ainsi l'Animateur vivait, et régnait sur son petit peuple. C'était un beau vieillard robuste, à la peau hâlée. Ses yeux rayonnaient de toute la joie qu'il avait su créer et nourrir autour de lui. Il accueillit les nouveaux venus comme des amis de longue date, ce qui ne leur causa aucun étonnement, tant ils étaient déjà mar-

qués par l’empreinte de son bon génie, tant ils reconnaissaient immédiatement en ce lieu, encore épurée par l’isolement absolu, l’atmosphère la plus exquise du groupe.

Spontanément une fête s’organisa pour la bienvenue d’Abel et de ses compagnons. Un long usage de la discipline et de l’eurythmie rendait tout naturel aux habitants de l’île ce genre d’impromptu. On dansa, on mangea, on but, dans une clairière autour de laquelle étaient harmonieusement disposées des huttes aux toits de palmes, aux murs de bambou, qui dans le soir se distinguaient à peine de la colline boisée qui commençait de se gonfler à quelques pas derrière. Soudain le vieillard arrêta d’un geste le bourdonnement des rires et des guitares et prit la parole.

Amis, dit-il en substance, voilà sept ans que nous avons vécu, peiné, ri et chanté ensemble dans cette île. Je crois pouvoir affirmer devant nos nouveaux compagnons que nous y fûmes aussi heureux que vivants peuvent l’être. Si pourtant quelqu’un d’entre vous regretterait de m’avoir suivi, qu’il saisisse l’occasion — c’est vraisemblablement la dernière — que je vous avais ménagée, avant notre départ, de retourner dans le monde ancien. L’avion est prêt à repartir. Rien ne doit retenir aucun d’entre vous que le plaisir d’être des nôtres.

Il considérait la petite assemblée. Des rires s’élevèrent, unanimes. Pardonnez-moi, dit-il, cette proposition inutile et reprenez vos jeux.

Abel demeura donc dans l’île au doux climat, parmi ces hommes et ces femmes et ces enfants nés d’eux, beaux et bons. Ni lui, ni ses compagnons n’eurent à subir aucune sorte d’initiation ; leurs précédentes expériences dans le Groupe les avaient si bien préparés à la vie dans l’île qu’ils n’eurent pas la moindre peine à s’y incorporer. Les rites, un peu plus nombreux et précis que dans la phase antérieure, procédaient de la même source. Ils rythmaient si harmonieusement l’activité des corps que l’esprit les acceptait et même s’y complaisait, comme à la loi métrique d’un poème.

Dotée du climat le plus aimable, doux sans être émoullent, d’une faune diverse et d’essences extrêmement variées, l’île

pouvait se suffire à elle-même. Aussi bien quelques machines-outils, quelques matières indispensables et un millier de livres essentiels en plusieurs langues — à quoi s'ajoutaient sans doute les connaissances techniques, médicales et autres, de quelques-uns des membres de la communauté — en cela consistait tout l'apport de la vieille humanité dans ce pays vierge. Pour le reste, les Insulaires devaient trouver en eux-mêmes, et dans les ressources de leur territoire exigu, du sol, de l'air, de l'eau, de quoi subvenir à leurs besoins ainsi qu'à leurs désirs. Non que le Père professât à l'égard du « progrès » le mépris sommaire des inventeurs du « Bon Sauvage » ni qu'il approuvât les déclamations prudhommesques de certaines philosophies modernes contre la « Machine ». Mais il savait bien que tout nouveau recours au monde ancien eût entraîné des échanges avec lui et, de proche en proche, l'introduction dans l'Île de tous les virus dont on s'était préalablement purifié. C'est pourquoi il aimait à dire que la plupart des prétendus perfectionnements apportés à la condition de l'homme par l'industrie, ne faisaient que lui procurer un équivalent factice de ces biens — la lumière, la chaleur, le froid, l'eau, l'ivresse même, dont il avait commencé par se priver en se séparant de la nature. Pour le reste il acceptait, encourageait même toute initiative, tout effort d'invention, tant matérielle que spirituelle, qui ajoutât, sur des bases saines, à l'acquit des âges précédents. Fils ingrats ? non point ; fils sages, qui ne retiendraient du patrimoine que l'essentiel, rejetaient le reste et notamment tout ce qui aurait engendré l'inquiétude, la compétition implacable et l'agitation vaine.

Dès le premier jour, Abel prit sa part du labeur commun avec allégresse. Abattre des arbres ne lui plaisait pas moins que de maçonner un pont au-dessus d'un ruisseau ou de construire une turbine, à condition seulement de ne pas demeurer indéfiniment attaché à la même besogne. Or il eût été difficile d'imaginer tâches plus diverses que celles qui se présentaient aux habitants de l'Île, suivant le besoin, l'occasion, l'état du ciel. Tous et chacun y vaquaient joyeusement aux heures fraîches, sachant non seulement qu'à chaque jour suffit sa peine, mais encore que cha-

que jour exige ses plaisirs et que le devoir d'être heureux, et par la peine et par le plaisir, est le seul impératif raisonnable. Quelqu'un hésitait-il devant la tâche qui lui incombait ? Aussitôt le Père venait à sa place et, sans un seul reproche, prenait la pioche, ou le maillet, ou même le fuseau. Alors la seule pensée qu'il pût délaissier un instant sa fonction d'illuminateur était si insoutenable que le récalcitrant ne lui laissait pas achever son geste. C'était « comme si le soleil se fût absenté du ciel pour allumer un fourneau de cuisine ».

Ainsi passèrent des jours qui n'étaient pas seulement des signes, des fantômes de jours. Des jours vraiment *présents*, qui ne servaient pas de monnaie, dont on n'échangeait pas la substance contre l'espérance décevante de jours plus beaux. L'égoïsme, l'amour-propre de chacun se dissolvait dans l'amour des autres, et celui-ci dans l'amour de l'Île, de l'Univers, de la Vie totale. Les œuvres, utiles ou belles, créées par ces hommes et ces femmes étaient rarement le produit d'une élaboration solitaire. Elles naissaient d'un commerce amical entre compagnons et compagnes. Elles ne suscitaient aucune jalousie ; nul n'admirait en elles particulièrement quelqu'un ou soi-même ; chaque rameau admirait l'arbre tout entier dans l'une de ses fleurs.

Peu après son arrivée dans l'Île, Abel s'était épris d'une adolescente dont le regard sans fraude semblait n'avoir jamais reflété un monde impur, par-delà l'horizon exact. Dans la forêt, parmi les fougères arborescentes, on l'eût dit née de la terre violette, comme l'une d'entre elles. D'autres fois, après le bain, doucement posée sur le sable humide, elle semblait un don de la mer. Le soir, quand on chantait en chœur autour d'un brasier pour remercier Dieu, Abel reconnaissait entre toutes sa voix unique, parfaitement réduite à sa part et si nécessaire à l'ensemble qu'il semblait qu'en la supprimant on eût fait crouler une voûte de sons, ou d'étoiles. Cette jeune fille fut pour Abel la colombe de l'Arche. Il l'aima. Ils s'aimèrent pendant une lune.

En ce point de son récit, Abel s'arrêta. Il haletait un peu. Après quelques instants de silence il reprit :

« On m'avait cru et je me croyais entièrement purifié ;

mais je ne l'étais pas. Il restait en moi trop de germes de la vieille perversité, du vieil appétit de souffrir.

« Je ne savais pas encore être heureux sans évoquer par comparaison les autres, ailleurs, autrefois. Je voulus raffiner mes sensations et renchérir sur le bonheur qui m'était donné. Pour le goûter pleinement, j'avais inconsciemment besoin de l'inquiétude et du malheur des autres.

« Pourquoi n'ai-je pas détruit l'avion qui nous avait déposés dans l'Ile ? Une nuit je retournai secrètement au lieu de l'atterrissage. Tout était en place. J'essayai des manettes : elles fonctionnaient. Enfin, le cœur battant, je branchai l'appareil de radio.

« J'entendis les bastringues d'autrefois, les vieux boniments. Que tout cela me paraissait factice et vulgaire, comparé à la musique de mon Ile ! J'étais comme inondé de joie en pensant que je m'étais réveillé d'un tel cauchemar.

« Pourtant j'y suis revenu, plusieurs nuits de suite. A l'insu de tous, même d'Elle. J'avais conscience de faire quelque chose d'interdit par notre loi, mais j'étais si orgueilleux et sûr de ma force...

« J'appris ainsi que la guerre venait d'éclater en Europe.

« Au fond, n'était-ce pas la nouvelle que j'étais venu chercher, sans me l'avouer. Pendant des années j'avais senti monter autour de moi, en moi, la peur et le désir de cette Chose. Comme tous ceux de ma génération, j'en avais le sang empoisonné. Et c'était pour me délivrer de cette hantise — je le comprenais maintenant — que j'avais essayé des évasions partielles, puis accepté la grande Evasion. J'avais, semble-t-il, trop d'orgueil pour admettre que j'avais pris la fuite devant une ombre : or l'ombre avait pris corps.

« J'aurais dû exulter : la nouvelle consacrait, en même temps que mon bonheur, ma raison. J'étais donc heureux et raisonnable : de n'avoir pas succombé comme les autres au grand vertige ; d'avoir su me désolidariser d'un malheur dont je n'étais aucunement responsable ; d'avoir surmonté le désir malsain du cataclysme ; d'avoir brisé les liens qui m'attachaient à des préjugés archaïques.

« En fait je n'éprouvai aucune joie. Si absurde et odieux

que tout cela dût être je ne me résignais pas à l'idée que la guerre, cet événement démesuré, allait s'accomplir loin de moi, sans que j'y participe. Je me représentais alors certains êtres, que je croyais avoir définitivement chassés de ma mémoire ; je pensais qu'ils allaient souffrir, évidemment pour rien, mais aussi connaître des jours exaltants. Tandis que moi...

« J'ai appareillé cette nuit même et j'ai décollé avant l'aube. Après quelques escales j'avais rejoint notre vieux pays. J'ai combattu dans le ciel de France, puis d'Angleterre, enfin de Libye. Au cours de mon dernier combat, mon avion a pris feu. J'ai la figure entièrement brûlée.

« C'est ma faute. Je n'ai jamais trahi le secret de l'Ile, mais j'ai enfreint sa loi. Je me suis trahi et perdu moi-même.

« On fera de moi un héros ; je le mérite peut-être. Mais ceux qui m'ont cru fort ne sauront jamais combien j'étais faible... Ceux qui m'ont cru déterminé ne sauront pas que je suis mort de ne pas l'être.

« Toi seul le sauras. N'oublie pas mon Ile merveilleuse. Et retiens cette phrase que le Vieux se plaisait à nous redire :

« La Raison aussi, mes enfants, doit faire son devoir jusqu'au bout... »

Telles furent les dernières paroles de mon compagnon sans visage. Le matin suivant je trouvai son lit inoccupé. Je n'osai interroger personne.

Je ne sais rien de plus de son aventure — si étrange, à la vérité, que maintenant je doute si je n'ai pas, ou s'il n'a pas, rêvé.

MICHEL BERVEILLER

NAISSANCE D'UN COUPLE

I

Lentement vieillir ne troublait pas cette fille. Et lui, garçon, aurait pu se passer de vivre en ménage. Mais d'avoir refusé de croire vraiment à leur union les poussa l'un vers l'autre, un soir de fatigue, et ils se mirent à deux pour abolir un doute.

Associés donc, ils défendent lâchement leur communauté. Puisque la maison, enfin, brûle, ils en vont habiter une autre. Que les affaires périclitent : ils en entreprennent de tout aussi précaires, juste pour maintenir en dépit d'eux une raison d'exister ensemble.

Le monde tel qu'ils le voient autour d'eux reste toutefois là, prêt à les confondre comme à les ignorer, plus fragiles qu'au départ, et transforme leurs hésitations en une résignation effarouchée qui, entre les draps, fait toucher incroyablement le corps voisin.

D'effleurements et de contacts naît cependant un être qu'ils accueillent avec effroi, mais soignent avec tendresse, devinant mal le sort qui, en sa petite personne, les guette. Car ne doivent-ils pas craindre les effets conjurés de natures exposées au néant ?

II

L'enfant a grandi. Sain, fort et tout-puissant, il exécute dans la famille, de ces deux menottes, une somme d'œuvres commandées de l'arrière. De temps immémoriaux, c'est lui le maître, pareil par ses péremptoires cris, aux créateurs de la lignée.

Perdus au nœud du courant, les parents, comme sur une roche moussue, se serrent afin de ne pas glisser dans les remous. Ils se cramponnent, grelottants, à leur place sans détourner le regard de l'eau qui bouillonne à droite et à gauche et court en tumulte.

Le gouffre devient le rêve diurne et nocturne d'un père et d'une

mère hantés par l'ombre que cette créature, en croissant, projette sur le lieu des sacrifices. Un géant, tremblent-ils. Il ne nous connaît même pas. Et leur perplexité se mue en angoisse.

Dans ce tourbillon, ils sombreraient volontiers pour racheter une faute ancienne aux yeux du monstre qui les châtie de sa sérénité. Qu'il décide donc, le formidable, en les voyant périr, s'ils eurent tort de s'allier et s'il a vraiment fallu qu'il naquît.

III.

Entraînés par le flot, ils ne se souviennent plus comment ils firent pour lâcher pied. Dans le bercement d'un désespoir sans lendemain, ils oublient s'ils furent condamnés ou non par le geste d'un successeur qui réinventa les gestes de ses ancêtres.

Le sommeil, du moins, était permis, si près du vacarme, sur la pierre gluante du torrent répercuté. Il était permis à l'oreille de garder comme un baume le grondement de la cataracte et le murmure d'échos qu'un fil ténu enlace à la majuscule du réveil.

Indifférents encore à tout passé, proche ou lointain, ils s'étreignent, courbés sous la pression du ventre qui les nourrit et les expulse. Ils referment les yeux, méditant leur émoi, sans se reconnaître tout à fait, au bord des générations.

Venant eux-mêmes à naître, ils sentent palpiter au-dessus d'eux, comme le battement d'une pendule familière, et s'assourdir le cœur qui les a mis au monde. Et, dans une ardeur maternelle, feu de la perpétuation, ils ouvrent leur âme aux heures de l'amour.

JEAN LOEWENSON

APRÈS LA FIN

La réédition de *Quand vient la fin*¹ a eu ses raisons et son histoire. Je veux essayer ici de définir ces raisons et de conter cette histoire. Le plus simplement du monde.

Que les lecteurs me pardonnent mon insistance. A leur point de vue c'est, sans doute, une agaçante entreprise que la mienne. Je m'en persuade aisément. Mais vaine aussi, je présume. Et je ne sais pas, même, si par surcroît elle n'est pas de celles dont la plus élémentaire sagesse conseillerait qu'on s'abstînt. A quoi bon, en effet, revenir sur un texte déjà publié ? Est-il admissible qu'on ait la moindre chance de renforcer maintenant le sens dont on avait cru le charger en l'écrivant ? Il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse vraiment modifier ce qui a pris corps une fois, ni obtenir de ses juges une facile révision du procès, d'ailleurs honorable, auquel on s'était exposé.

Cette entreprise, je la tente cependant. Je la tente, après m'être dit, précisément, tout ce qui aurait pu et dû m'en détourner. Je la tente à cause de ce que je dois à ceux qui veulent bien porter un certain intérêt à mes écrits ; à cause de ce que je dois aussi à mes héros comme à moi-même ; à cause du désir (insensé) que j'ai d'écarter de mon œuvre les contresens et les malentendus. J'eusse mieux fait, c'est possible, de laisser cette œuvre derrière moi poursuivre seule sa carrière, et d'ignorer les commentaires (en réalité si élogieux) qu'elle a suscités en même temps que les scrupules dont je me sentais assailli. Mais on ne se refait pas. J'aime bien prendre mes risques.

1. Ce texte, encore inédit quand nous l'avons reçu, est maintenant publié en appendice de la seconde édition de *Quand vient la fin*. Nous remercions les éditions Gallimard qui nous autorisent à le donner quand même.



C'est au début de 1939 que je remis à mon éditeur le manuscrit de *Quand vient la fin*. A l'époque, j'avais l'impertinence de n'en être pas trop mécontent. Si différent de ton qu'il fût de *Zobain* (paru en 1936) il semblait s'accorder assez bien à l'ambition que j'avais nourrie pour lui. J'étais même assez curieux de le voir affronter un public de nouveaux lecteurs possibles.

Les événements, et bientôt la guerre, en disposèrent autrement. Lorsque, le 25 juin 1940, je fus fait prisonnier par les barbares, je dus, certes, renoncer à tout espoir de publication. D'ailleurs, durant les mois qui suivirent (sans nouvelle aucune, mais me doutant bien que l'activité littéraire ne pouvait plus qu'être en veilleuse dans un Paris sous la botte) je ne m'inquiétai guère du sort de mes gribouillages. N'était-ce pas assez de les avoir commis ? Inutile de prendre une option sur l'avenir. On en reparlerait uniquement une fois la paix revenue et le monde libre. Bref, je me résignai à me retirer de la scène des Lettres et n'y pensai plus (l'existence qui m'était imposée, il est vrai, dans les barbelés, n'était pas de celles qui permettent de se prendre très au sérieux ni de préférer son œuvre à sa vie).

Aussi, quelle nê fut pas ma stupéfaction quand, en mars 1941, j'appris que mes gribouillages étaient à l'impression. Bien que poussant l'amitié jusqu'à me laisser espérer une rapide libération (mais que je savais, dans mon cas, impossible) on me proposait de corriger à ma place mes épreuves. Que décider ?

Depuis que j'avais achevé mon ouvrage, trois années, trois longues et dures années s'étaient écoulées. De quel œil examinerais-je mon texte s'il me tombait maintenant sous la main ? Je ne veux pas dire que j'avais changé : je ne crois pas, en vérité, qu'on change jamais beaucoup. Je veux simplement dire que je ne voyais peut-être plus certaines choses de la même façon. Bien que je fusse privé de mon texte, le souvenir qui m'en restait m'assurait qu'il n'était plus, qu'il n'était déjà plus tel que je l'eusse désiré aujourd'hui. Mais comment tout arrêter ? Ma

lettre (à condition qu'elle passe) mettrait plus d'un mois pour parvenir à destination. Alors, il serait trop tard. Et, tout de même, je ne me sentais pas tout à fait le droit de causer cette contrariété à mon éditeur, de répondre si mal à la gentillesse et aux soins de ceux qui m'épaulaient sur le vague soupçon que j'avais de l'imperfection de ma réussite. Je laissai donc tout aller.

Ah ! sans doute, si j'avais été libre, j'aurais pu être averti à temps. Avant même qu'on remette le manuscrit à l'imprimeur, j'aurais pu le relire à loisir, le retravailler minutieusement page par page et, dès ce moment-là, le désherber à mon goût, l'alléger de ses outrances, de ses impuretés ou de ses répétitions, y faire la chasse aux longueurs, aux idées creuses, aux niaiseries et y insuffler enfin un sang plus vif. Mais tout cela me fut refusé. (Je ne doutais ni de la conscience ni de la haute intelligence de mon correcteur. Toutefois, que pouvait-il plus que de veiller à ce qu'on respectât mon texte initial ? Il ne se serait pas reconnu le droit de reprendre ce qui était informe de toute évidence, de supprimer d'un trait ce qui était superflu, encore moins d'étoffer ce qui pouvait sembler insubstantiel. C'étaient là retouches seulement réservées à l'auteur).

* * *

Plusieurs mois passèrent. Enfin, dans le courant d'août 1941, je reçus un exemplaire de mon livre. Je crois qu'il me sera impossible de décrire quelle émotion fut la mienne. Et je crois aussi qu'il n'y a pas beaucoup d'écrivains qui aient connu les humiliations que j'ai subies dans cette circonstance. Du moins, je ne le leur souhaite pas. Un livre n'est qu'un livre, sans doute. Et, pour la majorité des gens, ce n'est jamais qu'un petit tas de papier imprimé. Mais, à mes yeux, celui que j'attendais était bien davantage. Et parce qu'il était sorti de moi, et parce que j'étais coupé de tout, et parce que je connaissais l'amère détresse d'être un mort vivant, j'étais terriblement impatient de jeter sur lui ce regard d'une jeune mère à qui on apporte pour la première fois son enfant.

Le colis qui le contenait était parti depuis des semaines et, depuis des semaines, prévenu de cet envoi, je vivais dans une sorte d'angoisse. Je savais quel sort nos geôliers réservaient d'ordinaire aux livres. Feraient-ils une exception en faveur du mien ? J'avais parfois la naïveté de l'espérer... Le jour qu'il arriva (enfin !) dans ce camp de représailles où je croupissais, le jour qu'il me fut distribué (tout cela interminable et crispant), une fois les ficelles arrachées, le cartonnage défoncé, au milieu des pauvres victuailles bouleversées, mon livre enfin m'apparut, sous sa couverture blanche et son titre rouge. Je l'avais identifié tout de suite parmi d'autres qu'on y avait joints. Dire que je pus l'ouvrir, le feuilleter, le tourner et le retourner dans tous les sens, serait trop. Mais, du moins (oh ! le temps de deux ou trois secondes) je pus le voir et le toucher. Oui, le toucher de mes mains. Mais, sans plus attendre, la brute me l'arracha et le lança avec rage dans un grand panier où s'entassaient déjà des imprimés de toutes sortes. Là-bas, à plusieurs mètres de moi, pendant que la brute proférait de gutturales imprécations, je l'aperçus encore, gisant, écartelé, prenant de mauvais plis, le brochage à-demi défait sous le choc. Ainsi, ce fruit de mon travail, cette chose que j'avais faite avec mon sang et mes veilles, ce malheureux livre qui représentait pour moi tant d'efforts et qui avait été ma vie même pendant des années, je le voyais mécanisé comme un objet sans valeur et disparaître à nouveau au moment où j'espérais entrer en sa possession. Le mal qu'on lui faisait, et l'injure, étaient comme si ce mal et cette injure m'eussent été infligés. Mais un ordre est un ordre, comme glapissait la brute qui avait bien vu cependant de quoi il retournait. Que rétorquer ? Que tenter ? J'étais trop mal vu, trop suspect pour escompter une faveur qu'il m'eût, du reste, répugné de solliciter. Je préférais garder mes distances, quoi qu'il dût m'en coûter. Je me tus et me retirai, emportant mes biscuits et mes cerneaux. Je songeais ironiquement au censeur qui couperait avant moi les pages de mon livre et qui le lirait avec l'application obtuse de l'emploi. Et pour quoi y découvrir ? Oh ! bêtise insondable de la barbarie ! De fait, j'attendis encore

plusieurs semaines. On n'était pas pressé dans ce service dont la mission (toute fasciste) consistait à humilier toujours un peu plus les droits et les noblesses de l'esprit. Il est vrai que la réclusion m'avait enseigné la force qu'on gagne à savoir sourire de tout. Sourire, c'était une chose qui allait assez bien à mon visage alors orné d'une barbe de guerrier grec. C'était toutefois sourire lourd de sens...

Mais voici une humiliation d'un autre ordre :

En octobre 1941, je pus enfin lire mon livre et je commençai à recevoir des lettres, des articles. Et, tandis qu'épluchant mes gribouillages, ligne par ligne, j'avais le désagrément de ne plus les trouver tout à fait en accord avec mes intentions premières et découvrais (ou croyais découvrir) que j'avais été à moi-même mon propre traître, pas une lettre, pas un article ne contenait le moindre reproche, la moindre objection quant à la forme.

J'avoue que j'étais déconcerté. J'étais sûr de mes manques. Mais étais-je donc seul à les voir ? Pourtant, je ne pouvais me tromper. Les faits que j'avais voulu tellement probants me paraissaient soudain décharnés, déteints, vides de sens. Il n'y a pas jusqu'à l'idée qui m'avait soutenu tout au long qui ne me semblait avoir perdu capricieusement une partie de son efficacité. Les mots, enfin, voilà qu'ils se liguèrent contre l'image que j'avais gardée de leur judicieuse ordonnance. Ils ne répondaient plus, me figurais-je, à l'expression dont je les avais chargés autrefois en les écrivant. Ils dansaient devant mes yeux, tantôt grotesques, tantôt insupportables, tantôt faibles, tantôt excessifs. Ils formaient une masse si compacte, si imprévue, si hostile que je ne reconnaissais plus qu'à peine dans ce chaos, les phrases que j'avais d'abord composées. Je n'étais vraiment pas content de moi. Je sentais qu'on me jugeait et m'appréciait sur le résultat acquis comme si le résultat était bon. Mais je n'en démordais pas. Je ne cessais de comparer silencieusement mon récit à ce que j'avais souhaité qu'il fût.

C'est pourquoi, dès cette époque-là, le projet d'une réédition s'ancre dans ma tête. Mais des années devaient s'écouler avant que ce projet puisse être mis à exécution. C'est seulement à

mon retour de captivité que la chose fut décidée, Gaston Gallimard acceptant de fort bonne grâce mon point de vue.



Mais quel sens et quelle importance donner à mes corrections ?

Pour ma part, c'est le livre entier que j'eusse voulu récrire si je m'étais écouté. Mais on me déconseillait d'y toucher. C'était comme si on s'était donné le mot... Ceux à qui je confessais mes doutes prétendaient que les améliorations que je désirais eussent tout gâté. Et, en définitive, je devais bien m'avouer que je n'aurais sans doute jamais le courage de tout refaire de la première à la dernière ligne. Si même je m'y aventurais, il était à parier que mon nouveau texte n'aurait plus rien de commun avec le texte primitif. Parbleu ! il y avait longtemps que j'étais dominé par cette certitude que j'aurais pu passer ma vie à recomposer le même livre pour en laisser ainsi divers états étrangement dissemblables. Alors ? L'abandonner loyalement à son aventure ? Avec les réussites que les autres s'entêtaient à y saluer et les défaillances dont j'étais le seul à le sentir coupable ?

J'optai finalement pour cette solution à laquelle m'encouragea le seul critique qui prit alors sur lui de m'attaquer ouvertement.

(Je suis d'autant plus libre pour parler ici du jugement de cet homme respectable et scrupuleux que j'ai, depuis, eu l'agrément de l'approcher et de trouver en lui l'esprit le plus compréhensif et le plus délicat. Il était même gêné des duretés qu'il avait écrites sur mon compte. Il sentait confusément qu'il avait été injuste et qu'il y a quelque témérité à juger un auteur sur son œuvre sans le connaître. De nous deux, lors de cet entretien, ce n'était pas lui le plus à l'aise et je dus même le rassurer complètement quant aux sentiments que je pouvais nourrir à son égard pour qu'il se rassérène.)

Je tiens à le noter en passant : pas plus que les autres, mon critique ne me tenait rigueur de mes impuretés de style. Non ! Ce qui le choquait, c'était que j'eusse osé affronter un tel sujet et le traiter à fond. Sa querelle n'était pas d'ordre esthétique,

c'était une querelle de moraliste. C'était sur ce plan qu'il me demandait des comptes. Il formulait surtout deux griefs.

* * *

Il s'étonnait tout d'abord que je n'aie pas maintenu, jusqu'au bout de ma confession, l'humour affiché du début, et que je me sois laissé entraîner, avec une force qui pouvait ressembler à de la complaisance, dans l'horrible et objective description des cinquante dernières pages. On n'a pas manqué d'être surpris ou passionné par la disproportion quasiment inhumaine entre les deux tons du récit. Beaucoup, et à juste titre, ont bien eu le sentiment que l'émotion m'avait à la fin emporté, que je n'étais plus maître du drame qui m'étreignait.

Cela n'empêcha pas mon critique de s'indigner de la cruauté de mon écriture. J'emploie à dessein ce mot de cruauté, parce qu'il est revenu chaque fois dans son propos. Mais je ne disputerai pas sur le mot même (bien qu'il soit synonyme de férocité) car il est aussi synonyme de rigueur. De la rigueur, sans doute, je savais qu'il m'en faudrait pour mener à bien mon récit. Ayant mon modèle constamment sous les yeux et pris, enfin, du désir irrésistible de tenter son portrait, j'avais décidé de ne me laisser distraire par aucune considération sentimentale, filiale ou privée.

Il faut bien s'y résoudre, pour les petits cerveaux, toute la vérité n'est pas bonne à dire. Ils ont beau n'être pas toujours à la hauteur et rougir au fond d'eux-mêmes de la plupart de leurs agissements, cela les choque de voir soudain toute cette boue noir sur blanc. Ils acceptent, à la rigueur, d'être médiocres, dans la réalité. Ils ne tolèrent pas qu'un livre en fasse état. Cependant, c'est à cette impitoyable servitude que je me suis plié. Il m'a paru que de ce personnage où le pire se mêle au meilleur, il était nécessaire de ne rien rejeter. Et c'est peut-être à cause de cette diversité, de cette audace, de ce besoin scrupuleux que j'avais de révéler ce qu'il y avait de moins facilement révélabable, de dénoncer des attitudes qui n'étaient pas toujours plaisantes, des actions, des pensées, des situations peu flatteuses, que le portrait a fini par prendre forme.

Au fond, je ne suis pas tellement surpris d'entendre vitupérer mon critique. Pour m'accabler mieux, il dénonçait je ne sais quel étalage scatologique et honteux des misères humaines. Il voulait à toute force (sous prétexte que j'avais dit sans exception et par amour du vrai tout ce qui me rapprochait de la réalité) que je sois quelqu'un d'indigne et d'abject. Il qualifiait ma peinture d'affreuse. Il ne parlait qu'avec répugnance de mes horribles dépecages, de ma curiosité nauséabonde (ce sont là ses propres termes). Et il me refusait le droit que j'avais pris. Oui, selon lui, ni le culte suprême de la vérité, ni la recherche d'une totale prise sur les faits ne pouvait m'autoriser à manger le morceau avec ce cynisme.

Mais il allait plus loin encore. Hypocritement, il suggérait que ma tentative eût été excusable, dans un certain sens, si j'avais pris la précaution de faire de mon modèle un personnage de roman, de camoufler sa vie et son identité sous une affabulation et donc, de simuler l'invention. Je lui laisse la responsabilité de la sournoisserie. Ainsi, ce n'était pas tellement ma vision qui était condamnée. C'était que je n'eusse pas truqué les cartes au préalable. Mais j'avais envisagé avant lui le stratagème romanesque et c'était ce stratagème, justement, qui m'eût répugné. Car, je le demande aux lecteurs de bonne foi, ma peinture fût-elle hideuse, n'est-elle pas hideuse aussi, la vie, quand elle dévore l'homme avec cet appétit aveugle et laisse la maladie et la souffrance le déchiquer en fin de compte comme elle a fait de mon modèle ?

Oh ! ce n'est pas que j'aie pour la réalité une passion tellement terre à terre, tellement exclusive. *Quand vient la fin* n'a visé qu'à atteindre une certaine crédibilité par dessus les principes et les conventions (ce n'est pas pour rien qu'on a prétendu qu'il décrivait comme les ouvrages de Fabre ont décrit les insectes). Mais je ne prétends pas que l'art doive uniquement enfanter des œuvres d'entomologiste ou de clinicien. J'admets fort bien au contraire un art de la fiction où l'auteur tiendrait compte des illusions qui permettent aux faits nus (poussés jusqu'aux aveux les plus intolérables) d'avoir aussi leur climat fabuleux. C'est ce que j'ai appelé depuis la mythologie de la réalité. Chaque écrivain pouvant créer la sienne, selon son tempérament.

Toutefois, nous n'en étions pas encore là avec *Quand vient la fin*. Le livre se maintenait en effet de bout en bout sur le plan élémentaire de la confession. Il était traité en teintes plates. Il se refusait au psychologique, à la virtuosité. Il ne laissait passer l'analyse qu'autant qu'elle paraissait à l'auteur dans les cordes de son modèle. Il était un essai d'effacement obstiné de l'auteur et de ses possibilités ou de son langage derrière son sujet. Et s'il était conçu selon certaines règles de composition et d'écriture, du moins n'ambitionnait-il pas de donner une vue générale du monde, voire même une philosophie de l'être et de son comportement.

*
* *

Ce que mon critique me reprochait d'autre part, c'était d'avoir fait le silence le plus complet sur les rapports que j'entretins avec mon père. Curieux comme pas un, il aurait voulu voir ce père aux prises avec son fils. Cela l'intriguait de savoir ce qui avait pu se passer pendant tant d'années entre ces deux êtres. Comment s'entendaient-ils ? Dans quels sentiments vivaient-ils ? Le père aimait-il son fils et de quelle manière ? Le fils son père ? Qu'avait fait ou pas fait ce père pour ce fils ? Car enfin, mon critique était passablement agacé par l'étrangeté de la situation. Par quel hasard un père que l'auteur dépeignait si lamentablement enfoncé dans la matière, limité à l'argent, affligé d'œillères, s'épuisant en besognes sordides, etc... etc... avait-il pu donner naissance à ce même auteur ? Pouvait-il réellement sortir un écrivain du monde mercantile et borné où le père s'était complu ? Et puisque, tout de même, cet écrivain existait, comment celui-ci pouvait-il être assez ingrat pour ne pas rendre hommage dans son portrait à l'affection, à la sollicitude, à l'appui dont il n'était pas concevable que son père eût pu le priver, tenu compte du résultat acquis ?

Mais mon critique qui jugeait sur les pièces ne cherchait même pas à percer ce mystère. Le silence dans lequel je m'étais enveloppé lui paraissait seulement suspect et comme la preuve d'une assez mauvaise conscience. De là à me soupçonner d'avoir truqué la vérité, il n'y avait pas loin. Je sentis sous ses propos des allusions

tendant à laisser croire que j'avais peut-être cherché méchamment à accabler mon père, à me venger de lui. Oui, voilà qu'il me prêtait gratuitement les pires intentions, qu'il osait imaginer quelque louche entreprise, qu'il parlait presque ouvertement de duplicité, d'imposture, de calcul machiavélique.

Pourtant, c'est sans arrière-pensée que je me suis effacé. J'estimais que je n'avais pas à paraître. Ce n'était pas moi qui étais sur la sellette. Toute l'attention devait rester, dans mon idée, concentrée sur la figure du père. Ce livre était un portrait et ne voulait pas être autre chose qu'un portrait. Or, a-t-on jamais vu un peintre appliqué à fixer sur sa toile un visage, s'y peindre en même temps à côté ? Ce qu'on a vu, souvent c'est un peintre fixer lui-même ses propres traits. Ainsi nous sont restés les portraits de Léonard ou du Titien, de Chardin ou de Cézanne. Ainsi a-t-on pu interroger passionnément ces toiles où Rembrandt et Van Gogh ont cherché à pénétrer le secret de leur apparence physique, un peu comme des écrivains tels que Montaigne ou Proust ont cherché leur moi dans l'analyse de leurs pensées et de leurs humeurs. Ce qu'on a vu encore, quelquefois, c'est le peintre placer, dans une vaste composition, en lui faisant jouer un tout petit rôle, son visage de tous les jours, comme s'il cessait d'être lui-même, comme s'il n'incarnait plus qu'un comparse. Ainsi, Benozzo Gozzoli s'est représenté dans son Cortège des Rois Mages au Palais Médicis-Riccardi, Ghirlandaïo dans la Mort de Saint François à la Chapelle Sassetti, Luca Signorelli dans l'Histoire de l'Antéchrist à Orvieto. En revanche, quand le peintre a voulu faire le portrait d'un être qui lui semblait digne d'intérêt, il s'est effacé complètement de son œuvre comme si, à cet instant, lui-même décidait de ne plus compter. On connaît les célèbres portraits de la Fornarina ou d'Hélène Fourment, mais ni Raphaël ni Rubens ne se sont montrés sur la toile. De même, si Goya ou si Ingres ont peint leur maîtresse, si Manet son père et sa mère, si Matisse et Picasso leur femme, chaque fois, ils ont tenu à laisser seulement en lumière leur modèle, sans pour cela que leur œuvre soit exempte de cette vérité sévère qui entraîne une certaine cruauté.

* * *

Maintenant que des années ont passé, je peux bien donner ici les raisons de mon effacement.

Si je ne me suis pas mis en scène, c'est (aussi) que trop de choses nous opposaient, mon père et moi. Je ne songe jamais à ce passé sans être effaré de l'acharnement que mon père mit toujours, contre toutes les évidences, à faire de moi, non pas l'homme que je voulais être, mais celui qu'il aurait voulu que je sois. S'il avait réussi, je n'aurais pas écrit et je n'aurais certes pas eu l'idée d'ouvrir ce débat. On devine, par cet aveu, l'abîme qui nous séparait et qui fit souvent de nous des ennemis inconciliables... Mais il y aurait là matière pour un autre livre, pour un livre qui prendrait cette fois, aisément, le ton du réquisitoire. Au seuil de cette tombe qui s'ouvrait quand j'écrivis *Quand vient la fin*, il m'aurait déplu, il m'aurait été pénible de faire état de mes griefs. La blessure était encore à nu. Y fouiller m'aurait arraché des cris acides et l'on n'aurait sans doute pas compris ma fureur. Je me suis donc tu, obstinément, m'exposant d'avance, et en toute connaissance de cause, à des attaques et à des calomnies d'autant plus injustes que c'était ma discrétion qui allait les provoquer.

Qu'on me permette de soulever aujourd'hui un coin du voile, de livrer une partie du drame qui me déchira et où mon père, hélas! assume la plus grande responsabilité.

Ah ! sans doute, ont-ils été comblés ces fils dont la fortune avait doré le berceau, ces fils auxquels tout fut donné et qui virent leur adolescence sauvée par les soins attentifs de leur entourage ! Rien ne leur a manqué, ni les encouragements, ni les contacts qui permettent à un jeune esprit naturellement racé de s'élever et de se trouver, ni les loisirs de l'étude ou des voyages. Ils ont pu poursuivre leurs travaux, leurs chimères, leurs caprices, embrasser la carrière pour laquelle ils se sentaient ou se croyaient faits, devenir enfin ces dieux légers auxquels tout était dû, pour lesquels tout était facile parce que leur éducation, leurs bonnes manières apprises, leur goût formé, leur connaissance approfondie des langues mortes ou étrangères, leur pénétration dans les milieux les

plus raffinés, les plus artistes, les plus cultivés, leur familiarité longuement aiguisée avec les livres et la musique ou la peinture, de même qu'avec les civilisations et les coteries, les avaient dotés princièrement.

N'en avons-nous pas vu assez, de ces jeunes princes arrogants des lettres ou de la politique, de la diplomatie ou des salons ? A vingt ans (déjà !) pourvus de solides rentes, flattés par leurs condisciples, encensés par leurs maîtres, ils n'avaient plus qu'à avancer sur les routes faciles qui mènent au succès et à la célébrité.

Je l'avoue, tout autre fut mon lot. Aussi, ce n'est pas sans un léger sourire irrité que j'ai pu m'entendre dire que j'étais arrivé, par exemple, à un haut degré de culture, à je ne sais quelle originalité de la pensée et à quelle netteté de la vision, voire à posséder un jugement particulièrement délié !!! Quel affreux malentendu ! Et mon critique de parler de miracle !

Non, le miracle (s'il en est un) c'est que je ne sois pas resté tout simplement ce qu'avait voulu faire de moi un père qui méprisait ouvertement toutes les activités et (à plus forte raison) toutes les contemplations spirituelles de l'existence. Mon critique s'est inquiété de savoir dans quelle mesure mon père avait pu se préoccuper de mon instruction, de ma santé, de mes dépenses, de mes aspirations secrètes ou de mes amours, mais que dirait-il si je lui révélais que mon père, en réalité, s'est ingénié à contrarier, aussi longtemps qu'il a vécu, tous les élans qui risquaient de me porter vers un monde qu'il refusait ? On conçoit que si j'avais ouvert mon cœur, c'eût été pour dénoncer avec âpreté l'inconcevable mutilation à laquelle j'avais été soumis.

Depuis, j'ai appris que mon cas n'était ni tellement isolé ni tellement nouveau. Grâce aux confidences qu'ils avaient faites, dans leurs écrits, sur leur jeunesse, j'ai été à même de me rendre compte que bon nombre d'écrivains avaient souffert des incompréhensions dont ils étaient l'objet à leurs débuts, des difficultés que soulevaient leur famille et leur entourage ou encore des privations et des contraintes qui leur étaient imposées. Toutefois, il y a bien des façons d'avoir une enfance et une adolescence déshéritées. Pour la plupart de ceux qui eurent à se plaindre très jeunes du

destin, c'est d'abord la misère qui fut le grand handicap. Si on se penche sur les premières années de Rechetnikov ou de Gorki, de Lawrence ou d'Istrati, de Strindberg ou de Dabit, on est déchiré d'émotion à la pensée de toute l'énergie qu'il leur a fallu pour échapper à l'enlèvement auquel la pauvreté allait les vouer. Cependant, ces bas-fonds furent parfois illuminés pour certains d'entre eux par l'amour ou par la poésie. Pensons aux mères de Lawrence ou d'Istrati, aux parents compréhensifs de Dabit, au père ou à la sœur de tel ou tel autre. Oh ! certes, ces humbles gens n'avaient pas en leur pouvoir les moyens de doter leurs fils d'une éducation distinguée ni de les faire vivre dans une atmosphère capable de développer et de stimuler leur sensibilité esthétique comme purent faire les mères d'un Proust ou d'un Gide, mais enfin ils les enveloppaient d'une tendresse, leur donnaient l'exemple vivant d'une sagesse et d'une humanité qui leur permirent, plus tard, d'ouvrir des livres et de communier avec la nature. C'est quelque chose, qu'on me croie, que d'être familiarisé dès ses premières années (si mal dégrossi qu'on soit encore) avec de vieux chants ou des légendes, avec Mozart ou Homère. C'est quelque chose que d'avoir auprès de soi, au moment de sa formation, quelqu'un qui s'attache avec ferveur et attention à vous révéler des aspects de la vie et des êtres autres que ceux des servitudes qu'on a sous les yeux. On sait assez combien souffrirent un Leopardi ou un Rilke (pourtant si bien favorisés à d'autres points de vue) de la cruelle brutalité paternelle.

Cependant, j'accorde que je ne fus pas un enfant misérable comme Istrati, battu et maltraité comme Rechetnikov, jeté à la rue ou mis en apprentissage, claustré ou corrompu. Non, je fus plutôt, au contraire, un enfant que ses parents désiraient gâter matériellement (de beaux habits et de beaux jouets, je veux dire : à défaut de caresses et de sentiments élevés). Je fus même passablement instruit, je veux dire : mis en demeure de franchir victorieusement les obstacles, chaque année accumulés, des concours de bourse ou des examens, mais non initié comme il aurait fallu à la passion d'apprendre, ce qui eut pour résultat navrant de faire de moi un bon élève absolument indifférent et imperméable à l'esprit des connaissances qu'on m'enseignait. Mais ce n'était rien encore.

Ce qui fut plus grave, ce dont j'eus le plus de mal à me défaire (je m'étonne d'y être finalement parvenu en partie) ce fut l'ambiance quotidienne dans laquelle il me fallut vivre auprès de parents dont les sermons, les rebuffades et les mesquineries (si déprimantes !) allaient de pair avec des préoccupations, des calculs et des entreprises ayant uniquement trait à l'argent. J'ai encore peine aujourd'hui à imaginer qu'il puisse exister des familles si basement dévorées par de tels appétits, où les conversations et les actes soient à ce point corrompus par l'envie de la fortune d'autrui, par l'ambition obtuse et forcenée d'en acquérir une semblable, par la facilité à juger tout le monde d'après soi, par la méfiance et le mépris à l'égard de tout ce qui pouvait être noble ou désintéressé, sentimental ou généreux. Ce n'était pas qu'on m'élevât mal (au sens banalement moral du mot) loin de là, mais il y avait, dans l'exaltation, par mes parents, des mobiles selon lesquels je devais diriger ma vie, une insistance si appliquée à prêter toujours les intentions les plus laides à son voisin, à subordonner constamment l'amour, l'amitié, la gratitude, la tendresse, le dévouement et les plaisirs même du corps ou de l'esprit à l'intérêt et au gain, à ne concevoir la vie que selon une étrange éthique du doit et de l'avoir que je ne dois pas être surpris d'en avoir été d'abord gangrené et d'avoir pu commettre, sous cette influence désastreuse, cette série d'erreurs, d'impairs, de gaucheries et de malfaçons dont j'ai pu rougir bien souvent ensuite.

Comment sortir de là ? Oui, comment ai-je pu sortir de là ? Je suis stupéfait d'avoir réussi ce genre d'évasion. Qu'y avait-il en moi d'indomptable et de pur pour que j'ose m'insurger contre ce régime absolu, pour que je songe même à m'insurger ? (Durant mon adolescence, j'ai maintes fois pensé que je n'étais peut-être qu'un enfant adoptif et que j'avais eu, à mon insu, d'autres parents, ne pouvant pas me résoudre à concilier les élans de ma nature profonde avec les principes qu'on me pressait d'illustrer. Et, depuis, je dois l'avouer, la plupart des gens qui m'ont approché ont été pareillement frappés par l'abîme qui existait entre ma famille et moi et n'ont pas manqué de me poser cette question redoutable : Comment pouvez-vous être leur fils ?) Quoi qu'il en soit, ce n'est

pas sans mal que j'ai pu donner le jour à mon être véritable. Il m'a fallu, en quelque sorte, naître une deuxième fois, vers l'âge de vingt ans. C'est ainsi que je traîne après moi, sans espoir de le rattraper jamais, un retard de deux ou trois lustres qui m'a contraint à balbutier quand d'autres avaient déjà acquis la maîtrise. Et c'est ce qui fait qu'ayant atteint la quarantaine je sois, sur bien des points, en état d'infériorité sur tout jeune homme qui a eu un développement intellectuel normal. La conscience que j'en ai ne fait qu'aggraver ma gêne lorsque je suis en contact avec des êtres que je sens plus évolués que moi. A voir ce que je suis devenu, je mesure tristement l'homme que j'aurais pu être si j'avais eu la chance de pousser comme eux sur un terrain favorable. A cela, les plus charitables d'entre eux m'assurent que je n'en ai que plus de mérite. Mais je n'aime pas beaucoup qu'on parle de mérite.

D'ailleurs, que de tâtonnements dans les débuts ! Que de désespoirs ! Découvrir tout d'un coup qu'on n'est rien, qu'on ne sait rien. Sortir de chaque nouvel entretien avec la certitude d'avoir dit des sottises, d'avoir été bête ou insuffisant, prétentieux ou gobeur, indiscret ou impoli, trivial ou opaque. Se sentir si méprisable, si borné, si peu délicat qu'on ne peut s'empêcher de voir d'abord, chez les autres, ce par quoi ils vous dépassent. Avoir sans cesse la révélation humiliante que tout ce qu'on admirait naïvement jusque là ne vaut rien et que ce qui est vraiment beau et valable, on ne l'avait pas su reconnaître. Lire dans les yeux de certains à quel point ils vous méprisent parce qu'ils ne vous jugent pas de leur caste et souffrir de sentir qu'on n'en sera jamais, quoi qu'on fasse. Se rendre compte, à mesure que les années passent, du personnage lamentable qu'on a pu être dans le passé et se persuader en même temps qu'on n'est pas moins lamentable aujourd'hui vis-à-vis de celui qu'on sera plus tard. Vouloir tout de même s'avancer chaque jour un peu plus vers ce qu'on croit être la vérité, sans se laisser rebuter par les inévitables reculs. S'essayer enfin à écrire à cause de quelque chose d'animal et d'impérieux qui commence à bouillonner au fond de soi et ne savoir pas seulement former une phrase. Etre arrêté à chaque mot par des difficultés grammaticales ou syntaxiques. Suer sang et eau devant chaque description, devant

chaque idée, parce qu'on n'est pas maître de sa langue. Aller à l'aventure dans ses lectures, dans ses opinions, dans ses fréquentations, en passant du meilleur au pire, sans comprendre toujours ce qu'on estime confusément, sans avoir la certitude qu'on ne s'emballa pas à tort. Se voir encombré d'un orgueil maladroit qu'on sait bien qu'il faudrait rejeter, mais auquel on s'accroche comme à une planche de salut, par faute d'assurance, de cette merveilleuse assurance qui porte les nantis de la fortune, de la chance ou de la connaissance. Ne connaître d'abord personne qui puisse vous éclairer, vous diriger, vous interdire les chemins qui ne mènent nulle part comme ceux où l'on s'égaré. Etre livré à soi-même, à ses illusions, à ses faiblesses de caractère, à ses ignorances. Etre dans l'obligation de combattre sur d'autres terrains pour vivre parce que tout de même on ne vit pas d'eau claire bien qu'on ait horreur de ce médiocre assujettissement. Rêver d'une œuvre de grande beauté formelle et de constante élévation de pensée et se sentir cependant soumis à cette terrible exigence intérieure qui veut qu'on se délivre d'abord de ses monstres, qu'on fasse rendre d'abord le pus de ses plaies, qu'on s'ébroue des immondices où l'on a été roulé comme le chien fait de la boue qui l'a recouvert dans sa course. Puis, enfin, voir venir vers soi, spontanément, amicalement, quelques uns de ceux que, dans les Lettres, on place le plus haut, sans se croire en mesure de mériter vraiment leur hommage, parce qu'on sait bien qu'on en est encore à ânonner et, tel un têtard honteux, à chercher péniblement à sortir de son enveloppe. Si bien qu'en définitive, on se sent d'autant plus misérable qu'on oublie quel fossé vous sépare de tous ceux qu'on a déjà dépassés, certes, et qu'on ne regarde que celui au-delà duquel sont ceux en compagnie de qui on aurait souhaité d'être élu.

Il va de soi que je n'ai pas à renier mon origine petite-bourgeoise et essentiellement trafiquante, que je ne rougis pas d'être le fils de mes œuvres pas plus que je n'ai à rougir d'être, en même temps, le fils d'un homme qui avait une conception si décevante de l'univers. Je suis ce que je suis et je m'efforce d'avoir la tranquillité d'esprit nécessaire pour l'accepter sans trop de hargne. Tout est dans la nature. Tout est dans l'ordre.

Mais, par pitié ! qu'on ne vienne pas me reprocher d'avoir caché mon atroce blessure, de m'être tu jusqu'à maintenant sur le drame qui m'a déchiré pendant tant d'années et dont les conséquences ne cesseront pas de me déchirer jusqu'à ma mort et au-delà peut-être, dans mon individu comme dans mon art.

Qu'on ne me pousse pas à bout ! Qu'on ne me force pas à divulguer ce que j'ai caché jusqu'ici. Oui, qu'on ne me force pas à le dire crûment, féroce, comme cela vaudrait d'être dit si je ne reculais justement devant l'injustice d'une situation à laquelle je dois peut-être ce sursaut volcanique de ma vocation d'écrivain mais à laquelle je dois aussi des stigmates que nul bonheur, nulle grandeur n'effaceront jamais tout à fait.

Malgré tout le tort que j'estime que mon père m'a fait de son vivant, c'est donc parce que j'avais, au fond, par ailleurs, un certain respect pour son personnage que, dans mon livre, j'ai volontairement laissé de côté toute la partie où j'aurais pu l'accabler. On n'est pas tout d'une pièce. Un fils n'est jamais tout amour ni tout ressentiment. Un père n'est jamais complètement favorable ou néfaste. Il faut savoir tenir compte de ces nuances. C'est, à mon sens, l'a. b. c. de la psychologie. Je suppose qu'on me saura gré de ne l'avoir pas oublié.

* * *

Il y a maintenant sept ans que mon père est mort. Tout ce qui me reste de lui, c'est ce livre amer et gauche où je ne suis même pas sûr qu'il soit tout entier. La tentation, assurément, était forte de faire un sort à ces attaques que j'ai subies et de me justifier du même coup, en ajoutant à mon texte ces pièces du dossier qu'on me reprochait d'avoir dérobées. Mais il me sauta aux yeux que j'allais, alors, fausser l'optique selon laquelle j'avais d'abord entrepris mon portrait. Donner raison à ces attaques (c'est-à-dire purger mon livre de tout ce qui pouvait y paraître vulgaire ou impudique) c'était trahir la vérité nue des faits. D'autre part, me mettre en scène à mon tour c'était m'obliger à renoncer au côté objectif de mon récit pour en faire un plaidoyer et une longue diatribe.

Je compris en même temps qu'il était plus sage de se laisser inventer par ceux qui pourraient me lire. Il n'est pas douteux qu'on ne parvienne pas toujours à mettre dans ses livres tout ce qu'on avait en tête. Et, en revanche, que les lecteurs peuvent y trouver bien plus que ce qu'on avait cru y mettre. Tout se passe comme si ce qu'on exprime réellement n'était qu'un balbutiement de sa pensée et qu'un pâle reflet de l'aventure, tandis que ce qu'on a omis d'exprimer expressément, mais qui est infus dans le texte même (et que les lecteurs — qui sait ? — peuvent y déceler au passage) constitue la portion la plus révélatrice du sujet. On ferait fausse route en voulant transformer du tout au tout un livre qui a déjà acquis auprès de ses lecteurs une réputation qui n'est pas forcément celle qu'on imaginait en le composant, mais qui n'en est peut-être pas moins valable pour cela.

Je décidai donc que la réédition du *Quand vient la fin* serait telle qu'elle me permettrait de livrer un texte sinon sans défaillances formelles, du moins qu'on pût lire sans trop de déplaisir. Mais aussi qu'elle affirmerait ma volonté de maintenir l'esprit dans lequel j'avais primitivement conçu le livre, de ne modifier en rien une peinture que, dès le début, j'avais mûrement concertée.

C'est cette nouvelle version qu'on vient de lire.

* * *

(Avant de clore, il me reste encore à marquer ceci :

De l'avis de beaucoup, il aurait suffi de peu de choses pour que mon livre prenne des allures d'une thèse à prétentions sociales. On y voyait un fameux terrain à exploiter. Parbleu. Il n'aurait pas été malaisé de montrer que la faillite de mon personnage était principalement due à son asservissement à l'argent. Dans ces conditions, pourquoi ne profiterais-je pas de cette réédition pour mettre d'abord l'accent sur cet autre drame ? Je n'en ai rien voulu faire. Il me parut que les conclusions se dégageaient d'elles-mêmes des événements que j'avais racontés. A quoi bon insister davantage. Tout naturellement — en homme qui, une fois pour toutes, a décidé, au fond de son cœur, qu'il ne serait jamais, quoi qu'il arrive,

du côté des oppresseurs contre les opprimés — j'ai été amené à marquer chacune des étapes qui conduisirent mon personnage de la foule des esclaves aux rangs des bons chiens de garde de la société, puis à périr — après quelles souffrances ! — sans avoir été récompensé par ses maîtres. Il avait tourné le dos aux siens, non point pour élever son esprit mais pour s'élever égoïstement dans la hiérarchie sociale. Et si l'on peut considérer qu'il a trahi ou qu'il n'a pas su échapper au fatal enlèvement, il faut bien en profiter pour accuser là aussi un état de fait qui montre une fois de plus la difficulté pour les humbles de vivre pleinement, du moment qu'ils sont, dès leur venue au monde, soumis à l'injuste et rigoureuse servitude du travail non librement choisi.

Si, depuis environ cent cinquante ans, tant d'hommes ont pris conscience d'eux-mêmes, si leur inquiétude, en même temps qu'elle leur donnait le désir de l'absolu — leur a causé bien des tourments, cela n'a pas été en vain. La leçon d'un Stendhal ou d'un Joyce ne s'oublie pas. S'en tenir à la commune mesure, pour eux, eût équivalu à un reniement. Pour torturante ou burlesque, leur épreuve n'en a pas moins été l'affirmation — et la seule ! — qui les a sauvés. Si bien que leur œuvre échappe pour une part à la littérature courante. Elle ne peut se comparer à celles qu'ont laissées tant de conteurs ou d'historiens, de critiques ou de poètes-lauréats. Ceux-ci semblaient surtout impatients de nous faire participer à la réalité extérieure de l'univers. Ceux-là n'ont cherché que les secrets et que les démarches intérieures de leur esprit créateur. Nous ne pouvons pas lire les livres des uns comme nous lisons les livres des autres, mais ce sont ces derniers qui nous sont devenus nécessaires.

Qui dit inquiétude, qui dit tourment, ne dit pas pour cela littérature d'eau-forte, conviction de l'inutilité des actes et pour finir nihilisme. De Dostoïevski à Lawrence, du pessimisme au dionysisme, j'aperçois une route très sinueuse le long de laquelle bien des écrivains ont fait halte. Mais le désespoir, chez Dostoïevski, ne va jamais sans une lueur. Ses héros même, de Raskolnikof à Muichkine connaissent tous, à un moment de leur dure carrière, cette sérénité qui les irradie. Et chez Lawrence, la joie ne va jamais

non plus sans une mauvaise ombre qui charbonne l'âme de Gérard ou de Mellors.

J'accorde que *Quand vient la fin* est un livre âcre, que je l'ai écrit avec une humeur assez noire. De page en page, il s'enfonce inexorablement dans sa nuit. Pas de repos, pas de paix, rien que cette lente décomposition de l'individu et de son pustuleux destin. Mais je serais désolé qu'on me limite à l'expression que j'en ai donnée. Je suis le premier à souhaiter la venue du jour où je pourrai écrire une œuvre de clarté et de confiance en la vie, dans un monde qui connaîtrait enfin le règne de la dignité humaine.

Le Pyla, le 16 juin 1945.

RAYMOND GUÉRIN

L'ÉVOLUTION DE LA POÉTIQUE CHEZ SUPERVIELLE ENTRE 1922 ET 1934

Supervielle ne s'atteint que vers 1930, avec *Le Forçat Innocent*, premier recueil de vers depuis *Gravitations*. L'année suivante est celle enfin du chef-d'œuvre : *L'Enfant de la Haute Mer*.

Jusqu'en 1925, humblement, obstinément, il tâtonnait. Tout comme l'espèce d'incertain surréalisme qui parfois affleure dans les *Gravitations*, l'académisme des *Brumes du Passé* (1901) ou de *Comme des Voiliers* (1910) — d'autres l'appelleront parnasso-symbolisme, ou qui sait quoi? — n'étaient que deux métamorphoses de sa réticence devant soi-même : plutôt que la volonté d'épater ou de réussir, les audaces aussi bien que les prudences de style dénoncent une pudeur qui s'achève en gaucherie.

Une fois obtenue l'œuvre parfaite, il semble que Supervielle, conscient de ses moyens et de ce qu'il se doit, n'accepte plus ses derniers recueils, ceux du moins qu'il juge dignes d'amendement. En 1932 paraît une édition « définitive » des fameuses *Gravitations*; en 1934, un tirage de luxe, « revu et augmenté », des modestes *Débarcadères* publiés douze ans plus tôt.

A défaut du manifeste doctrinal, (à quoi toujours répugna la discrétion du poète) l'étude des variantes offre un moyen de surprendre la vertu de ces années silencieuses pendant lesquelles, peu à peu, très peu à très peu, un tempérament poétique a trouvé (ou retrouvé) des recettes capables de transformer en poèmes sa poésie.

Qu'il amende la langue et le style, ou que ce soit la forme poétique, Supervielle, presque toujours, tend vers une idée de la beauté qui mérite d'autant plus l'attention que la mode n'y porte guère



Chaque fois qu'il remplace un mot, une expression, Supervielle s'efforce de substituer le plus précis au vague ; au recherché, le plus simple ; au diffus, le plus concis.

Ce n'est point en tant que « polluante » — qualité que d'ailleurs on ne conteste point — c'est bien parce qu'elle apparaît « palpitante » que dans « la boue » chavirent les lointains. « Inutile », croyez-vous ? ce « bavardage de fumée » à quoi se complaisent les cheminées d'un paquebot ? Non pas : « continuel ».

Et je sais bien qu'on peut toujours discuter un adjectif, que les ennemis de l'adjectif ou de l'adverbe (ils ne sont pas assez nombreux) ne manqueront pas de blâmer jusqu'à la version définitive. Je ne dis pas que m'enchanté « palpitante » ou que « continuel » m'enthousiasme. Simplement, je dessine la ligne d'un effort.

Quand il s'agit de noms ou de verbes, éléments sans lesquels il n'est point de discours, la querelle se fait plus malaisée. Bien sûr, on peut accepter que

des vagues s'élevant pour construire

« s'abaissent » ensuite, « sans pouvoir ». Ne vaut-il pas mieux, cependant, qu'elles « se dressent », puis, « retombent » ? Plus justes et plus descriptives, les corrections méritent notre aveu. Moins encore toutefois que celle qui, dans les vers suivants

*la nef cherche la mer
de la coque qui résiste*

remplace « coque » par « étrave » — « pièces de bois courbes qui forment la proue d'un vaisseau », dit Littré. A la bonne heure !

Il est un cas où le souci de clarté me paraît singulièrement louable : quelque part, Supervielle voyait un ciel « effroyablement transparent » ; encore que le sens soit évident, la langue a de telle sorte évolué qu'*effroyablement*, usé autant qu'*étonner* ou *formidable*

(et pour les mêmes raisons) risque d'induire en illusion quelque lecteur imparfait. (Et, dès l'instant qu'il publie, le poète se doit de penser à son lecteur, son bourreau.) Or, Supervielle veut dire, exactement, que la transparence l'effraie. Il le dira, dans le texte définitif :

le ciel est effrayant de transparence

plus d'équivoque.

Outre la précision, l'autre vertu : simplicité.

Entre un sommeil « non visité par les anges » et le sommeil « où les anges n'entraient pas » ; entre « mille moutons bêlants de vieux clairs de lune » et ce même nombre d'animaux « usés par les clairs de lune » ; entre une « bouche immensifiée » et celle qui, tout uniment, est « devenue immense » ; entre « un peu de ciel suspect » d'une part, et ce « petit peu de ciel » qui apparaît en 1934 ; entre « la lucarne d'une hypothèse » et la « petite lucarne » qui remplace cette étrange architecture ; entre une pampa qui tire à soi « sa maigre couverture desséchée », et celle qui rassemble « ses terres desséchées » ; entre « un vieux croûton de sommeil » et rien du tout, qui, se reportant au poème, ou sur la seule foi des citations, ne préférerait le texte des derniers *Débarcadères* ? Progrès dans le même sens à travers les *Gravitations* : aux « mains marines d'écume » de 1925, je préfère sans inquiétude les « mains d'écume marine » ; aux ténèbres « fabricantes de l'oubli » (1925), les ténèbres « où se développe l'oubli » (1932).¹

Dans le cas du « vieux croûton de sommeil », en même temps que le poète simplifie le ton, il fait plus concis un passage diffus. Pareillement, lorsque dans les *Gravitations* il supprime ses « souvenirs qui ont goût de carton qui aurait pu être vivant ». Non, ce n'est pas seulement pour le sculpteur que l'art consiste à enlever ce qu'il y a de trop. Or les exemples sont nombreux, en 1932

1. Le relevé complet des cas analogues est évidemment dénué d'intérêt.

et 1934, de mots, expressions, vers ou strophes supprimés.¹ Sans qu'on ait lieu, ce qui pourrait arriver de les regretter tant soit peu : « et n'a pour végétation » dit mieux, en moins de mots, que « et n'a pour toute végétation ».²

Une des formes les plus surprenantes de ses longueurs et langueurs de style, c'était, dès les premiers vers, une répétition si gauche qu'elle gêne autant que le balbutiement.

*Je les cherchais longtemps et je les cherche encore
Ils ne sont plus... ils ne sont plus.*

écrivait Supervielle tout au début de sa carrière. Le redoublement de la plainte me causait toujours la sensation désagréable qu'on subit quand un musicien, au cours d'un récital, commet une fausse note.

*Ah ! je voudrais ! ah ! je voudrais
Etre à ta place, ô dernier homme*

1. « Edition revue et augmentée », lit-on sur la première page des *Débarcadères* publiés par Stols en 1934. Augmentée en ce sens, si l'on veut, que dans la section intitulée *Distances*, les poèmes se sont multipliés par segmentation. Augmentée, en cet autre sens, que *Forêt* qui se terminait en 22 par deux vers isolés

*Le chien aveugle tourne en rond
Pour se tracer un horizon*

s'achève douze ans plus tard sur un quatrain :

*Le chien aveugle tourne en rond
Pour se tracer un horizon
Mais, en dépit de son adresse,
Il ne peut pas fermer le cercle*

Edition diminuée pourtant, puisque disparaissent la *Fuite* et la *Corrida*, qui encombraient *Flotteurs d'alarme*. Edition diminuée pourtant, puisque si l'on compte deux vers nouveaux dans les 46 premières pages, cinq tombent ici, trois là, etc... ; six mots ailleurs, et combien d'autres ! Mais allez donc imposer aux éditeurs de recommander une édition *diminuée* !

2. L'énumération serait fastidieuse. Quelques exemples seulement :

*au choc de mon regard qui se sépare de moi
comme un goëland se détache du rivage*

écrivait le poète en 1922.

*au choc de mon regard qui se sépare de moi
comme un goëland du rivage*

propose-t-il en 1934.

Dans *Colons sur le haut Parana*, cinq vers sont supprimés d'un seul bloc ; deux vers prennent ailleurs la place de cinq ; etc...

disait jadis Jules Forni, ridiculisant par un procédé tout semblable un souhait dont chacun de nous a senti la grandeur. Qu'il y ait dans l'un et l'autre cas une intention, j'y consens ; mais surtout du fatras. Des répétitions de ce genre constellaient en 1925 les œuvres de Supervielle :

*O personnages, personnages,
Personnages privés de voix,
Pourquoi vous éloigner de moi ?*

demandait-il ; ou bien c'était quelque nuage qui se répandait

*... en sourds ramages
Sans parvenir, sans parvenir,
Sans parvenir à se défaire*

Quelque part aussi, le «souffle» d'un mensonge

est seul à vivre, seul à vivre à mille lieues à la ronde.

Dans les éditions postérieures à 1932, deux «personnages», deux «sans parvenir», et l'un des deux «seul à vivre» ont disparu.

Ce n'est point là seulement une victoire de la concision. Car d'autres poètes — Claudel ou Péguy — restent grands malgré leurs longueurs. Avant tout, c'est une victoire de la conscience sur cet automatisme dont, plus qu'un autre ouvrier des arts langagiers, chaque poète est menacé. Voilà cinquante ans, Laurent Tailhade se moquait de ceux qui «chantent», comme ils disent,

... les délices des lys lisses.

Sollicité par les simagrées et chatteries de cette gourgandine, l'inspiration, le poète en effet, plus que tout autre, doit surveiller ses tics de style.

Ce balbutiement de langue écrite, il est bon que Supervielle, quand il en eut pris conscience, ne l'ait pas respecté, — idole issue des profondeurs de l'inconscient. Il est bon, également, que dans les nouveaux *Débarcadères* il ait souvent remplacé par des verbes aux modes personnels ses lourdauds de participes présents.

Il est bon aussi que, dès qu'il en surprie le caractère automatique, Supervielle ait fait, de mots comme «mille» et «million», prompte et sévère justice. Ce sont expressions vagues dont abuse la langue courante : «vous direz mille choses à votre femme», «de mille manières», «mille baisers», etc... Ce «souffle», «seul à vivre à mille lieues à la ronde», devient en 1932 «seul à vivre alentour». Cela vaut mieux. De même que «ses aiguilles par millions» valent moins, littérairement, que des «aiguilles qui fourmillent». Bien meilleures encore, puisqu'il faut expliquer qu'elles coupent la respiration, les «crevasses brusques» par quoi sont remplacées en 1934 les «mille crevasses, de *La Piste*, dans les premiers *Débarcadères*.

Toujours plus de simplicité, de pureté, de conscience, c'est cela aussi, cela tout à la fois, que suggère la réflexion sur les titres changés, en 1932, aux textes de *Gravitations*.

Un poème intitulé d'abord *Espaces* devient *La Belle au Bois dormant*; *D'un bout à l'autre* devient *La Revenante*; *Etages*, *Un Loup*. Sans même se référer aux poèmes, on constate dans les nouveaux intitulés plus de naïveté, plus, peut-être, d'honnêteté. *La Revenante*, *Un Loup*, *La Belle au Bois dormant*, chacun de nous comprend cela, et bien. *Espaces*, *D'un bout à l'autre*, *Etages*, pèchent par un je ne sais quoi de volontairement insolite qui déparait, après la guerre de 1914, tant d'œuvres d'autre part estimables. Quiconque ouvrait *l'Immaculée Conception* de Paul Eluard et Breton, s'étonnait de découvrir, à l'abri de cette enseigne, des simulations excellentes de la démence précoce ou de la paralysie générale. *Espaces* me choquait pour les mêmes raisons, ainsi que les autres titres. Si l'on se reporte aux poèmes, on s'aperçoit en effet que les seuls titres de 1932 méritent le nom de titres, en ceci que seuls ils annoncent et résument le texte qu'ils précèdent. En même temps qu'ils acquièrent cette vertu de titres, les intitulés définitifs, par l'addition des articles, rentrent enfin dans l'ordre grammatical. De la même façon, *Table* devient *La Table*; *Passage*, *Le Nuage*; *Ville natale*, *Le matin du Monde*, etc... Cela n'a l'air de rien; et puis soudain l'on s'aperçoit que c'est beaucoup: en devenant *une table*, ou *la table*, *Table* descend du plan des images hallucinatoires ou *paranoïaques*.

critiques à celui des faits et des rapports intellectuels ; de métaphysique, elle se transforme en physique ; nul hasard, par conséquent, si *Métaphysique du 47 boulevard Lannes* devient, dans l'édition définitive, *Boulevard Lannes*. La même raison — la raison — qui appelait l'article commandait de renoncer aux billevesées pseudo-transcendentes, aux tableaux abstraits à quoi s'attardent, sous prétexte d'avant-garde, Dali, Tanguy et leurs émules.¹

Toutes ces victoires sur la facilité, le mode ou l'inconscience, ce sont, il est clair, celles de l'intelligence. Or, à mesure que s'affirme ce besoin d'ordre, de justesse, s'accroît la valeur poétique des œuvres corrigées. Qu'un seul exemple suffise : *La vache de la forêt*. Dans les premiers *Débarcadères*, elle est taillée en neuf morceaux de longueur inégale (pourquoi pas sept, ou onze ?) et dont on cherche en vain les raisons d'être, logiques, affectives ou rythmiques. Plus tard, le chaos initial s'ordonne en quatre laisses qui correspondent aux quatre temps du drame : I) l'appréhension ; II) le rapt ; III) la vache sur le pont ; IV) la vache mise en pièces.

* * *

Plus encore que dans l'architecture des œuvres, c'est évidemment dans les procédés de la versification qu'il convient de vérifier le bien fondé de cette thèse, si scandaleuse aujourd'hui, selon laquelle l'intelligence, loin de nuire à la poésie, en est une condition.

Bien qu'il s'accuse de ne percevoir que vaguement certains défauts d'euphonie, Supervielle améliore souvent, sinon toujours, la sonorité de ses vers. Quel autre motif justifierait l'élimination de tant d'a nasalisés :

en passant me tord le nez (1922)
me tord le nez quand je passe (1934)

se servant sans lésiner (1922)
et se sert sans lésiner (1934)

et saisissant dans (1922)
et il saisit dans (1934)

1. La ponctuation est corrigée selon ces mêmes lois de l'intelligence critique. Supervielle supprime de nombreux points d'exclamation, remplace par le signe adéquat une ponctuation imparfaite ; souvent enfin il ajoute des guillemets.

La laideur de l'*a* nasal est si fortement perçue en 1934 que dans le seul poème *Iguazù* le participe présent est trois fois remplacé par le verbe au mode personnel.¹ Dès 1932, d'ailleurs, Supervielle les pourchassait. Ainsi, dans *Le matin* :

En s'en allant tous leurs reflets

devient, allégé des trois nasales successives,

Leurs reflets dans les eaux dormantes.

Outre l'entassement des *a* nasalisés, les allitérations de consonnes initiales, quand ni l'euphonie ne l'exige, ni les harmonies qu'on dit imitatives, encombrant souvent les poètes novices ou imparfaits.

Que fais-tu là, diplodocus

demande Supervielle à son ami le monstre des déluges, *Loin de l'humaine saison*,

*Que fais-tu là, diplodocus
Avec ta tonne d'os têtus ?*

Je devine une intention, mais ne puis l'approuver, à moins qu'il ne me faille admirer, sous prétexte allitératif

Non il n'est rien que Nanine n'honore

ou ceci :

*Tu tentais ton tuteur, ton tuteur te tentait,
Tes traits trop tentatifs tentaient ton tentateur.*

A moins qu'il ne faille aimer, pour l'ordonnance de ses *t*, cet autre vers également allitéré :

Tu tâtais tes têttons, hottentote authentique.

S'il existe un rapport définissable entre le *t* et les os du diplo-

1. n'ayant (1922) ; qui n'ont (1934).
passant brusquement (1922) ; qui passe brusquement (1934).
ne devant (1922) ; et ne doit (1934).

docus, on aura peine sans doute à concevoir que le même rapport puisse unir le *t* aux seins des hottentotes. Les vers que j'ai cueillis dans le sottisier de *La Plume* ont du moins l'avantage d'être si dérisoires que toute méprise est impossible à leur sujet. Acceptable dans la poésie finlandaise, dont elle est une règle ¹ (aussi rigoureuse que pour les Latins celle du dactyle cinquième ou pour la poésie traditionnelle l'alternance des rimes masculines et féminines), l'allitération pour soi-même est nuisible à la poésie française, dans laquelle, si toutefois elle représente autre chose qu'un jeu, elle ne se manifeste que comme une survivance des modes primitifs de versification. Supervielle, en 1932, a compris ou senti cela :

*Que fais-tu là, diplodocus
Avec tes os longs et têtus ?*

Outre l'euphonie, le rythme demeure, parmi les signes sensibles de poésie, un des plus nécessaires — ou le fondamental. Or, dans les premiers *Débarcadères*, dans les premières *Gravitations*, maints textes sont composés de ces « vers » qu'on a convenu d'appeler « libres », mais qu'il est inconvenant d'appeler « vers ». Ainsi *La Piste* : après un vers authentique de douze syllabes, et composé de quatre mètres réguliers, les plus fréquents de la poésie française, un iambe, deux anapestes, un péon IV

La piste que mangent des foulées et des trous

la première édition donnait :

que tord une sécheresse harassée d'elle-même

soit treize syllabes. Dans l'édition de 34, « une » devient « la » et le second vers s'aligne sur le premier. Le passage de l'article indéfini au défini n'est requis ni par le sens, ni par la grammaire. On pourrait aisément soutenir que l'indéfini convient mieux. Il faut donc que ce soit le tentation (ou la volonté) du rythme

1. Il faut, pour faire un vers, trois consonnes identiques à l'initiale de trois mots (voyez le *Kalevala*)

régulier qui ait dirigé Supervielle. Ce cas n'est point unique : isolé dans un poème de seize octosyllabes, *Mouvement*, l'heptasyllabe

Un jour qu'il tourna la tête

devient en 1932

Ayant soudain tourné la tête

c'est à dire un octosyllabe. Ainsi encore dans un quatrain¹ dont les trois derniers vers étaient octosyllabiques, le premier vers de 1925

Une voix murmure : «C'est pour bientôt».

se transforme ainsi qu'il suit :

Une voix dit : «C'est pour bientôt».

On a chaque fois le sentiment — et la quasi certitude — que le poète éprouve un bien-être à éliminer le mètre discordant, à unifier son poème, en se soumettant à la règle. Cette puissance latente du rythme régulier (puissance dont, quoi qu'ils en aient pensé, n'ont point triomphé les « vers-libristes ») on ne la mesure jamais mieux que dans les cas où, changeant complètement l'idée d'un vers, disant blanc lorsqu'il chantait noir, ou « non » quand il affirmait, Supervielle pourtant garde le schème rythmique :

*Le parfum de l'eucalyptus
s'effrayait de l'air étendu*

lit-on en 1925 dans *Montevideo*. En 1932

*Le parfum de l'eucalyptus
se fiait à l'air étendu.*

Ou bien ceci, plus démonstratif peut-être, — si possible :

On lui voit une jarretière, qui vit parmi les plaisirs.

1. Dans l'édition définitive, ce quatrain est intitulé par erreur : *Une voix murmure*, titre de la première édition. Il faudrait : *Une voix dit*.

Pauvre jarretière ! En 1932 « elle vit loin des plaisirs ». Sans doute, mais le mètre n'a point varié. Qu'importe le changement de signification si le rythme a subsisté ? ¹

Que l'acceptation des contraintes métriques ait embelli presque toujours, presque jamais atténué ou détruit la poésie, trois exemples le prouveront, l'un qui porte sur un seul vers, l'autre sur un poème, le dernier sur tout un recueil.

*Et le tigre me voit tigre, le serpent me voit serpent,
Le rat musqué s'approche de moi, tourne autour de mon
[pelage,*

écrivait Supervielle en 1925, dans *Le Survivant*. Sept ans plus tard il écrira :

*Et le tigre me voit tigre, le serpent me voit serpent,
Chacun reconnaît en moi son frère, son revenant.*

Le deuxième vers de la première version n'a, dans sa première partie du moins, qu'un rythme imperceptible ; dans la seconde édition apparaît un vers de quatorze syllabes, égal au précédent, et composé, selon toutes les lois du vers français, d'iambes et d'anapestes. Et qu'ajoute-t-il au sens, le second vers de la première version ? L'appoint d'un nouvel exemple, d'un autre cas particulier, ni plus ni moins important que le premier. Dans l'édition amendée, Supervielle formule un axiome de psychologie fantastique. Enfin, les deux vers du premier texte ne riment point ; en

1. Qui s'étonnerait que nous acceptions si facilement le passage du plus au moins, du oui au non, qu'il relise donc la chanson populaire du *galant oublié dans l'armoire* :

*Les souris l'ont mangé
L'y ont mangé la tête
Les oreilles et les pieds.*

Un autre texte donne :

*Les souris l'ont mangé
N'ont laissé que la tête
Les oreilles et les pieds.*

Dans tout poète subsiste un chansonnier. (Sans doute faut-il expliquer par des rythmes de chansons les redoublements d'expressions que nous avons critiqués ci-dessus.) Prenons les poètes pour ce qu'ils sont ; non pour des professeurs de logique formelle.

1932, ils composent un couple à la fois rythmique et rimé : *revenant, serpent*.

Trois contraintes, et malgré ces contraintes, je veux dire par leur intercession, voici naître la beauté :

Chacun reconnaît en moi son frère, son revenant.

Effet analogue de la rigueur, mais plus évident s'il se peut, sur le dessin d'un poème : on lisait à la fin d'*Élévations*, en 1925, quatre « vers » qui ne maintenaient, avec le reste de l'œuvre, que des rapports factices :

*Je sens l'effort du gazon
Pour ne mourir sous la neige
Celui que fait l'attentive médiatrice du cerveau
Pour demeurer la raison qui sourdement le protège.*

Sept ans plus tard, isolés et modifiés, ces quatre vers forment, dans la section : *Suffit d'une bougie*, un poème autonome :

*Je sens l'effort du gazon
Qui veille sous tant de neige
Et l'effort de la raison
Dans l'esprit qui la protège.*

D'un seul coup, Supervielle, obtient l'unité de sujet, l'unité de mesure, (quatre heptasyllabes), quatre rimes au lieu de deux, la suppression enfin de plusieurs tours gauches ou pédantesques (*l'attentive médiatrice du cerveau, pour ne mourir sous*). Bref se dessine un parfait parallélisme rhétorique, que dissimulait le premier texte.

Plus convaincante (volontiers je dirais : coercitive) la conclusion qui s'impose après examen de tous les amendements à tous les poèmes qui composent *Gravitations*. Les textes qui, dès 1925, sont exécutés sur un rythme régulier (rigueur parfois aggravée d'une rime), reparaissent en 1932 à peu près semblables à soi : *L'âme et l'enfant, Commencement, Mathématiques, Naissance, Chemin de ronde, Planète, Échange, Le miroir, Offrande, Vœu, Cercle, Haute mer, Départ, Pont supérieur, Un loup*, ne comportent à eux tous

aucune correction de langue ou de métrique ; *Souffle*, *El alba*, *La revenante*, *L'allée*, en comportent une chacun, qui change un mot, ou deux, mais sans détruire ou modifier le rythme. S'il arrive qu'un poème rythmé, ou rimé, subisse en 1932 des retouches importantes ou nombreuses, elles concernent la disposition des vers et des strophes. *Prophétie* est bouleversé : la strophe quatrième devient la seconde ; la deuxième devient la troisième ; la troisième disparaît ; un vers est ajouté, nul vers pourtant n'est corrigé.¹ En revanche, la plupart des textes construits en « vers libres », versets, ou prose découpée, deviennent méconnaissables : des pages entières disparaissent, une dans *Table*, une dans *Métaphysique du 47 boulevard Lannes*, une dans *Au feu* ; quant aux détails du style, ils varient aussi souvent que gravement, trahissant l'embarras de celui qui ne sait à quelle discipline obéir.

Il est donc patent que les amendements de versification ont pour objet ou résultat (de même que les corrections grammaticales et stylistiques) d'ajouter, en plusieurs des endroits où manquent ces qualités, l'ordre et la rigueur d'une esthétique plus ou moins consciemment soumise à l'intelligence ; patent, aussi, que ces intrusions de l'intelligence critique n'appauvrissent jamais l'inspiration.

* * *

Non pas que soient impeccables, tant s'en faut, les *Gravitations* « définitives » ou les *Débarcadères* « augmentés ». Mais s'il est vrai que les péchés mêmes collaborent au salut, à plus forte raison peut-on soutenir qu'en esthétique il est de louables erreurs et de fâcheuses réussites. Il est beau déjà de s'efforcer vers le beau : tant de gens ignorent vers quel orient le poursuivre.

Un esprit tâtilon s'étonnera de constater que le second classement des poèmes rassemblés sous le titre de *Gravitations* ne représente point, par rapport au premier, un progrès considérable. « Le classement de la deuxième édition de *Gravitations* », m'écrivait Supervielle en septembre 1940, « est un peu moins fantaisiste que le premier, mais je crains qu'il le soit encore.

1. Mêmes remarques pour *Observatoire*, *Grenade*.

Il n'y a pas en réalité diverses parties dans le livre (sauf les *Poèmes de Guanamiru* et *Equateur*). Le reste appartient à un même ensemble. Les subdivisions en sont fortuites». Acceptons l'aveu du poète. L'unité des œuvres qui composent *Gravitations* n'ayant aucune prétention rhétorique (il ne s'agit ni d'une histoire qui se raconte, ni d'un document sur une évolution), mais résultant simplement des servitudes littéraires contemporaines (pour publier un recueil acceptable par son volume, il faut souvent que le poète rassemble des textes épars), il serait malséant d'exiger, au nom d'une esthétique prétendue intellectualiste, que se rangent en espèces, genres, sous-genres et familles, des poèmes dont la seule parenté est d'avoir été composés sur les thèmes qui, entre telle et telle année, s'imposaient à l'imagination de l'auteur.

Plus sérieux le reproche suivant : ainsi que chez maint poète mineur ou débutant, la majuscule foisonne sans que toujours on la puisse approuver. Pour Terre et Lune, passe encore, puisque pour le poète la belle Terre «tourneuse» et la Lune sont des individus aussi vivants que vous et moi ; des pays aussi réels et fabuleux, aussi individualisés que la Chine ou les Pyrénées, qu'on écrit avec des majuscules. Mais pourquoi, dans *Pont supérieur* de 1932, la terre a-t-elle égaré le T dont elle se flattait en 1925 ? La correction me surprend d'autant plus que, deux fois au moins dans les *Gravitations* de 1932, Terre et Lune ont pris la majuscule dont elles étaient privées en 1925. Et pourquoi, en 1932, écrire «le caprice d'une Ombre» alors que, sans majuscule, l'ombre de 1925 était aussi aisément perceptible et intelligible ? Ce sont menues inconséquences ; mais pour le grand poète il n'est rien de petit.

Ceci par contre est presque grave : dans les textes définitifs subsistent plusieurs des tics invétérés. Quelque délibérée que soit la volonté de les proscrire, ou de les dissocier, les couples d'adjectifs coordonnés par *et* subsistent dans les derniers *Débarcadères*, vestiges d'une esthétique périmée, témoins aussi d'un relâchement de la sévérité : «langue rouge et claire», «regard triste et nu», «air fauve et cupide», autant de réflexes dont il

eût fallu triompher, car, outre la monotonie du procédé, la qualité des adjectifs n'est pas si relevée qu'on en sente le besoin, ou le charme. Ailleurs, et malgré la cacophonie de trois *a* nasalisés qui se succèdent escortés de trois dentales, Supervielle maintient un vieux mot dont, après tout le symbolisme, et malgré Littré,¹ il a tendance à mésuser.

*Le chien flaire ses yeux d'antan
Dans l'herbe...*

Jusqu'aux redoublements balbutiants que nous avons vu que Supervielle s'efforçait d'éliminer, les voici, vivaces, dans les *Débarcadères* de 1934 :

*C'est à terre, c'est à terre qu'il faut regarder
robes claires
robes claires²*

et dans les *Gravitations* :

*Et souvent il passait
La main dessus la flamme
Pour se persuader
Qu'il vivait
Qu'il vivait*

texte où le second «qu'il vivait» appauvrit l'expression, et d'une angoisse fait une ritournelle.

Il ne semble pas non plus que Supervielle ait adouci toutes les cacophonies. En voici une légère :

Est-ce celle du condamné

une moins bénigne :

Rôdant dans l'espace argentin

une plus grave, car elle s'alourdit d'une faute de rythme :

1. *Antan* signifie «l'année qui précède celle qui court». Il n'est usité aujourd'hui que dans la locution : je ne m'en soucie non plus que des neiges d'antan.

2. *Colons sur le haut Parana.*

Il avait aimé à lire.

Il ne semble pas, enfin, que Supervielle traite l'e moyen (improprement dit *muet*) avec le soin qui s'impose. Ici, des académismes déconcertants, tels que l'orthographe *encor* («encor mal éclairé» ; ou bien «encor que»...) manifestent que Supervielle prend parfois au sérieux la règle traditionnelle :

*Et le plus faible soupir
Voudrait encor qu'il soupire*

le rythme de sept syllabes est obtenu par un artifice fautive duquel le poète redoute apparemment que l'on compte huit syllabes. En 1932, métamorphose :

*Et le plus faible soupir
Rêve encore qu'il soupire.*

Cette fois, pour obtenir les sept syllabes, on doit prononcer comme une syllabe pleine l'e final de l'adverbe encore.

Domage que le français parlé, le français des poètes, ignore également «encor» et «en-co-re», c'est à dire les deux sons adoptés simultanément par la métrique classique. Dans *Le gaucho*, écrit en quatorze syllabes selon toute vraisemblance, même hésitation : tantôt l'e moyen est compté pour un temps

*Les chiens fauves du soleil couchant harcelaient les vaches
Raboteuse comme après quelque tremblement de terre
Et les vaches ourdissaient un silence violent*

tantôt l'e moyen s'escamote

*Et tous les poils se brouillèr(ent) sous le hâtif crépuscule.
Toucha l'homme et ses ténébr(es) dans la zone de son coeur*

On le voit par ce vers, l'e moyen est si bizarrement traité que l'on ne sait s'il faut escamoter celui de *ténèbres* ou celui de *zone* ; mainte fois dans ce poème, on se trouve en butte à la même difficulté. Il faut donc supposer, ou que Supervielle, désireux de faire un poème en quatorze syllabes, laisse au lecteur le soin de sentir et de décider quels e moyens il convient d'accentuer,

ou bien que, dans les cas où son vers comporte un ou deux *e* moyens embarrassants, il est prêt à compter douze ou quinze syllabes. Au lieu des quatorze syllabes dénombrées ci-dessus, on pourrait en effet compter

Et les vach' ourdissaient un silence violent

ce qui, pour peu que l'on prononce *vio* en une syllabe, constituerait un alexandrin acceptable et décomposé en quatre mètres anapestiques. Mais si l'on scande le vers

Innombrables dans la plaine creusée d'âpres mouvements

on obtient, en comptant tous les *e* moyens, une unité de quinze syllabes, avec trois péons IV et l'anapeste au premier pied. Mais pourquoi briser ainsi l'unité rythmique d'un poème cohérent ? La première hypothèse reste donc la plus vraisemblable, et c'est fâcheux.

Le plus grave reste pourtant ceci : en de rares circonstances les améliorations de langue ou de style se sont faites au prix de la valeur poétique. Si par exemple « les racines » qui, dans la *Chanson* de 1925,

*. . . recueillent
et dévorent leur secret*

deviennent en 1932

*la racine en terre, seule
qui dévore son secret,*

il se peut que l'idée soit plus juste, mais ce faisant Supervielle a accepté que « seule » ne répondît pas à « feuille » avec la rigueur de « recueillent ». Je ne lui reproche pas d'assonner. Mais puisque d'abord il adoptait la rime, passer, pour approcher l'idée, de la rime à l'assonance, c'est avouer peut-être une défaite. Il arrive même, c'est très rare, que la seconde édition vaille moins, sans conteste, que la première :

*Un autre peu s'allait mêlant
A un bout de papier volant*

écrivait-il d'abord dans *Montevideo* ; ce n'est pas beau. Mais la correction ne vaut pas mieux :

Et un autre peu se mêlant

car, pour supprimer le double mais léger archaïsme syntaxique « s'allait mêlant » (je ne vois du moins aucune autre raison à cet amendement), Supervielle a produit un fâcheux hiatus (*et un*), d'autant plus déplaisant qu'il est parallèle à l'hiatus analogue (*à un*), qui commence le vers suivant. Ailleurs enfin, — c'est assurément de toutes les corrections la plus maladroite, le souci d'euphonie et la volonté d'améliorer le sens ont détruit une heureuse harmonie entre les sons et l'idée. Telle était en effet la première version de *Tiges* :

*Alors l'oiseau de son bec
Coupe net le fil du songe.*

Encadré de deux mots brefs à dure occlusive finale (*bec, net*) et dans lesquels l'identité de la voyelle ajoutait à la force des consonnes, le mot « coupe », avec sa dure initiale gutturale s'articulant sur la gutturale identique et finale de « bec », composait une exquise transposition phonétique, et très précise, de l'image évoquée par les deux vers. En 1932 hélas, Supervielle écrivit :

*Alors l'oiseau de son bec
Coupe en lui le fil du songe.*

Même si l'on admet que l'expressoin « en lui » ajoute une nuance à l'idée du premier texte, même si l'on admet que la succession des liquides « *lui le fil* » est plus douce à l'oreille que « *coupe net le fil* », la première leçon, moins euphonique peut-être, composait une réussite plus rare.

* * *

Si les imperfections des textes définitifs nous interdisent de reconnaître en l'auteur des *Gravitations* le poète impeccable qu'il est devenu dans plusieurs de ses dernières œuvres, elles sont en tout cas moins nombreuses, moins significatives aussi, que les

progrès. Ceux-ci, quand on en cherche la cause, on trouve aussitôt toujours plus de conscience et toujours plus de conscience professionnelle.

La coupole de Saint-Pierre, Michel-Ange la dessina aussi belle que possible ; quand un mathématicien, plus tard, frappé de cette beauté, fit l'épure du monument, il découvrit que la courbe si belle, que la courbe la plus belle, était en même temps celle de la plus grande résistance. Telle toujours la beauté, que, (mises à part quelques exceptions hasardeuses et sur lesquelles il serait dangereux de fonder une esthétique) elle se situe au point exquis où l'effort, tendu pour ainsi dire à l'infini, change brusquement de signe, et se transmute en infini de grâce, d'apparente facilité. Voyez le plongeur au tremplin, ou le sauteur à skis. L'esthétique (si précise encore que tacite) selon laquelle Supervielle corrige *Gravitations* ou les *Débarcadères*, révèle que le poème récompense toujours un effort où l'intelligence et le métier ont une part importante ; la perfection ne dépendrait que d'un peu plus encore de patience et de conscience.¹

L'œuvre subséquente de Supervielle illustre cette vérité. Parce qu'en 1932 ou 34, il a su corriger les erreurs de 25, ou 22, qu'on n'aille pas s'imaginer les poèmes naissant dès lors d'une inspiration plus facile. C'est à croire que l'ouvrier s'efforce d'y manifester la nécessité comme la vertu de ces règles qui le séduisent et l'inquiètent. Même après 1934, il attend parfois des années avant de mener à bien le chef-d'œuvre de quelques vers. Un exemple suffira : trois ans après l'édition définitive de ses *Gravitations*, un an après l'édition corrigée de ses *Débarcadères*, Supervielle publiait dans l'*Avant-Poste* le *Nocturne* que voici :

*Beau monstre de la nuit, palpitant de ténèbres
 Vous montrez un museau humide d'outre-ciel,

 Vous approchez de moi, vous me tendez la patte
 Et moi je vous regarde — et vous me regardez
 Comme quelqu'un qui a compris de longue date
 Mais il n'a que ses yeux pour dire et s'expliquer.*

1. Supervielle m'écrit : « et de santé ».

*Dans ce monde où je suis bourgeois de l'autre monde
Comme le frère aîné ou le cadet peut-être
De ceux qui taisent mal leur secrète chanson,
Je ne sais rien non plus de mieux que mon silence
Et qu'il me vient d'un cœur qu'use la patience
A force de frapper aux portes de la nuit.*

Quatre ans plus tard, dans les *Nocturnes en plein jour*, reparait celui de l'*Avant-Poste* :

*« Beau monstre de la nuit, palpitant de ténèbres
Vous montrez un museau humide d'outre-ciel,
Vous approchez de moi, vous me tendez la patte
Et vous la retirez comme pris d'un soupçon.
Pourtant je suis l'ami de vos gestes obscurs,
Mes yeux touchent le fond de vos sourdes fourrures.
Ne verrez-vous en moi un frère ténébreux
Dans ce monde où je suis bourgeois de l'autre monde,
Gardant par devers moi ma plus claire chanson.
Allez, je sais aussi les affres du silence,
Avec mon cœur hâtif, usé de patience,
Qui frappe sans réponse aux portes de la mort.
— Mais la mort te répond par des intermittences
Quand ton cœur effrayé se cogne à la cloison,
Et tu n'es que d'un monde où l'on craint de mourir. »
Et les yeux dans les yeux, à petits reculons,
Le monstre s'éloigna dans l'ombre téméraire,
Et tout le ciel, comme à l'ordinaire s'étoila.*

Reparait-il, vraiment, le *Nocturne de L'Avant-Poste* ? Ne sommes-nous pas dupes des premiers vers ? Les platitudes, ou prosaïsmes, ont disparu :

*Et moi je vous regarde — et vous me regardez
.
Comme le frère aîné ou le cadet peut-être.*

Les cacophonies s'adoucissent : le « cœur qu'use » devient un « cœur

hâtif usé de patience» (en même temps l'idée y gagne). De jolis détails apparaissent : les « sourdes fourrures » familières à qui-conque, enfant, joua dans les manchons ou les écharpes de sa mère ; et ces « petits reculons » si charmants, qui font penser au « point doré de périr » tant vanté chez Valéry. Bien plus, en même temps que s'affinent les détails, que se régularise la ponctuation, s'approfondit et s'élargit le sens de l'œuvre : aux « portes de la nuit » se surimposent celles, plus exigeantes, « de la mort ».

Ainsi, après quatre ans de méditation, le premier texte du *Nocturne* informait un poème imprévisible, plus rigoureux que le premier.

Partagé entre la confiance qu'il avoue faire à la spontanéité, et je ne sais (peut-être ne sait-il clairement) quelle force plus forte que l'instinct, qui sans cesse l'incite à regratter, « anarchiste littéraire » au départ, « classique » à l'arrivée, Supervielle rétablit le poète dans une complexité qu'il avait trop longtemps sacrifiée, tantôt à l'inspiration, tantôt à l'illusion que la forme, à elle seule, peut créer de la poésie. Après les tentatives désespérées de Rimbaud et Mallarmé, celui-là persuadé qu'on ne pouvait s'en tirer à moins de courtiser la folie et de se créer une langue autonome, celui-ci résigné à célébrer l'horreur de la page blanche, avec la sainteté (quand ce n'est pas la vanité) de l'écriture, après les outrances, utiles contre les Académies, mais fatales aux génies, de la secte surréaliste, un poète enfin, dédaigneux des recettes autant que des incantations, accepte simplement sa grandeur involontaire et la servitude volontaire qui lui composent les devoirs de son métier. Ainsi se clôt le temps du désespoir, de l'artifice, et s'ouvre, pour une poésie enrichie par cent cinquante années de thèmes romantiques, l'espoir enfin de l'espoir et de l'ordre. Bref, l'espoir d'un classicisme neuf.

ETIEMBLE

REMARQUES

I. L'âme aztèque, irrémédiablement figée dans la pierre et l'argile, m'impose l'idée d'une cruauté logique, cohérente, construite. Peuple pour qui il est un dieu des fleurs, mais pour qui les fleurs — celles-là même dont Novalis disait qu'elles sont la sieste du royaume spirituel — ne sont que symbole ou plutôt hypostase du sang. Il est beau que cette rigueur, qui, sous l'empire du sang, préside à leur vision du monde, leur fasse découvrir, jusque dans le règne floral, une réalité sanglante, découvrir le meurtre et le couteau là où nous n'aurions jamais vu, sans eux, que sieste et luxueux loisir. J'aime aussi qu'ils expliquent par des immolations de dieux les mouvements des astres, dont Platon, à l'autre pôle de l'esprit, croyait entrevoir le synchronisme avec les démarches de la pensée pure (il y a un tableau de Chirico, qui, sans doute à l'insu du peintre, exprime incomparablement cette idée). Le calendrier — si désacralisé pour nous malgré tous les saints du paradis (qui ne collaborent en rien, eux, à la naissance du jour qui leur est dédié) se gorge ainsi de sacrifices divins, pour devenir une réalité sanglante, soumise à l'universelle loi du meurtre et du couteau. Le meurtre comme forme génératrice, matrice de la vie, et lui donnant, avec le souffle, son rythme même.

II. Combien la rage de posséder jusqu'à l'épuisement, à travers une conception tragiquement frivole de l'amour, est liée au sentiment que cette corruption est éphémère, à la volonté raisonnée et implacable de l'abolir. Rien de chrétien dans ce sentiment. Rien ? non, car le sentiment et le goût chrétien de la corruption (péché) se lie à la conviction que cette corruption, ce péché sont nécessaires et éternels (jusqu'au delà du Jugement Dernier, par l'éternité de l'enfer). Ici, au contraire, c'est rage d'étreindre, d'épouser et de mordre ce qu'on promet à la mort,

ce qu'on doit à jamais abolir. En attendant l'avènement d'un autre règne.

III. Il y a du bon dans cette conception des nègres (Frazer, *la Crainte des Morts*) qui pensent qu'après la mort les âmes des bons périssent, et que seules les âmes des méchants sont immortelles. Aberration bien plaisamment affligeante pour les théologiens.

IV. Je ne sais si ceux qui se sont attachés à résoudre l'énigme du Gréco ont attribué toute l'importance qu'elle mérite à cette lettre où Giulio Clovio nous dit sa rencontre avec le peintre. « Le temps était très beau, avec un soleil printanier qui mettait tout le monde en joie. Je fus stupéfait en entrant dans l'atelier de voir les rideaux tirés si complètement qu'on pouvait à peine distinguer les objets. Gréco était assis sur une chaise sans travailler ni dormir. Il ne voulut pas sortir avec moi, car la lumière du jour troublait sa lumière intérieure ». Il n'est pas, je crois, de témoignage plus émouvant et plus révélateur sur l'homme et sur le peintre. C'est dans cette pénombre aimée que Gréco donne rendez-vous aux êtres d'élection qu'il sèvre de la lumière du jour pour ne les nourrir que de sa propre lumière inhumaine. Il ne me paraît pas indifférent de noter que cet état, au repos, dans une salle à demi obscure, les rideaux tirés, est l'état même de la confession psychanalytique : éminemment propre, donc, à susciter les phantasmes de l'enfance et de la préenfance (cette confession psychanalytique est pour le patient, comme on le sait, la répétition même de la naissance).

Aldous Huxley, en de brillantes variations rhétoriques sur le Gréco, a le mérite de souligner le caractère foncièrement viscéral de sa peinture : forme, couleur, structure même de l'espace. Les êtres de Gréco ne se meuvent pas à l'air libre, mais dans cet espace rétréci, incurvé, malheureux (rendu tel par la nostalgie qui s'y rapporte), sans profondeur, qu'est l'espace viscéral, espace dont les constructions de Gaudi, à Barcelone, avec leur allure louche et leur mauvais goût fascinant, nous donnent, dans le domaine de l'architecture, une autre approximation. La forme et la nature de cet espace conditionnent la structure des êtres qui

le peuplent. S'ils sont étirés, tordus, déformés, en proie au tourment, c'est bien parce qu'ils ne vivent pas à l'air libre, dans un espace semblable au nôtre, c'est qu'ils ne sont pas encore sortis du sein maternel. Par une référence inconsciente à la vie prénatale, la troisième dimension, dans ces tableaux, ne se trouve qu'à l'état naissant (non toutefois inexistante comme dans les fresques byzantines). Il semble qu'au moment même où elle peine pour naître, quelque force mystérieuse et contraire s'emploie à réprimer l'élan où elle s'engendre. Le décor viscéral résorbe la troisième dimension non encore née et dévore les personnages à naître. Par une contradiction remarquable, éclairante, ces êtres en voie de gestation sont, en même temps, des êtres en voie de digestion. En voici, assez, je crois, pour suggérer fortement cette idée que l'étrange et sombre mélancolie qui pèse sur tous les tableaux du Gréco, atteste une nostalgie, qui se réfère au drame de la naissance, au traumatisme de la naissance. Un mysticisme destructeur, une immense soif de se consumer, de s'installer au cœur de son propre tourment, nous ramènent invinciblement à cette pénombre prénatale, à cette nuit obscure de l'âme qu'exorcisait Jean de la Croix. Les tableaux du Gréco suent la peur d'être né. A la surface lisse de ces toiles, en ce calme attentif et grave qui naît de la rencontre de deux courants contraires, viennent s'affronter deux instincts également puissants et impérieux, désir angoissé de naître, d'échapper à la prison prénatale (le portrait de don José Romero, avec son étonnant symbolique gravidique, me paraît la représentation même du moment de la naissance), et nostalgie violente de l'existence prénatale, du sein maternel.

V. Je transcris ces vers d'une chanson populaire catalane. Il s'agit d'une jeune fille enlevée par son galant et qui se lamente à l'idée du chagrin de ses parents. Une sorte de chœur des jeunes filles du village lui répond et la reconforte avec une férocité réjouissante.

- Pourquoi pleurer, Bepa
- Pourquoi pleurer tant ?
- Mon Père et ma mère,

Quand ils le sauront
 Ils sont si sensibles
 Qu'ils en mouriront. (*bis*).
 — S'ils meurent, qu'ils meurent.
 Nous les enterrerons.
 Petites et grosses,
 Toutes cloches sonnerons.
 Les tombes sont neuves,
 Ils les étrenneront. (*bis*)
 Des fleurs égayeront
 Le pied de leur tombe
 Où curés et frères
 Diront leur rosaire. (*bis*)

VI. Puigcerda. Souvenir. Les quatre saints géants — trois ou quatre hauteurs d'homme — portés chacun par trois paysans cachés sous leurs robes multicolores. Des balcons, où s'étoilaient grotesquement des bougeoises en dentelles noire, des jeunes filles aux seins admirables jetaient à profusion confettis et serpentins sur les reliques et sur les prêtres, aussi nombreux que des mouches, imperturbables sous cette pluie.

VII. Chez Baudelaire et chez Lawrence, même sensation de gouffre, même « womb-complex », même nostalgie du sein naturel. Plus conscients évidemment chez Lawrence, qui écrit après Freud. Tous deux cependant aboutissent à la constatation de la même déchirure : « Le gouffre infranchissable, qui fait l'incommunicabilité, reste infranchi », écrit Baudelaire, dans l'acte d'amour. Et Lawrence : « L'étreinte la plus étroite et le plus tendre contact n'abolissent pas ce petit gouffre entre eux qui n'est pas moins complet, pour être si étroit, si proche de ne pas exister. » Par delà la psychanalyse, on songe à l'admirable discours d'Aristophane, dans « Le Banquet » : « Chacun de nous par conséquent, est fraction complémentaire, tessère d'homme, et coupé comme il l'a été, une manière de carrel, le dédoublement d'une chose unique : il s'ensuit que chacun est constamment en quête de la fraction complémentaire, de la

tessère de lui même. » — N'est-ce pas ceci, vraiment dont vous avez envie ? demande Héphaïstos aux amants : « vous identifier le plus possible l'un à l'autre de façon que ni nuit ni jour, vous ne vous délaissiez l'un l'autre ? Si c'est en effet de cela que vous avez envie, je peux bien vous fondre ensemble, vous réunir au souffle de ma forge, de telle sorte que, de deux comme vous l'êtes, vous deveniez un, et que, tant que durera votre vie, vous viviez l'un et l'autre, en communauté comme ne faisant qu'un, et qu'après votre mort, là-bas, chez Hadès, vous soyez un, pris tous deux par une commune mort. » Derrière et à travers la poursuite de l'amour, la tragédie de l'individuation.

VIII. «Ceux qui ont eu des funérailles et une sépulture comme s'ils étaient morts sont tenus par les Grecs pour impurs et ils ne veulent pas avoir de rapport avec eux ; ils ne leur permettent pas d'approcher des sanctuaires. Mais on dit qu'un certain Aristinus fit demander à Delphes la levée des mesures que cet usage lui imposait. La Pythie lui fit, dit-on, cette réponse :

«Tout ce qui est fait par femme en travail d'enfant
L'ayant fait à ton tour, sacrifie aux dieux».

Et Aristinus, homme bon et sage, se confia, comme un enfant nouveau-né, aux mains des femmes qui le lavèrent, le bercèrent, l'allaitèrent : tous les autres « deuteropotmoi » firent de même...¹ Le sens de ces rites est assez clair... Le «deuteropotmos», l'homme du double destin, est frappé exactement comme s'il était mort, par la souillure de la mort ; plus qu'un mort même, puisqu'il apparaît comme rejeté par les puissances d'en bas ; il devient donc au plus haut degré tabou. Vomi par les dieux infernaux, par la bouche d'ombre de l'Hadès, il ne lui reste plus qu'une seule chance : naître à nouveau. Et pour que le Destin même soit trompé, satisfaire à tous les rites de la naissance.

IX. Incomparable éclat de la pensée d'Héraclite. Dû à la sensation, déjà si clairement ressentie par Nietzsche, qu'il

1. Plutarque, questions romaines, 5.

écrit, littéralement, avec du feu. Et, ce qui est le plus rare et le plus précieux, avec un feu raisonnable, avec ce même feu dont il nous dit qu'« en s'avançant il jugera et condamnera toutes choses ». Ecoutez la voix du feu : « Les immortels sont mortels et les mortels immortels ; ils échangent mutuellement la vie et la mort. » Jean de la Croix écrit aussi avec le feu, et parfois l'auteur de l'Apocalypse ; mais non avec ce feu raisonnable, ce feu-Juge. Avec Héraclite on a presque toujours le sentiment d'approcher ces « frontières magiques de l'esprit » dont parle Novalis. Magiques, non mystiques : Héraclite le maître du feu, l'ennemi des dieux : le maître du feu invisible qui illumine l'homme et consume les dieux.

PIERRE ROBIN

CHRONIQUES

A PROPOS D'EXISTENTIALISME

Ce n'est pas pour suivre la mode, mais pour éclairer nos lecteurs (ils nous ont demandé, mainte fois : « mais enfin, qu'est-ce que l'existentialisme ? ») que nous publions deux chroniques à ce sujet : l'une traitera de l'existentialisme selon Heidegger, revu par Sartre ; l'autre exposera les thèses de l'existentialisme chrétien.

(N.d.l.R.)

UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE DE LA LIBERTÉ

Peut-on parler sans passion de l'existentialisme ? Qu'on apporte de la passion dans les problèmes politiques ou sociaux, rien de plus normal ; mais on attendrait un peu plus de mesure et de sens critique dans ces vieilles questions philosophiques, où il est d'usage d'envisager les choses sub specie æternitatis. Or, voici qu'on s'enflamme comme au temps où la querelle des universaux déclenchait des anathèmes ; et encore au Moyen-Age cette querelle ne dépassait-elle pas le cercle de quelques doctes théologiens ; aujourd'hui elle gagne la place publique, non seulement à Paris, mais aussi en Alexandrie où les journaux remplissent des colonnes avec cette philosophie nouvelle. A-t-on seulement lu l'ouvrage de Sartre *L'Être et le Néant*, le livre un peu plus accessible, mais encore assez technique, de Merleau-Ponty *Phénoménologie de la perception*, ou celui de Simone de Beauvoir : *Pyrrhus et Cinéas* qui fournit de l'existentialisme une image peut-être simplifiée, mais qui dépasse la vulgarisation ? J'en doute, parce que ces livres ne sont pas encore dans les librairies ; et il semble bien qu'on ne connaisse la doctrine qu'à travers de vagues compte-rendus ou des articles de seconde, et de troisième main, qui ont le tort d'exciter les passions soit dans le sens de la louange dithyrambique soit plus souvent dans celui d'une critique aveugle et forsenée.

L'existentialisme mérite-t-il et cet excès d'honneur et cette indignité ? Peut-on parler de lui sans snobisme, sans parti-pris, en termes simples, c'est-à-dire en le dépouillant de tout l'appareil dialectique qui risque d'en faire un champ clos pour les manieurs d'abstractions ?

Position du débat

Il est bon de rappeler pour mémoire les termes du débat, toujours ouvert, qui oppose, sur le terrain de la liberté, l'expérience psychologique immédiate et la connaissance abstraite, rationnelle, telle qu'elle se dégage de la pratique scientifique. Sur le plan de l'expérience interne on est conduit à admettre avec Descartes une puissance d'indétermination qu'on appelle libre arbitre ou liberté d'indifférence et que l'on symbolise volontiers par l'exemple malheureux de l'âne de Buridan (malheureux, parce qu'il tendrait à concéder la liberté aux ânes, ce qui n'était certes pas dans le projet des théologiens ; mais enfin il serait facile de transposer l'exemple sur le plan humain). Par la suite le libre arbitre a été si fortement discrédité que les philosophes n'osent plus guère se servir du mot, et, pourtant, sous des noms divers, avec de subtiles nuances, c'est toujours au fond la chose que l'on retrouve, c'est-à-dire la liberté indéterminée du choix : c'est le fiat de W. James, c'est la liberté bergsonienne avec le jaillissement imprévisible dans une durée concrète où le passé et le présent ne contiennent pas l'avenir. Et dans le roman, ce libre arbitre a été illustré de bien des façons diverses : c'est l'acte gratuit d'André Gide aux *Les Caves du Vatican* : précipiterai-je ou non par la portière ce voyageur d'en face dont la tête ne me revient pas ? se demande le doux Lafcadio, qui, dans un geste brusque, exécute l'acte conçu. C'est dans le roman russe que le libre arbitre prend sa forme la plus dramatique, pathologique même avec le Raskolnikof de Dostoïevski ou ce héros de Tolstoï, qui, voyant son vieux père dormant sur un banc, se demande : Vais-je ou non lui asséner un coup de marteau ?

Mais si on pose le débat de la liberté sur le terrain de la connaissance scientifique, la raison est tentée d'appliquer à l'homme même, qu'elle ne peut considérer comme un empire dans un empire, le postulat du déterminisme, qui lui a si bien réussi ailleurs ; et alors le libre arbitre apparaîtra comme une croyance absurde. Il est vrai toutefois que la physique électronique vient de rajeunir le débat : le déterminisme des ensembles ne serait-il pas compatible avec l'indéterminisme

des éléments grâce au jeu de la loi des grands nombres et du calcul des probabilités, comme le croit Louis de Broglie ? En revanche le rationaliste intégral qu'est Langevin pense qu'une connaissance plus approfondie viendra rétablir le déterminisme, même pour les éléments. Sub judice lis est.

Dans cette ancienne mais toujours jeune querelle, c'est sur le terrain de l'expérience toute nue que va se placer l'existentialisme, négligeant de propos délibéré le point de vue de la raison raisonnante. Nulle part chez Sartre le moindre recours aux suggestions de la science : car le problème de la connaissance est postérieur à celui de l'existence ; le réel est un donné, qui n'a pas attendu, pour être, que le construisît la raison. L'existentialisme prend une attitude contraire à celle de Kant lorsqu'il se vantait d'avoir accompli la même révolution que Copernic et d'avoir fait tourner l'objet autour du sujet. On comprend d'emblée que cette prise de position devait déterminer un irrationalisme foncier puisque le monde n'est pas nécessairement soumis aux lois de la raison.

Etre c'est faire — Le projet existentiel

On explique généralement l'acte par le caractère comme s'il y avait une essence toute constituée antérieure à l'existence. Napoléon, dit-on, a entrepris la campagne d'Egypte parce qu'il était ambitieux. Mais comment peut-on dire qu'il était ambitieux sinon parce qu'il a accompli un certain nombre de campagnes, dont celle d'Egypte ? En d'autres termes, être ambitieux c'est se conduire en ambitieux. On reconnaît là une sorte de *behaviourism*. Le comportement effectif est le seul moyen dont disposent les autres pour connaître notre nature et c'est aussi le seul moyen par lequel nous puissions nous connaître nous-même. Etre, c'est donc faire.

Or l'action humaine se caractérise par son intentionnalité : elle est dirigée vers un possible, que l'on conçoit comme désirable et qui n'est pas encore réalisé. Sans doute tout acte est motivé, et sur ce point Sartre répudie le libre arbitre ; mais le motif ne se constitue comme motif que par rapport à la fin qui lui donne sa valeur : ce n'est pas la misère qui engendre par elle-même, mécaniquement, la conscience révolutionnaire ; il faut que la misère soit sentie comme misère à la lumière d'une fin qui la transcende et la fasse apparaître comme évitable : à cette condition elle entrera comme mobile constituant de la

conscience révolutionnaire. C'est en un seul surgissement que se constituent le motif, l'acte et la fin et c'est à ce tout indécomposable que l'existentialisme donne le nom de projet. On remarquera l'analogie entre cette conception de l'acte et celle de la théorie des formes (Gestalt) à propos de la perception : de même qu'on perçoit d'emblée des ensembles, des structures, de même l'acte est un tout indiscernable.

A vrai dire le sens un peu spécial et souvent équivoque que Sartre et Simone de Beauvoir donnent au mot *projet* mérite qu'on s'y arrête. Ce n'est pas le projet au sens intellectualiste du terme, bien que parfois le sens existentialiste s'en rapproche. Au sens intellectualiste et ordinaire du terme, le projet est limité dans le temps et implique une connaissance du but : je fais le projet d'aller en France pendant ces vacances. Au sens existentiel, le projet est plus vague : c'est une sorte de franchissement de l'homme par lui-même, qui se porte au delà de toute fin et éprouve le besoin de reculer les bornes de son horizon, de vivre en ailleurs, de se « transcender » lui-même, comme dit improprement Simone de Beauvoir : on reconnaît là « l'homme des lointains » de Kierkegaard, ou cette sorte de nostalgie décrite par Pascal : « Le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais ». En ce sens l'existentialisme ferait peut-être mieux d'écrire : pro-jet. Le moi se jette en avant pour se créer librement lui-même sans s'astreindre à une fin déterminée.

Le manque d'une définition nette, l'hésitation entre les deux sens créeront dans *L'Être et le Néant* une dangereuse équivoque.

La liberté de choix

L'acte est liberté et l'essence de la liberté c'est l'acte. Cela ne signifie pas, prétend Sartre, que la liberté soit caprice ou acte gratuit ; il y a toujours des motifs ou des mobiles qui entrent en ligne de compte ; mais contrairement au déterminisme linéaire et horizontal pour qui le futur est tout entier contenu dans le passé et dans le présent, l'existentialisme soutient que l'acte s'intègre dans un tout et que, par une sorte de récurrence, le futur donne son sens au présent et même au passé qu'il valorise en fonction de la fin que l'on vise. « Est compréhensible toute action comme projet de soi-même vers un possible ». Bergson nous avait déjà mis en garde contre les excès de l'analyse associationniste qui découpe artificiellement l'acte en motifs et en mobiles considérés comme des

choses extérieures que l'on soupèserait ainsi que des poids avant d'agir ; il avait montré qu'ils n'avaient que le poids que leur conférait la personnalité toute entière et qu'ainsi l'imprévisible jaillissement de l'acte défiait tout déterminisme. Mais le totalitarisme existentialiste va plus loin que celui de Bergson : non seulement il y a choix de l'acte par la personne, mais il y a choix de la personne par la personne. « Ainsi l'acte fondamental de la liberté est trouvé ; et c'est lui qui donne son sens à l'action particulière que je puis être amené à considérer : cet acte constamment renouvelé ne se distingue pas de mon être ; il est choix de moi-même dans le monde et du même coup découverte du monde ». (*L'Être et le Néant*, page 539).

On n'aura aucune peine à montrer que dans l'acte proprement volontaire nous pipons les dés et que la délibération est toujours truquée ; il est impossible d'apprécier les motifs et les mobiles autrement que par le choix que je fais de moi-même. Clovis décide de se convertir, alors que tant de rois barbares sont aryens, parce que c'est une occasion de s'attirer les bonnes grâces de l'Église ; mais l'appréciation du motif ne peut se faire qu'à la lueur de la fin : il veut conquérir la Gaule, il s'est choisi lui-même comme conquérant ; et ce choix du projet explique le poids du motif : s'attirer les bonnes grâces de l'Église à une époque où l'Église jouissait d'un immense prestige. « Nous appellerons donc motif la saisie objective d'une situation déterminée en tant que cette situation se révèle à la lumière d'une certaine fin, comme pouvant servir de moyen pour atteindre cette fin ».

L'originalité de l'existentialisme, originalité poussée jusqu'au paradoxe, c'est de ne pas avoir cherché la liberté seulement dans l'acte volontaire, mais aussi dans la passion (entendue au sens cartésien du terme) ; toutes mes manières d'être manifestent ma liberté, la passion tout autant que l'acte délibéré : la peur est libre, car elle pose comme fin suprême la valeur de la vie et je me choisis moi-même comme peureux. Mais ici, par crainte d'altérer une pensée délicate et par désir aussi de donner un spécimen de ces merveilleuses descriptions, plongeant dans le vif du réel, et qui, bien plus que le jeu dialectique, font la vraie valeur de *L'Être et le Néant*, je voudrais, malgré sa longueur, donner une citation, celle de la fatigue qui m'arrête dans une excursion en montagne alors que mes compagnons de route, entraînés comme moi, tout aussi fatigués que moi, continuent l'ascension. Pourquoi me suis-je arrêté ? Parce que « je suis douillet », dira-t-on, et qu'eux, ils ne le sont pas. Mais « être

douillet» ne saurait être une donnée de fait et n'est qu'un nom donné à la façon dont je souffre la fatigue. Si donc je veux comprendre à quelles conditions je puis souffrir une fatigue comme intolérable, il ne convient pas de s'adosser à de prétendues données de fait qui se révèlent n'être qu'un choix ; il faut tenter d'examiner ce choix lui-même et de voir s'il ne s'explique pas par la perspective d'un choix plus large où il s'intégrerait comme une structure secondaire. Si j'interroge en effet l'un de ces compagnons, il m'expliquera qu'il est fatigué, mais qu'il aime sa fatigue : il s'y abandonne comme à un bain, elle lui paraît en quelque sorte comme l'instrument privilégié pour découvrir le monde qui l'entoure, pour s'adapter à la rudesse rocailleuse des chemins. pour découvrir la valeur « montagnaise » des pentes ; de même c'est cette insolation légère de sa nuque et ce léger bourdonnement d'oreilles qui lui permettent de réaliser un contact direct avec le soleil. Enfin le sentiment de l'effort est pour lui celui de la fatigue vaincue. Mais comme sa fatigue n'est rien d'autre que la passion qu'il endure pour que la poussière des chemins, la brûlure du soleil, la rudesse des routes existent au maximum, son effort, c'est-à-dire cette familiarité douce avec une fatigue qu'il aime, à laquelle il s'abandonne et que pourtant il dirige, se donne comme une manière de s'approprier la montagne, de la souffrir jusqu'au bout et d'en être vainqueur... » (*L'Etre et le Néant*, page 531).

C'est donc au choix de la personne qu'on est finalement ramené. Qu'est-ce que ce choix ? Il n'est pas délibéré puisque c'est lui qui fonde la délibération et que toute délibération requiert une interprétation par rapport à un choix originel. Mais il est pleinement conscient parce qu'il ne fait qu'un avec l'acte même dans lequel je m'engage. Il est perpétuellement modifiable : car à tout instant je peux renverser le projet initial et la conversion toujours possible entraîne une cassure dans l'unité de mon être ; parfaitement injustifiable, parfaitement contingent, il me laisse seul devant ma responsabilité, comme Lequier devant son dilemme : d'où l'angoisse qui m'étreint. Adam va-t-il choisir la pomme ? Son geste est contingent, dit Leibniz ; il aurait pu ne pas la prendre, c'est-à-dire qu'un autre Adam eût été possible. Mais Leibniz retombe dans le nécessitarisme lorsqu'il met l'essence d'Adam à l'origine de son choix : Adam n'a pas choisi d'être Adam, donc il n'est pas responsable. Pour l'existentialisme Adam est pleinement responsable, parce que l'essence n'est pas antérieure à l'existence : Adam s'est choisi comme Adam.

Je suis donc libre de choisir, mais non de ne pas choisir : je suis

condamné à la liberté : d'où l'absurdité du choix. C'est à un irrationalisme foncier qu'on aboutit, comme d'ailleurs on pouvait le prévoir dès le point de départ : irrationalisme, plus foncier encore que celui du libre arbitre ou de l'acte gratuit puisqu'ici il s'agit du choix gratuit de la personnalité, gratuité qui est dissolution de la personnalité puisque chaque instant peut remettre la personnalité en question, qu'il dépend de nous de brûler ce que nous avons adoré, d'adorer ce que nous avons brûlé. On a objecté à ce système son ambiguïté devant le problème des valeurs : mais peut-il assigner à notre volonté une hiérarchie objective des valeurs sans restreindre la liberté du choix ? En d'autres termes, toute éthique, toute politique semblent impossibles. Est-ce seulement les « fausses idoles » que renverse l'existentialisme, comme le croit Simone de Beauvoir ? (*Les Temps Modernes* N° 3). L'homme a seulement à être, affirme-t-elle, mais on peut tout faire entrer dans cette maxime, l'évangélisme, le nietzschéisme, l'amoralisme. L'homme agit pour agir, sans but. « Le héros contemporain vit dans un tel chaos... qu'il ne peut apercevoir clairement ses devoirs et ses tâches. » « Il a l'expérience du hasard, du désordre et de l'échec, de 36, de la guerre d'Espagne, de Juin 40 ». (*Merleau-Ponty, Action*, 1^{er} Février 1946).

Les obstacles à la liberté

Toutes les doctrines admettaient jusqu'ici qu'il y a des limites à la liberté, que celle-ci s'exerçait sur un datum : la nation, la classe, la famille, le passé, la fortune, la santé sont autant de données qui circonscrivent la liberté : l'homme est fait, partiellement au moins, il ne se fait pas. Or l'un des points les plus originaux peut-être de la thèse de Sartre, c'est de montrer qu'il n'y a pas à proprement parler de datum. C'est la liberté même qui constitue les limites qu'elle rencontrera par la suite : « c'est par la position d'une fin que se révèle le coefficient d'adversité des choses ». Si je déclare ce rocher trop difficile à gravir, c'est que j'ai fait le projet de le gravir ; ce qui ne signifie pas que je peux le gravir (autrement la réalité ne se distinguerait pas du rêve), mais que le surissement seul de ma liberté explique pourquoi « le monde développe et révèle les résistances qui peuvent rendre la fin projetée irréalisable. »

Considérerai-je par exemple ma situation dans le monde ? Naître c'est recevoir une place : je peux changer de place, prétend le libre arbitre ; c'est la place qui me fait, réplique le déterminisme. Le débat est mal posé : c'est à la lumière de la fin que la place reçoit sa signification.

« Vous allez bien loin » disait-on à un exilé qui partait en Argentine ; mais pour un heimatlos, pour un persécuté, ce mot n'a pas de sens ; il n'y a plus de loin ni de près ; l'univers est sa patrie.

Considérerai-je mon passé ? Sans doute j'ai un passé et je ne puis pas le choisir ; je ne puis pas davantage me considérer sans passé ; mais je suis aussi l'être par qui ce passé vient à soi-même. « Si la liberté est choix d'une fin en fonction du passé, le passé n'est ce qu'il est que par rapport à une fin choisie. » Il en est ici du passé de l'individu comme de celui des nations. Lorsque, en 1914, les Américains déclarèrent la guerre à l'Allemagne parce que leur capitalisme y trouvait son intérêt, ils trouvèrent dans leur histoire le passé apte à justifier leur intervention et débarquèrent au cri de : *La Fayette nous voilà !* Mais s'ils avaient projeté d'intervenir aux côtés de l'Allemagne, croit-on qu'ils n'auraient pas trouvé un autre passé à exhumer, par exemple l'immigration massive d'Allemands en Amérique ? Eh bien l'individu, lui aussi, choisit librement son passé : si vers quinze ans j'ai traversé une crise de mysticisme, je « pourrai y voir, à l'âge de trente ans, soit un simple accident de la puberté soit le premier signe d'une conversion ultérieure, selon mon état d'esprit à cette époque : ainsi l'urgence du passé vient du futur. Mais lorsque j'aurai choisi le passé à la lumière de la fin, ce passé à son tour me saisit et me dévore au point que je pose l'impératif : si tu veux avoir tel passé agis de telle sorte. »

La liberté ne décide pas seulement du contenu du passé, mais de l'adhérence du passé au présent. Il y a des passés que je ne regarde plus comme miens et dont je me désolidarise, en disant par exemple : comme j'étais sot ! comme j'étais méchant !

Considérerai-je ma race ? Sans doute il y a un donné brut : je suis juif ; mais ce caractère ne me définit que pour autrui ; je l'apprends et le subis dans mes relations sociales ; « défense aux Juifs d'entrer dans ce restaurant », pouvais-je voir sur les écriteaux pendant l'occupation ; mais d'abord j'étais libre de faire de ces écriteaux ce que bon me semblait ; et puis moi-même je ne me saisis pas comme juif, pas plus que je ne me saisis comme laid, bossu et professeur. Un Juif n'est pas juif d'abord pour être ensuite honteux ou fier de l'être : c'est mon orgueil ou ma honte de l'être qui me révèle mon être juif ; et cet être juif n'est rien pour moi que ma libre manière de le prendre.

Seule la mort est en dehors de ma liberté ; dans cette vie faite d'attentes et d'attentes d'attentes la mort enlève tout sens à la vie parce

qu'elle supprime à la fois l'attente et celui qui attend. Si je m'attends à la mort, je ne puis attendre la mort parce qu'on n'attend pas l'indéterminé. La mort est absurde comme la naissance ; en dehors de ma liberté, elle ne peut pas la limiter.

Telle est cette analyse enivrante de la liberté, dont la puissance est capable de faire éclater toutes les nécessités externes. Certaines de ces pages nous rappellent la sagesse stoïcienne ; et à certains égards cette sagesse existentialiste va plus loin encore puisqu'elle ne reconnaît, à part la mort, aucune chose « qui ne dépende pas de nous » ; l'homme peut toujours se reprendre et retrouver la vraie liberté, celle de son jugement. Humanisme nouveau ? oui, certes. Je suis homme, disait Térérence, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Je suis homme, pourrait dire Sartre, et rien ne m'est étranger parce que tout est humain.

La responsabilité

Puisque d'une part c'est moi qui fais ce que je suis et que, suivant le mot d'Alain, « le caractère est un serment », puisque d'autre part il n'y a pas de datum dans le monde et que toute chose tire sa valeur de la liberté de mon choix, il suit que je suis responsable de moi-même et du monde. Il n'y a pas d'accidents dans une vie : « un événement social qui éclate soudain et m'entraîne ne vient pas du dehors ; si je suis mobilisé dans une guerre, cette guerre est *ma* guerre ; elle est à mon image et je la mérite ». Elle est mienne parce que, faute de m'y soustraire, le l'ai choisie : « dans une guerre, écrit Jules Romains, il n'y a pas de victimes innocentes ». Elle est mienne en outre « parce que, du seul fait qu'elle surgit dans une situation et que je ne puis m'y découvrir qu'en m'engageant pour ou contre elle, je ne puis plus distinguer à présent le choix que je fais de moi du choix que je fais d'elle.... Je la fais mienne en me faisant. J'en suis responsable aussi profondément que si je l'avais moi même déclarée... je dois être sans remords ni regrets comme je suis sans excuse, car dès l'instant de mon surgissement à l'être, je porte le poids du monde à moi tout seul, sans que rien ni personne puisse l'alléger. »

Reconnaissons le courage de ce refus de l'alibi. La sagesse bourgeoise ressemble trop à celle de Ponce-Pilate ; un humanisme vrai se doit de ramener l'homme à la question sincère, à la conscience de cette responsabilité individuelle qu'il assume par son nom d'homme, au lieu de dissoudre dans une sorte d'anonymat collectif la responsabilité de ces fléaux, dont seule la lâcheté humaine constitue la fatalité.

Mais, sans vouloir chercher l'alibi, ne pouvons-nous pas dire avec Merleau-Ponty (*Temps modernes*, No. 1) que l'homme, si libre qu'il soit, reste le captif de son historicité? En 1946 il est peut-être plus commode de doser les responsabilités que sous l'occupation et certainement Sartre les doserait aujourd'hui. Pour moi, qui veux sortir de mon historicité, pour me faire homme, ce n'est pas tant de la colère que je ressens contre les nazis, en lisant le procès de Nuremberg, qu'une honte de mon nom d'homme. Mais le nazi peut-il sortir de son historicité, lui pour qui il n'y a pas d'hommes, mais des Français, des Allemands, des aryens et des juifs? Si l'universalité doit un jour se réaliser, «jusque là la vie sociale restera ce dialogue et cette bataille de fantômes où l'on voit soudain couler de vraies larmes et du vrai sang».

Ajouterai-je qu'à la lecture de ce passage de Sartre, admirable pourtant, on ressent un malaise. Comme Atlas soutient le monde sur ses épaules, je porte toute la responsabilité du monde. Ne risquerai-je pas d'en être accablé? Je suis contraint d'être responsable parce que je ne suis pas libre d'être libre: «je suis délaissé dans le monde, non au sens où je demeurerais abandonné comme une planche qui flotte sur l'eau, mais au sens où je me trouve soudain seul, sans aide, engagé dans un monde dont je porte l'entière responsabilité». Et je ne peux, quoi que je fasse, m'arracher à cette responsabilité; car de mon désir même de fuir la responsabilité, je suis responsable; me faire passif et refuser d'agir c'est encore me choisir; et le suicide est un choix. Je ne puis même pas dire: pourquoi suis-je-né? En un sens je choisis d'être né et je suis condamné à être intégralement responsable de moi-même.

Cette responsabilité qui pèse sur nous, comme le péché originel, nous fait éprouver une angoisse toute pascalienne. Mais pourquoi ce jansénisme à rebours, dont l'incontestable mérite est d'avoir laïcisé l'angoisse, ne nous a-t-il pas montré ensuite que l'espérance, elle non plus, n'était pas le monopole des croyants? De l'angoisse de l'occupation est née l'héroïque espérance du maquis, de l'angoisse de *L'Etre et le Néant*, sortira un espoir viril; il est déjà latent dans cette œuvre, il est beaucoup plus visible dans les manifestes de Sartre et dans *Les Temps Modernes*.

*
* * *

Telle est cette œuvre riche et qui fait penser. Pour être juste, il faut la juger du dedans et non pas en lui opposant une autre doctrine. La discordance des éloges et des critiques, tout aussi excessifs et aveugles

les uns que les autres, prouve un malaise ; et à la lecture de *L'Être et le Néant* on se sent soi-même attiré vers cette amère beauté et désaxé par un nihilisme désespérant.

Je vois pourtant émerger la grandeur du roseau pensant. La subtilité du jeu dialectique (que j'ai négligée) me suggère sans cesse cette réflexion : que de raison pour dégager notre déraison, l'irrationnel et l'absurdité de notre être ! N'est-ce point un hommage inconscient que ce mysticisme sans Dieu rend à la raison ? non point à cette raison figée et morte d'un Benda, mais à cette raison en acte d'un Brunschvicg ou d'un Valéry, celle qui construit l'essence jamais atteinte de l'homme ? Car l'essence suit l'existence ; et cette existence, c'est bien l'absurde : la liberté, donnée par le sentiment brut de l'existence, c'est l'irrationnel, le libre arbitre. Mais (c'est l'équivoque du système) l'existence a un autre sens ; car nous ne sommes pas des existants à la manière des cailloux ou des arbres et le mot *Dasein* de Heidegger a été mal traduit par le terme *existence* (voir Beaufret, *Confluences*, mars 1945) : il indique un surgissement soudain de l'homme dans l'univers : *Me voilà*. Cette naissance de la conscience superpose à l'existence brute une existence humaine, que nous avons à achever de construire.

Le bloc de marbre informe attend le ciseau du sculpteur. Nous ne demandons pas à l'existentialisme une adhésion à un système clos de morale et de politique, ce qui équivaldrait à aliéner sa liberté ; mais il faut bien qu'à défaut de l'image précise de la future statue il en trace les linéaments, le schéma dynamique. A cette condition l'agitation peut devenir action tout en laissant une marge suffisante à la disponibilité.

HENRI FÉLIX

EXISTENTIALISME CHRÉTIEN

Il y a tout lieu de penser que le terme d'existentialisme est de ceux dont les philosophes auront prochainement à proscrire l'emploi après l'usage intempestif qui en est fait depuis quelque temps dans la presse et dans le grand public ; et ce n'est pas sans regret que dans ces quelques lignes j'emploierai ce terme pour mon compte personnel.

Quelques vérités élémentaires doivent être rappelées dès à présent. Tout d'abord, Jean-Paul Sartre n'est pas le créateur de l'existentialisme, et l'on ne peut même pas dire qu'il en soit le représentant attitré ; souvenons-nous que Heidegger, le philosophe de *Sein und Zeit*, à qui il

doit l'essentiel de son équipement philosophique, a refusé de laisser désigner sa propre doctrine sous cette étiquette. Le maître incontesté de l'existentialisme, c'est Søren Kierkegaard, dont l'influence directe sur Sartre semble pratiquement nulle ; le jeune philosophe français étant totalement étranger au christianisme, hors duquel la pensée du grand Danois est incompréhensible. A l'origine, l'existentialisme a donc été marqué d'une empreinte essentiellement chrétienne — et, d'autre part, il s'est défini comme réaction contre le système de Hegel, dont Kierkegaard avait été lui même primitivement imprégné.

Ceci m'amène à parler de moi-même et à mettre l'accent sur un aspect paradoxal de la situation. J'ai été, en fait, le premier en France, après la guerre de 1914, dans un article de la *Revue de Métaphysique et de Morale* intitulé *Existence et Objectivité*, puis dans mon *Journal Métaphysique*, à définir et à adopter l'attitude existentialiste ; je dois cependant ajouter que j'ignorais alors complètement l'œuvre de Kierkegaard. Seulement, en fait, alors que celui-ci avait réagi contre la pensée de Hegel lui-même, ma propre pensée, depuis 1911 environ, s'était constituée contre les philosophies néo-hégéliennes anglaises, que j'avais particulièrement étudiées à cette époque. En sorte qu'il y a eu, au départ, une remarquable symétrie entre la démarche de Kierkegaard et la mienne propre, malgré des différences qui ne pouvaient que s'accuser à partir de ma conversion au catholicisme (1929) et se sont d'ailleurs en fait accentuées lorsque j'ai pris connaissance des ouvrages du philosophe danois.

Cette attitude existentialiste, comment peut-on la définir ? Je ne parlerai ici que de moi-même et de mes propres perspectives, telles qu'elles n'ont cessé de se préciser depuis une trentaine d'années.

Il me paraît clair, lorsque je me reporte à mes premiers écrits, c'est-à-dire à plusieurs mémoires rédigés entre 1912 et 1914 et qui n'ont jamais été édités, que je suis parti d'une réflexion sur l'existence de Dieu, et sur le sens que nous pouvons attacher au terme d'existence lorsque nous nous demandons si Dieu existe ou non. Il m'apparut aussitôt que le terme d'existence appliqué à Dieu ne saurait présenter la signification que nous lui attribuons lorsque nous parlons d'un objet, mais je ne me satisfaisais pas non plus de la thèse néo-platonicienne renouvelée de nos jours, par exemple par Jules Lagneau, et d'après laquelle Dieu n'existe pas, mais est au-dessus de l'existence. Par un mouvement réflexif inévitable de la pensée, j'étais ainsi conduit à approfondir la notion d'existence

là-même où il s'agit du monde sensible. C'est ainsi que je fus conduit à constater que l'existence d'une part et l'objectivité de l'autre, bien loin de se confondre, comme tend à l'admettre soit le sens commun, soit un certain idéalisme, appartiennent en réalité à des dimensions métaphysiques nettement distinctes. Ceci apparaît en pleine lumière dès le moment où l'on entreprend de réfléchir sur ce que c'est que *mon corps* ; mon corps, en tant qu'il n'est pas simplement un corps relié à d'autres corps et à la nature entière par une foule de relations qu'il incombe au savant de déceler. J'entretiens avec mon propre corps un type de relations tout à fait singulier qui constitue à proprement parler l'incarnation. Dès lors, celle-ci devenait pour moi le centre même de ma recherche, et j'en venais à établir qu'il n'y a de jugement d'existence qu'à partir et peut-être sur le modèle de cette donnée mystérieuse qu'est justement l'incarnation : donnée mystérieuse, mais en même temps éclairante. Il m'est tout à fait impossible, dans le cadre d'un article aussi court, d'entrer ici dans le détail. Mais je tiens à marquer que c'est à partir de là que j'ai été amené à proposer une distinction entre problème et mystère, qui est aujourd'hui devenue tout à fait commune. Elle tend à s'imposer à l'esprit à partir du moment où celui-ci a reconnu que le problème, comme le montre l'étymologie, porte toujours sur ce qui est posé *devant moi*, c'est-à-dire sur des données objectives. Remarquons ici que l'étymologie grecque de *problème* et l'étymologie latine d'*objet* se correspondent rigoureusement. Il n'y a de problème que de ce qui m'est extérieur, de ce qui m'est à proprement parler donné. Et en ce sens, puisqu'il m'est tout à fait impossible de concevoir Dieu comme pur objet, il n'y a pas et il ne saurait à la rigueur y avoir de problème de Dieu. Le mystère est tout autre chose : c'est, ai-je dit dans une note du 22 octobre 1931 (*Etre et Avoir*, p. 145), « quelque chose où je me trouve engagé, dont l'essence est par conséquent de n'être pas tout entier devant moi. » C'est, ajoutais-je, « comme si dans cette zone la distinction de l'en-moi et du devant-moi perdait sa signification ».

J'étais ainsi amené à reconnaître que ce qu'on appelle improprement le problème de l'être empiète sur ses propres données, et qu'il est donc un mystère. Le mystère n'est pas l'inconnaissable, celui-ci n'étant qu'une limite du problématique qui ne peut être sans contradiction convertie en chose. La reconnaissance du mystère est, au contraire, un acte essentiellement positif. Mais, par là, devient possible une métaphysique qui, précisément parce qu'elle est enracinée dans l'existence, dépasse d'emblée

l'opposition du sujet et de l'objet, du réalisme et de l'idéalisme, et qui se centre sur cette expérience fondamentale d'une réalité mystérieuse que je suis, c'est-à-dire à laquelle je participe, sans qu'il puisse être question de la transformer en problème. Il est, d'ailleurs, infiniment douteux qu'une telle philosophie puisse affecter la forme d'un système dans lequel on s'établit une fois pour toutes pour l'exploiter comme un domaine qu'il s'agit de gérer. Non seulement le mystère tel qu'il est ici défini ne se prête pas à une semblable exploitation, mais il m'est apparu de plus en plus clairement que, la condition des hommes étant essentiellement itinérante (c'est le thème central de mon *Homo Viator*), à partir du moment où le philosophe systématise, il tend à devenir en quelque manière infidèle à cette condition même, et risque de se mettre hors d'état d'entretenir avec son prochain des relations humaines, c'est-à-dire créatrices. Or, dans une telle philosophie, ces relations prennent une valeur centrale, et elles s'organisent autour de la fidélité, considérée elle-même non point du tout comme la simple constance dans un dessein mécaniquement poursuivi, mais comme la création continue par laquelle s'incarne dans la vie une réalité transcendante qu'il appartient aux libertés — et aux seules libertés — de révéler à travers l'épreuve du temps dans le miracle perpétué d'une confiance indéfectiblement maintenue contre toutes les tentations de désespoir auxquelles nous expose un monde où c'est *en apparence* toujours et partout la mort seule qui triomphe. Mais c'est là, sans doute, c'est sur ce terrain de l'espérance que se place le débat central qui oppose une pensée comme la mienne à celle de Heidegger et à celle de Sartre. Rien ne me semble plus significatif dans mon œuvre que la tentative que j'ai faite pour évaluer le poids ontologique de l'espérance en montrant qu'elle est liée de la façon la plus intime à la communion elle-même, que sur l'une et sur l'autre pèsent aujourd'hui les mêmes menaces, et qu'une philosophie qui nie la réalité de ce qu'on peut appeler l'*avec* est fatalement vouée à s'enfermer dans un désespoir auquel elle risque d'ailleurs de se complaire, en y trouvant la satisfaction de cet orgueil radical par lequel la créature se retranche de la vie universelle, se condamnant ainsi à la seule perdition dont ils nous soit possible de nous former l'idée.

GABRIEL MARCEL

DOCUMENTS

CINQ ETATS DES « JEUNES FILLES EN FLEURS »

Lorsque Proust obtint le Prix Goncourt, son éditeur projeta une édition de grand luxe des *Jeunes Filles en Fleurs*. Proust en parle longuement dans ses lettres à Monsieur et Madame Sydney Schiff (*Correspondance générale*, T. 3, 1932, pp. 8 sqq). « On intercalerait... dans chaque exemplaire plusieurs pages de mon manuscrit (non pas des fac-similés, mon manuscrit original lui-même) et aussi une héliogravure qu'on ferait faire d'après mon portrait par Jacques Blanche. » Un peu plus tard : « La *Nouvelle Revue Française* a fait sans me consulter cette fameuse édition des *Jeunes Filles en fleurs* dont je vous avais parlé où il y a des fragments manuscrits de moi, une exécration héliogravure de mon portrait par Blanche ». *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} septembre 1920 annonçait en effet dans les pages publicitaires la parution de cette « édition de grand luxe » dont voici la description : « Un volume in-folio tellière sur papier indien bible non broché, renfermé sous un cartonnage en papier décoré avec rabats et rubans de fermeture. Prix 300 fr. »

Un bibliophile alexandrin, M. Max Debbane, possède deux de ces placards et m'a permis de les divulguer. J'ai choisi un passage qui, se trouvant à la fois sur l'un et l'autre documents, donne donc quatre leçons : les épreuves imprimées du premier placard, 1 ; les premières corrections et additions, 2 ; les épreuves imprimées du second placard, 3 ; les secondes corrections et additions, 4. Pour le texte définitif, 5, nous donnons la leçon de l'édition dite *à la gerbe* car elle contient de notables amendements, quand on la compare au texte, souvent vicieux, de l'édition courante des *Jeunes Filles*. Notre texte couvre les pp. 48-55 de l'édition *à la gerbe* ; les pp. 34-39 de l'édition ordinaire.

Afin de permettre l'intelligence et l'évaluation des variantes, le texte a été disposé sur cinq lignes, lors même qu'une ligne ou un paragraphe manque à tel ou tels états. Exception a toutefois été faite pour

une importante addition, tout au début du passage, et qui ne figure que dans les leçons 4 et 5. N'eût été le rationnement du papier, nous nous en serions tenus constamment à notre intention. Enfin, j'ai consigné en notes toutes les hésitations, tous les repentirs de l'écrivain. Bien entendu, lorsque Proust oubliait d'ouvrir les guillemets qu'il fermait je les ouvre pour lui (car il travaillait évidemment très vite). A considérer la richesse de ces leçons, les renseignements qu'elles nous prodiguent sur le métier de l'écrivain, comment ne point approuver Proust, quand il écrit : « j'ai un peu regret de ne pas vendre à un amateur le manuscrit complet de *l'épisode*, au lieu de le morceler ainsi » ?

M. Max Debbane, qui a bien voulu éditer avec moi ce texte, garantit à l'établissement, à la présentation des leçons, l'exactitude — et même la minutie — indispensables en l'espèce. Les lecteurs l'en remercieront comme je fais, vivement.

ETIEMBLE

-
4. ... [III] avait remplacé cette année-là chez les hommes de grande
 5. .. Il avait remplacé cette année-là chez les hommes de haute
 4. valeur cet autre : « Qui sème le vent récolte la tempête », (1) lequel
 5. valeur cet autre : « Qui sème le vent récolte la tempête », lequel
 4. avait besoin de repos, n'étant pas infatigable et vivace comme :
 5. avait besoin de repos, n'étant pas infatigable et vivace comme :
 4. « travailler pour le Roi de Prusse ». Ainsi la culture de ces hommes
 5. « Travailler pour le Roi de Prusse ». Car la culture de ces gens
 4. éminents était une culture alternée, et généralement triennale. (2)
 5. éminents était une culture alternée, et généralement triennale.
 4. Certes les citations de ce genre, desquelles (3) M. de Norpois
 5. Certes les citations de ce genre, et desquelles M. de Norpois
 4. excellait (4) à émailler ses articles de la *Revue*, n'étaient point
 5. excellait à émailler ses articles de la *Revue*, n'étaient point
 4. nécessaires pour que ceux-ci parussent solides et bien informés.
 5. nécessaires pour que ceux-ci parussent solides et bien informés.
 4. Même (5) dépourvus de l'ornement (6) qu'elles leur apportaient, il
 5. Même dépourvus de l'ornement qu'elles leur apportaient, il

(1) qui (barré).

(2) On tenait en réserve pour (l'année, barré ; en surcharge : la saison) prochaine :
 « Faites nous de bonnes politiques et je vous ferai de bonnes finances comme disait le Baron
 Louis. On n'avait pas encore importé d'Orient la... » (barré).

(3) dont (barré ; en surcharge : desquelles),

(4) aimait (barré, en surcharge : excellait).

(5) sans (barré).

(6) supplême [ntaire] (barré).

4. suffisait que M. de Norpois y écrivît (1) à point nommé — ce qu'il
 5. suffisait que M. de Norpois écrivît à point nommé — ce qu'il
4. ne manquait pas de faire — : «Le Cabinet de St James ne fut pas
 5. ne manquait pas de faire — : «Le Cabinet de Saint-James ne fut pas
4. le dernier à sentir le péril » ou bien « l'émotion (2) fut grande au
 5. le dernier à sentir le péril » ou bien « L'émotion fut grande au
4. Pont-aux-Chantres où l'on suivait d'un œil inquiet la politique
 5. Pont-aux-Chantres où l'on suivait d'un œil inquiet la politique
4. égoïste mais habile de la Monarchie bicéphale», ou : «Un cri d'alarme
 5. égoïste mais habile de la monarchie bicéphale», ou : «Un cri d'alarme
4. partit de Montecitorio»,
 5. partit de Montecitorio», ou encore «cet éternel double jeu qui est
4. A ces expressions le lecteur
 5. bien dans la manière du Ballplatz». A ces expressions le lecteur
4. profane avait aussitôt reconnu et salué (3) le diplomate de car-
 5. profane avait aussitôt reconnu et salué le diplomate de car-
4. rière. (4) Mais ce qui avait fait dire qu'il était plus que cela,
 5. rière. Mais ce qui avait fait dire qu'il était plus que cela,
4. qu'il possédait une culture supérieure, (5) c' (6) avait été
 5. qu'il possédait une culture supérieure, cela avait été
4. l'emploi raisonné de citations (7) dont
 5. l'emploi raisonné de citations dont le modèle achevé restait
4. «Faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes
 5. alors : «Faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes
4. finances, comme avait coutume de dire le Baron Louis», reste le
 5. finances, comme avait coutume de dire le baron Louis».
4. modèle achevé. (On n'avait pas encore importé d'Orient : «La Victoire
 5. (On n'avait pas encore importé d'Orient : «La Victoire
4. est à celui des deux adversaires qui sait souffrir un quart d'heure
 5. est à celui des deux adversaires qui sait souffrir un quart d'heure
4. de plus que l'autre comme disent les Japonais»). Cette réputation
 5. de plus que l'autre, comme disent les Japonais»). Cette réputation
4. de grand lettré, joint à un véritable génie d'intrigue, caché
 5. de grand lettré, jointe à un véritable génie d'intrigue, caché
4. sous le masque d'indifférence, fit entrer M. de Norpois à
 5. sous le masque de l'indifférence, avait fait entrer M. de Norpois à
4. l'Académie des Sciences Morales. Et quelques personnes pensèrent
 5. l'Académie des Sciences morales. Et quelques personnes pensèrent
4. même qu'il ne serait pas déplacé à l'Académie Française, le jour où
 5. même qu'il ne serait pas déplacé à l'Académie française, le jour où,

(1) *en temps voulu* (barré).

(2) *alarme* (barré ; en surcharge : *émotion*).

(3) *et salué*, ajouté en interligne.

(4) *On sentait vaguement qu'il y avait davantage en M. de Norpois quand, voulant indiquer que (c'est, en interligne) en resserrant nos liens avec la Russie (que, en interligne) nous pourrions préparer une entente avec l'Angleterre, il n'hésitait pas à écrire* : (barré).

(5) Ces 6 mots remplacent, en surcharge : *un grand lettré d'une culture supérieure* (barré).

(6) *était* (barré).

(7) *telles que « Donnez-moi* (barré).

4. voulant indiquer que c'est en resserrant l'alliance russe que nous
 5. voulant indiquer que c'est en resserrant l'alliance russe que nous
4. pourrions arriver à une entente avec l'Angleterre, il n'hésita pas
 5. pourrions arriver à une entente avec l'Angleterre, il n'hésita pas
4. à écrire : « Qu'on le sache bien au Quai d'Orsay, qu'on l'enseigne
 5. à écrire : « Qu'on le sache bien au Quai d'Orsay, qu'on l'enseigne
4. désormais dans tous les manuels de géographie qui se montrent
 5. désormais dans tous les manuels de géographie qui se montrent
4. incomplets à cet égard : (1)
 5. incomplets à cet égard, qu'on refuse impitoyablement au baccalauréat
4. « Si tous les chemins mènent
 5. tout candidat qui ne saura pas le dire : « Si tous les chemins mènent
4. à Rome, en revanche la route qui va de Paris à Londres passe néces-
 5. à Rome, en revanche la route qui va de Paris à Londres passe néces-
 4. sairement par Pétersbourg. »
 5. sairement par Pétersbourg. »
4. « Somme toute, (2) continua M. de Norpois en s'adressant à mon
 5. — Somme toute, continua M. de Norpois en s'adressant à mon
4. père, Vaugoubert s'est taillé là un beau succès et qui dépasse même
 5. père, Vaugoubert s'est taillé là un beau succès et qui dépasse même
1. Il s'attendait à un toast
 2. s'attendait à un toast
 3.
 4. celui qu'il avait escompté. Il s'attendait en effet à un toast
 5. celui qu'il avait escompté. Il s'attendait en effet à un toast
1. correct
 2. correct
 3.
 4. correct (ce qui après les nuages des dernières années était déjà
 5. correct (ce qui après les nuages des dernières années était déjà
1. et rien de plus. Plusieurs personnes qui étaient
 2. et rien de plus. Plusieurs personnes qui étaient
 3. Plusieurs personnes qui étaient
 4. fort beau) mais à rien de plus. Plusieurs personnes qui étaient
 5. fort beau) mais à rien de plus. Plusieurs personnes qui étaient
1. au nombre des assistants m'ont assuré qu'on ne peut pas en lisant ce
 2. au nombre des assistants m'ont assuré qu'on ne peut pas en lisant ce
 3. au nombre des assistants m'ont assuré qu'on ne peut pas en lisant ce
 4. au nombre des assistants m'ont assuré qu'on ne peut pas en lisant ce
 5. au nombre des assistants m'ont assuré qu'un ne peut pas en lisant ce
1. toast se rendre compte de l'effet qu'il a produit, prononcé
 2. toast se rendre compte de l'effet qu'il a produit, prononcé
 3. toast se rendre compte de l'effet qu'il a produit, prononcé
 4. toast se rendre compte de l'effet qu'il a produit, prononcé
 5. toast se rendre compte de l'effet qu'il a produit, prononcé et dé-

(1) Après *égard* : « La route qui va de Paris à... (barré).
 (2) Avant *Somme toute* : *Vaugoubert co* [ntinua] (barré).

1. à merveille par le roi qui est un maître diseur
 2. à merveille par le roi qui est un maître diseur
 3. à merveille par le roi qui est un maître diseur
 4. à merveille par le roi qui est un maître diseur
 5. taillé à merveille par le roi qui est maître en l'art de dire
1. et qui en soulignait au passage toutes les intentions, toutes les
 2. et qui en soulignait au passage toutes les intentions, toutes les
 3. et qui en soulignait au passage toutes les intentions, toutes les
 4. et qui en soulignait au passage toutes les intentions, toutes les
 5. et qui soulignait au passage toutes les intentions, toutes les
1. finesses. Je me suis laissé raconter ce fait assez
 2. finesses. Je me suis laissé raconter à ce propos un fait assez
 3. finesses. Je me suis laissé raconter à ce propos un fait assez
 4. finesses. Je me suis laissé raconter à ce propos un fait assez
 5. finesses. Je me suis laissé raconter à ce propos un fait assez
1. piquant,
 2. piquant et qui (1) met en relief une fois de plus chez le roi
 3. piquant et qui met en relief une fois de plus chez le roi
 4. piquant et qui met en relief une fois de plus chez le roi
 5. piquant et qui met en relief une fois de plus chez le roi
- 1.
 2. Théodose cette bonne grâce juvénile qui lui gagne si bien les cœurs.
 3. Théodose cette bonne grâce juvénile qui lui gagne si bien les cœurs.
 4. Théodose cette bonne grâce juvénile qui lui gagne si bien les cœurs.
 5. Théodose cette bonne grâce juvénile qui lui gagne si bien les cœurs.
1. que précisément à ce mot d'«affinités» qui était en
 2. On m'a affirmé que précisément à ce mot d'«affinités» qui était en
 3. On m'a affirmé que précisément à ce mot d'«affinités» qui était en
 4. On m'a affirmé que précisément à ce mot d'«affinités» qui était en
 4. On m'a affirmé que précisément à ce mot d'«affinités» qui était en
 5. On m'a affirmé que précisément à ce mot d'«affinités» qui était en
1. somme la grosse innovation du discours, et qui défraiera encore
 2. somme la grosse innovation du discours, et qui défraiera encore
 3. somme la grosse innovation du discours et qui défraiera encore
 4. somme la grosse innovation du discours et qui défraiera encore
 5. somme la grosse innovation du discours, et qui défraiera encore
1. longtemps vous verrez, les commentaires des chancelleries, Sa Majesté,
 2. longtemps vous verrez, les commentaires des chancelleries, Sa Majesté,
 3. longtemps vous verrez, les commentaires des chancelleries, Sa Majesté,
 4. longtemps vous verrez, les commentaires des chancelleries, Sa Majesté,
 5. longtemps vous verrez, les commentaires des chancelleries, Sa Majesté,
1. avec cette bonne grâce juvénile qui lui gagne si bien les cœurs,
 - 2.
 - 3.
 - 4.
 - 5.
1. sachant toute la joie qu'elle allait causer à notre ambassadeur, qui
 2. prévoyant la joie de notre ambassadeur, qui
 3. prévoyant la joie de notre ambassadeur, qui
 4. prévoyant la joie de notre ambassadeur, qui
 5. prévoyant la joie de notre ambassadeur, qui

(1) *prouve* (barré).

1. allait trouver là le juste couronnement de ses efforts, de son rêve
2. allait trouver là le juste couronnement de ses efforts, de son rêve
3. allait trouver là le juste couronnement de ses efforts, de son rêve
4. allait trouver là le juste couronnement de ses efforts, de son rêve
5. allait trouver là le juste couronnement de ses efforts, de son rêve

1. pourrait-on dire et, somme toute le bâton de maréchal de sa vieillesse,
2. pourrait-on dire et, somme toute le bâton de maréchal de sa vieillesse,
3. pourrait-on dire et, somme toute le bâton de maréchal de sa vieillesse,
4. pourrait-on dire et, somme toute son bâton de maréchal
5. pourrait-on dire et, somme toute, son bâton de maréchal,

1. se tourna à demi vers Vaugoubert, et fixant sur lui ce regard si
2. se tourna à demi vers Vaugoubert, (1) et fixant sur lui ce regard si
3. se tourna à demi vers Vaugoubert, et fixant sur lui ce regard si
4. se tourna à demi vers Vaugoubert, et fixant sur lui ce regard si
5. se tourna à demi vers Vaugoubert, et fixant sur lui ce regard si

1. prenant des Oettingen, il détacha ce mot si bien trouvé
2. prenant des Oettingen, détacha ce mot si bien choisi
3. prenant des Oettingen, détacha ce mot si bien trouvé
4. prenant des Oettingen, détacha ce mot si heureusement choisi
5. prenant des Oettingen, détacha ce mot si bien choisi

1. d'«affinités», sur un ton qui
2. d'«affinités», sur un ton qui
3. d'«affinités», sur un ton qui
4. d'«affinités», ce mot qui était une véritable trouvaille, sur un ton qui
5. d'«affinités», ce mot qui était une véritable trouvaille, sur un ton qui

1. faisait savoir à tous qu'il était employé à bon escient et en pleine
2. faisait savoir à tous qu'il était employé à bon escient et en pleine
3. faisait savoir à tous qu'il était employé à bon escient et en pleine
4. faisait savoir à tous qu'il était employé à bon escient et en pleine
5. faisait savoir à tous qu'il était employé à bon escient et en pleine

1. connaissance de cause. Il paraît que Vaugoubert avait peine à maîtriser
2. connaissance de cause. Il paraît que Vaugoubert avait peine à maîtriser
3. connaissance de cause. Il paraît que Vaugoubert avait peine à maîtriser
4. connaissance de cause. Il paraît que Vaugoubert avait peine à maîtriser
5. connaissance de cause. Il paraît que Vaugoubert avait peine à maîtriser

1. son émotion et dans une certaine mesure, j'avoue que je le comprends.
2. son émotion et dans une certaine mesure, j'avoue que je le comprends.
3. son émotion et dans une certaine mesure, j'avoue que je le comprends.
4. son émotion et dans une certaine mesure, j'avoue que je le comprends.
5. son émotion et, dans une certaine mesure, j'avoue que je le comprends.

1. On m'a même affirmé que le roi s'
2. Une personne digne de toute créance m'a même confié que le roi se
3. Une personne digne de toute créance m'a même confié que le roi s'
4. Une personne digne de toute créance m'a même confié que le roi se
5. Une personne digne de toute créance m'a même confié que le roi se

1. était approché de lui après le dîner, quand il a tenu
2. serait approché de Vaugoubert après le dîner, quand Sa Majesté a tenu
3. était approché de Vaugoubert après le dîner, quand il a tenu
4. serait approché de Vaugoubert après le dîner, quand il a tenu
5. serait approché de Vaugoubert après le dîner, quand Sa Majesté a tenu

(1) avec cette bonne grâce juvénile qui lui gagne si bien les cœurs, (il barré) le roi fixa sur mon vieil ami ce regard (barré).

1. cercle et lui aurait dit à mi-voix : « Êtes-vous content de votre élève,
2. cercle et lui aurait dit à mi-voix : « Êtes-vous content de votre élève,
3. cercle et lui aurait dit à mi-voix : « Êtes-vous content de votre élève,
4. cercle et lui aurait dit à mi-voix : « Êtes-vous content de votre élève,
5. cercle et lui aurait dit à mi-voix : « Êtes-vous content de votre élève,

1. mon cher marquis ? »
2. mon cher marquis ? »
3. mon cher marquis ? »
4. mon cher marquis ? »
5. mon cher marquis ? »

- 1.
2. C'est que Vaugoubert est de ceux qui veulent une politique de
- 3.
- 4.
- 5.

- 1.
2. résultats, une politique nationale, face à l'ennemi, à la française !
- 3.
- 4.
- 5.

- 1.
2. Il n'est pas de ceux qui aiment à travailler pour... le Roi de Prusse».
- 3.
- 4.
- 5.

- 1.
2. Il s'arrêta pour que nous ayions le temps de juger de ce jeu de mots
- 3.
- 4.
- 5.

- 1.
2. comme s'il avait été nouveau pour nous. L'usage de toutes ces finesses
- 3.
- 4.
- 5.

- 1.
2. du langage lui permettait d'écrire des articles pour la Revue des Deux
- 3.
- 4.
- 5.

- 1.
2. Mondes. Par là il s'était classé en dehors de ses collègues comme un
- 3.
- 3.
- 5.

- 1.
2. délicat, un grand lettré, un homme de haute culture. Et ces articles
- 3.
- 4.
- 5.

- 1.
2. non moins qu'un génie d'intrigue dissimulé sous la froideur lui avait
- 3.
- 4.
- 5.

- 1.
2. ouvert les portes de l'Institut.
- 3.
- 4.
- 5.

1. Il est certain qu'un pareil toast a plus
2. Il est certain, conclut-il, qu'un pareil toast a plus
3. « Il est certain, conclut-il, qu'un pareil toast a plus
4. « Il est certain, conclut-il, qu'un pareil toast a plus
5. — Il est certain, conclut M. de Norpois, qu'un pareil toast a plus

1. fait que vingt ans de conversations diplomatiques pour resserrer
2. fait que vingt ans de conversations diplomatiques pour resserrer entre
3. fait que vingt ans de conversations diplomatiques pour resserrer entre
4. fait que vingt ans de négociations pour resserrer entre
5. fait que vingt ans de négociations pour resserrer

1. encore les «affinités» des deux pays selon la pittoresque
2. les deux pays leurs «affinités», selon la pittoresque
3. les deux pays leurs «affinités», selon la pittoresque
4. les deux pays leurs «affinités», selon la pittoresque
5. les deux pays, leurs «affinités», selon la pittoresque

1. expression de Théodose II. Ce n'est qu'un mot si vous voulez, mais voyez,
2. expression de Théodose II. Ce n'est qu'un mot si vous voulez, mais voyez,
3. expression de Théodose II. Ce n'est qu'un mot si vous voulez, mais voyez,
4. expression de Théodose II. Ce n'est qu'un mot si vous voulez, mais voyez,
5. expression de Théodose II. Ce n'est qu'un mot si vous voulez, mais voyez

1. comme toute la presse européenne le répète,
2. comme il a fait fortune, comme toute la presse européenne le répète,
3. il a fait fortune, comme toute la presse européenne le répète,
4. quelle fortune il a fait, comme toute la presse européenne le répète,
5. quelle fortune il a faite, comme toute la presse européenne le répète,

1. quel intérêt il éveille, quel son nouveau il a rendu.
2. quel intérêt il éveille, quel son nouveau il a rendu.
3. quel intérêt il réveille, quel son nouveau il a rendu.
4. quel intérêt il éveille, quel son nouveau il a rendu.
5. quel intérêt il éveille, quel son nouveau il a rendu. Il est d'ailleurs

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
5. bien dans la manière du souverain. Je n'irai pas jusqu'à vous dire

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
5. qu'il trouve tous les jours de purs diamants comme celui-là. Mais il

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.

5. est bien rare que dans ses discours étudiés, mieux encore, dans le

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.

5. prime-saut de la conversation il ne donne pas son signalement — j'allais

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.

5. dire qu'il n'appose pas sa signature — par quelque mot à l'emporte-pièce.

1. Je suis d'autant moins suspect en la matière que je suis
2. Je suis d'autant moins suspect en la matière que je suis
3. Je suis d'autant moins suspect en la matière que je suis
4. Je suis d'autant moins suspect en la matière que je suis
5. Je suis d'autant moins suspect de partialité en la matière que je suis

1. ennemi de toute innovation de ce genre. Dix-neuf fois sur vingt elles
2. ennemi de toute innovation de ce genre. Dix-neuf fois sur vingt elles
3. ennemi de toute innovation de ce genre. Dix-neuf fois sur vingt elles
4. ennemi de toute innovation en ce genre. Dix-neuf fois sur vingt elles
5. ennemi de toute innovation en ce genre. Dix-neuf fois sur vingt elles

1. sont dangereuses.
2. sont dangereuses.
3. sont dangereuses.
4. sont dangereuses.
5. sont dangereuses.

1. — Oui, j'ai pensé que le récent télégramme du jeune empereur
2. — Oui, j'ai pensé que le récent télégramme de l' empereur
3. — Oui, j'ai pensé que le récent télégramme de l' empereur
4. — Oui, j'ai pensé que le récent télégramme de l' empereur
5. — Oui, j'ai pensé que le récent télégramme de l' empereur

1. d'Allemagne n'a pas dû être de votre goût, dit mon père.
2. d'Allemagne n'a pas dû être de votre goût, dit mon père.
3. d'Allemagne n'a pas dû être de votre goût, dit mon père.
4. d'Allemagne n'a pas dû être de votre goût, dit mon père.
5. d'Allemagne n'a pas dû être de votre goût, dit mon père.

1. M. de Monfort leva les yeux au ciel d'un air de dire : « Ah !
2. M. de Norpois leva les yeux au ciel d'un air de dire : « Ah !
3. M. de Norpois leva les yeux au ciel d'un air de dire : « Ah !
4. M. de Norpois leva les yeux au ciel d'un air de dire : « Ah !
5. M. de Norpois leva les yeux au ciel d'un air de dire : Ah !

1. celui-là !»
2. celui-là !» D'abord, c'est un acte d'ingratitude. Et comme a dit avec
3. celui-là !» D'abord, c'est un acte d'ingratitude. Et comme a dit avec
4. celui-là !» D'abord, c'est un acte d'ingratitude.
5. celui-là !« D'abord, c'est un acte d'ingratitude.

- 1.
 2. profondeur le Pce de Talleyrand. «C'est plus qu'un crime, c'est une
 3. profondeur le prince de Talleyrand. «C'est plus qu'un crime, c'est une
 4. «C'est plus qu'un crime, c'est une
 5. C'est plus qu'un crime, c'est une
- 1.
 2. faute !»
 3. faute !»
 4. faute !»
 5. faute et d'une sottise que je qualifierai de pyramidale ! Au reste si
- 1.
 - 2.
 - 3.
 - 4.
 5. personne n'y met le holà, l'homme qui a chassé Bismarck est bien capable
- 1.
 - 2.
 - 3.
 - 4.
 5. de répudier peu à peu toute la politique bismarckienne, alors c'est le
- 1.
 - 2.
 - 3.
 - 4.
 5. saut dans l'inconnu.»
1. — Et mon mari m'a dit, Monsieur, que vous l'entraîneriez peut-être
 2. — Et mon mari m'a dit, Monsieur, que vous l'entraîneriez peut-être
 3. — Et mon mari m'a dit, Monsieur, que vous l'entraîneriez peut-être
 4. — Et mon mari m'a dit, Monsieur, que vous l'entraîneriez peut-être
 5. — Et mon mari m'a dit, Monsieur, que vous l'entraîneriez peut-être
1. cet été en Espagne, j'en suis ravie pour lui.
 2. cet été en Espagne, j'en suis ravie pour lui.
 3. cet été en Espagne, j'en suis ravie pour lui.
 4. cet été en Espagne, j'en suis ravie pour lui.
 5. un de ces étés en Espagne, j'en suis ravie pour lui.
1. — Mais oui, c'est un projet dont je me
 2. — Mais oui, c'est un projet tout à fait attrayant dont je me
 3. — Mais oui, c'est un projet tout à fait attrayant dont je me
 4. — Mais oui, c'est un projet tout à fait attrayant dont je me
 5. — Mais oui, c'est un projet tout à fait attrayant dont je me
1. réjouis beaucoup. J'aimerais beaucoup faire avec vous ce voyage, mon
 2. réjouis. (1) J'aimerais beaucoup faire avec vous ce voyage, mon
 3. réjouis. J'aimerais beaucoup faire avec vous ce voyage, mon
 4. réjouis. J'aimerais beaucoup faire avec vous ce voyage, mon
 5. réjouis. J'aimerais beaucoup faire avec vous ce voyage, mon
1. cher. Et vous, Madame, avez-vous déjà songé à l'emploi de votre été ?
 2. cher. Et vous, Madame, avez-vous déjà songé à l'emploi de votre été ?
 3. cher. Et vous, Madame, avez-vous déjà songé à l'emploi de votre été ?
 4. cher. Et vous, Madame, avez-vous déjà songé à l'emploi de votre été ?
 5. cher. Et vous, Madame, avez-vous déjà songé à l'emploi des vacances ?

(1) *vivement* (barré).

1. — J'irai peut-être avec mon fils à Balbec, je ne sais.
2. — J'irai peut-être avec mon fils à Balbec, je ne sais.
3. — J'irai peut-être avec mon fils à Balbec, je ne sais.
4. — J'irai peut-être avec mon fils à Balbec, je ne sais.
5. — J'irai peut-être avec mon fils à Balbec, je ne sais.

1. — Ah ! Balbec est agréable, j'y ai passé il y a quelques
2. — Ah ! Balbec est agréable, j'y ai passé il y a quelques
3. — Ah ! Balbec est agréable, j'y ai passé il y a quelques
4. — Ah ! Balbec est agréable, j'ai passé par là il y a quelques
5. — Ah ! Balbec est agréable, j'ai passé par là il y a quelques

1. années. On commence à y construire de coquettes villas : je crois
2. années. On commence à y construire de coquettes villas : je crois
3. années. On commence à y construire de coquettes villas : je crois
4. années. On commence à y construire des villas fort coquettes : je crois
5. années. On commence à y construire des villas fort coquettes : je crois

1. que l'endroit vous plaira. Mais puis-je vous demander ce qui vous a fait
2. que l'endroit vous plaira. Mais puis-je vous demander ce qui vous a fait
3. que l'endroit vous plaira. Mais puis-je vous demander ce qui vous a fait
4. que l'endroit vous plaira. Mais puis-je vous demander ce qui vous a fait
5. que l'endroit vous plaira, Mais puis-je vous demander ce qui vous a fait

1. choisir Balbec ?
2. choisir Balbec ?
3. choisir Balbec ?
4. choisir Balbec ?
5. choisir Balbec ?

1. — Mon fils a le grand désir de voir certaines églises du pays,
2. — Mon fils a le grand désir de voir certaines églises du pays,
3. — Mon fils a le grand désir de voir certaines églises du pays,
4. — Mon fils a le grand désir de voir certaines églises du pays,
5. — Mon fils a le grand désir de voir certaines églises du pays,

1. surtout celle de Balbec.
2. surtout celle de Balbec.
3. surtout celle de Balbec.
4. surtout celle de Balbec. Je craignais un peu pour sa santé les fatigues
5. surtout celle de Balbec. Je craignais un peu pour sa santé les fatigues

1. J'ai appris qu'on vient de
2. J'ai appris qu'on vient de
3. J'ai appris qu'on vient de
4. du voyage et surtout du séjour. Mais j'ai appris qu'on vient de
5. du voyage et surtout du séjour. Mais j'ai appris qu'on vient de

1. construire à Balbec un excellent hôtel qui lui permettra de vivre dans
2. construire à Balbec un excellent hôtel qui lui permettra de vivre dans
3. construire à Balbec un excellent hôtel qui lui permettra de vivre dans
4. construire à Balbec un excellent hôtel qui lui permettra de vivre dans
5. construire un excellent hôtel qui lui permettra de vivre dans

1. des conditions de confort qui lui sont nécessaires.
2. des conditions de confort qui sont nécessaires à sa santé.
3. des conditions de confort qui sont nécessaires à sa santé.
4. les conditions de confort requises par son état.
5. les conditions de confort requises par son état.

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
5. — Ah ! il faudra que je donne ce renseignement à certaine personne

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
5. qui n'est pas femme à en faire fi.

1. — L'église de Balbec est admirable, n'est-ce-pas, Monsieur,
2. — L'église de Balbec est admirable, n'est-ce-pas. Monsieur,
3. — L'église de Balbec est admirable, n'est-ce-pas, Monsieur,
4. — L'église de Balbec est admirable, n'est-ce-pas, Monsieur,
5. — L'église de Balbec est admirable, n'est-ce-pas, Monsieur,

1. demandais-je, surmontant ma tristesse qu'un des attraits
2. demandais-je, surmontant la tristesse d'avoir appris qu'un des attraits
3. demandais-je, surmontant la tristesse d'avoir appris qu'un des attraits
4. demandais-je, surmontant la tristesse d'avoir appris qu'un des attraits
5. demandai-je, surmontant la tristesse d'avoir appris qu'un des attraits

1. de Balbec pût être ses coquettes villas.
2. de Balbec résidait dans ses coquettes villas.
3. de Balbec résidait dans ses coquettes villas.
4. de Balbec résidait dans ses coquettes villas.
5. de Balbec résidait dans ses coquettes villas.

1. — Non ; elle n'est pas mal, mais enfin elle ne peut soutenir la
2. — Non ; elle n'est pas mal, mais enfin elle ne peut soutenir la
3. — Non, elle n'est pas mal, mais enfin elle ne peut soutenir la
4. — Non, elle n'est pas mal, mais enfin elle ne peut soutenir la
5. — Non, elle n'est pas mal, mais enfin elle ne peut soutenir la

1. comparaison avec ces véritables bijoux ciselés que sont les cathédrales
2. comparaison avec ces véritables bijoux ciselés (1) que sont les cathédrales
3. comparaison avec ces véritables bijoux ciselés que sont les cathédrales
4. comparaison avec ces véritables bijoux ciselés que sont les cathédrales
5. comparaison avec ces véritables bijoux ciselés que sont les cathédrales

1. de Reims, de Chartres, et à mon goût, la perle de toutes, la Sainte-
2. de Reims, de Chartres, et à mon goût, la perle de toutes, la Sainte-
3. de Reims, de Chartres, (2) et à mon goût, la perle de toutes, la Sainte-
4. de Reims, de Chartres, (2) et à mon goût, la perle de toutes, la Sainte-
5. de Reims, de Chartres, et, à mon goût, la perle de toutes, la Sainte-

1. Chapelle de Paris.
2. Chapelle de Paris.
3. Chapelle de Paris.
4. Chapelle de Paris.
5. Chapelle de Paris.

(1) Remplacé par *fouillés* ; puis rétabli.

(2) Le texte imprimé porte de *Charleroi*, faute évidente d'impression, non corrigée par Proust sur les placards.

1. — Mais elle est en partie romane.
 2. — Mais l'église de Balbec est en partie romane ?
 3. — Mais l'église de Balbec est en partie romane ?
 4. — Mais l'église de Balbec est en partie romane ?
 5. — Mais l'église de Balbec est en partie romane ?
1. — En effet, elle est du style roman, qui est déjà par lui-même
 2. — En effet, elle est du style roman, qui est déjà par lui-même
 3. — En effet, elle est du style roman, qui est déjà par lui-même
 4. — En effet, elle est du style roman, qui est déjà par lui-même
 5. — En effet, elle est du style roman, qui est déjà par lui-même
1. extrêmement froid et ne laisse en rien présager l'élégance, la fantaisie
 2. extrêmement froid et ne laisse en rien présager l'élégance, la fantaisie
 3. extrêmement froid et ne laisse en rien présager l'élégance, la fantaisie
 4. extrêmement froid et ne laisse en rien présager l'élégance, la fantaisie
 5. extrêmement froid et ne laisse en rien présager l'élégance, la fantaisie
1. des architectes gothiques qui fouillent la pierre comme de la dentelle.
 2. des architectes gothiques qui fouillent la pierre comme de la dentelle.
 3. des architectes gothiques qui fouillent la pierre comme de la dentelle.
 4. des architectes gothiques qui fouillent la pierre comme de la dentelle.
 5. des architectes gothiques qui fouillent la pierre comme de la dentelle.
1. L'église de Balbec mérite une visite si on est dans le pays, elle est
 2. L'église de Balbec mérite une visite si on est dans le pays, elle est
 3. L'église de Balbec mérite une visite si on est dans le pays, elle est
 4. L'église de Balbec mérite une visite si on est dans le pays, elle est
 5. L'église de Balbec mérite une visite si on est dans le pays, elle est
1. assez curieuse ; si un jour de pluie vous ne pouvez aller sur la plage,
 2. assez curieuse ; si un jour de pluie vous ne pouvez aller sur la plage,
 3. assez curieuse ; si un jour de pluie vous ne pouvez aller sur la plage,
 4. assez curieuse ; si un jour de pluie vous ne pouvez aller sur la plage,
 5. assez curieuse ; si un jour de pluie vous ne savez que faire,
1. vous pourrez entrer là, vous verrez le tombeau de Tourville.
 2. vous pourrez entrer là, vous verrez le tombeau de Tourville.
 3. vous pourrez entrer là, vous verrez le tombeau de Tourville.
 4. vous pourrez entrer là, vous verrez le tombeau de Tourville.
 5. vous pourrez entrer là, vous verrez le tombeau de Tourville.
1. — Est-ce que vous étiez hier au banquet des Affaires étrangères,
 2. — Est-ce que vous étiez hier au banquet des Affaires étrangères,
 3. — Est-ce que vous étiez hier au banquet des Affaires étrangères,
 4. — Est-ce que vous étiez hier au banquet des Affaires étrangères,
 5. — Est-ce que vous étiez hier au Banquet des Affaires étrangères ?
1. je n'ai pas pu y aller, dit mon père.
 2. je n'ai pas pu y aller, dit mon père.
 3. je n'ai pas pu y aller, dit mon père.
 4. je n'ai pas pu y aller, dit mon père.
 5. je n'ai pas pu y aller, dit mon père.
1. — Non, répondit M. de Norpois avec un sourire,
 2. — Non, répondit M. de Norpois avec un sourire,
 3. — Non, répondit M. de Norpois (1)
 4. — Non, répondit M. de Norpois avec un sourire, j'avoue
 5. — Non, répondit M. de Norpois avec un sourire, j'avoue

(1) Le texte imprimé du second placard a été découpé après *M. de Norpois* et jusqu'à *curieuse* inclus. Il a été remplacé par un texte manuscrit que l'on trouvera, avec les corrections afférentes, dans notre quatrième leçon.

1. hier je dînais
 2. hier je dînais
 3.
 4. qu'hier (1) j'ai (2) opté pour une soirée assez différente. J'ai dîné
 5. que je l'ai délaissé pour une soirée assez différente. J'ai dîné
1. chez une femme dont vous avez peut-être entendu parler, la belle Mme
 2. chez une femme dont vous avez peut-être entendu parler, la belle Mme
 3.
 4. chez une femme dont vous avez peut-être entendu parler, la belle Madame
 5. chez une femme dont vous avez peut-être entendu parler, la belle Madame
1. Swann. (3) Ma mère
 2. Swann. (3) Ma mère
 3.
 4. Swann. Ma mère réprima un frémissement, car d'une sensibilité plus
 5. Swann. Ma mère réprima un frémissement, car d'une sensibilité plus
1.
 2.
 3.
 4. prompte que mon père, (4) elle s'alarmait pour lui de ce qui ne devait
 5. prompte que mon père, elle s'alarmait pour lui de ce qui ne devait
1.
 2.
 3.
 4. le contrarier qu'un instant après. Les désagréments qui lui arrivaient
 5. le contrarier qu'un instant après. Les désagréments qui lui arrivaient
1.
 2.
 3.
 4. étaient perçus par elle avant lui-même comme ces mauvaises nouvelles de
 5. étaient perçus d'abord par elle comme ces mauvaises nouvelles de
1.
 2.
 3.
 4. France qui sont connues plus tôt à l'étranger que chez nous. Mais
 5. France qui sont connues plus tôt à l'étranger que chez nous. Mais
1. curieuse de savoir quel genre de personnes les Swann pouvaient recevoir,
 2. curieuse de savoir quel genre de personnes les Swann pouvaient recevoir,
 3. de savoir quel genre de personnes les Swann pouvaient recevoir,
 4. curieuse de savoir quel genre de personnes les Swann pouvaient recevoir,
 5. curieuse de savoir quel genre de personnes les Swann pouvaient recevoir,
1. s'enquit auprès de M. de Norpois de celles qu'il y avait rencontrées
 2. s'enquit auprès de M. de Norpois de celles qu'il y avait rencontrées
 3. s'enquit auprès de M. de Norpois de celles qu'il y avait rencontrées
 4. elle s'enquit auprès de M. de Norpois de celles qu'il y avait rencontrées
 5. elle s'enquit auprès de M. de Norpois de celles qu'il y avait rencontrées

(1) *qu'hier* remplace en surcharge un *que* (barré).

(2) *sacrifié* (barré).

(3) Ici commence un nouveau paragraphe dans les première et seconde leçons.

(4) *de ce qui* (barré).

1. — Mon Dieu... c'est une maison où il me semble que vont surtout...
2. — Mon Dieu... c'est une maison où il me semble que vont surtout...
3. — Mon Dieu... c'est une maison où il me semble que vont surtout...
4. — Mon Dieu... c'est une maison où il me semble que vont surtout...
5. — Mon Dieu... c'est une maison où il me semble que vont surtout...

1. des messieurs. Il y avait quelques hommes mariés, mais leurs femmes
2. des messieurs. Il y avait quelques hommes mariés, mais leurs femmes
3. des messieurs. Il y avait quelques hommes mariés, mais leurs femmes
4. des messieurs. Il y avait quelques hommes mariés, mais leurs femmes
5. des messieurs. Il y avait quelques hommes mariés, mais leurs femmes

1. étaient souffrantes ce soir-là et n'étaient pas venues, répondit
2. étaient souffrantes ce soir-là et n'étaient pas venues, répondit
3. étaient souffrantes ce soir-là et n'étaient pas venues, répondit
4. étaient souffrantes ce soir-là et n'étaient pas venues, répondit
5. étaient souffrantes ce soir-là et n'étaient pas venues, répondit

1. l'ambassadeur avec une finesse voilée de bonhomie et en jetant autour
2. l'ambassadeur avec une finesse voilée de bonhomie et en jetant autour
3. l'ambassadeur avec une finesse voilée de bonhomie et en jetant autour
4. l'ambassadeur avec une finesse voilée de bonhomie et en jetant autour
5. l'Ambassadeur avec une finesse voilée de bonhomie et en jetant autour

1. de lui des regards dont la douceur et la discrétion
2. de lui des regards dont la douceur et la discrétion
3. de lui des regards dont la douceur et la discrétion
4. de lui des regards dont la douceur et la discrétion faisaient mine de
5. de lui des regards dont la douceur et la discrétion faisaient mine de

1. tempéraient la malice.
2. tempéraient la malice.
3. tempéraient la malice.
4. tempérer et exagéraient habilement la malice.
5. tempérer et exagéraient habilement la malice.

1. — Je dois dire, ajouta-t-il, qu'il ne faudrait pas exagérer, il y
2. — Je dois dire, ajouta-t-il, qu'il ne faudrait pas exagérer, il y
3. — Je dois dire, ajouta-t-il, qu'il ne faudrait pas exagérer, il y
4. — Je dois dire, ajouta-t-il, pour être tout à fait juste, qu'il y
5. — Je dois ajouter, pour être tout à fait juste, qu'il y

1. va cependant des femmes, mais... appartenant plutôt...
2. va cependant des femmes, mais... appartenant plutôt...
3. va cependant des femmes, mais... appartenant plutôt...
4. va cependant des femmes, mais... appartenant plutôt... comment dirais-je,
5. va cependant des femmes, mais... appartenant plutôt..., comment dirais-je,

1. au monde républicain qu'à la société de Swann (il prononçait Svann). Qui
2. au monde républicain qu'à la société de Swann (il prononçait Svann). Qui
3. au monde républicain qu'à la société de Swann (il prononçait Svann). Qui
4. au monde républicain qu'à la société de Swann (il prononçait Svann). Qui
5. au monde républicain qu'à la société de Swann (il prononçait Svann). Qui

1. sait ? Ce sera peut-être un jour un salon politique ou littéraire. Du
2. sait ? Ce sera peut-être un jour un salon politique ou littéraire. Du
3. sait ? Ce sera peut-être un jour un salon politique ou littéraire. Du
4. sait ? Ce sera peut-être un jour un salon politique ou littéraire. Du
5. sait ? Ce sera peut-être un jour un salon politique ou littéraire. Du

1. reste, il faut dire que c'est, je crois, ce qu'ils préfèrent.
 2. reste, il faut dire qu'ils sont sans doute contents comme cela. Je
 3. reste, il faut dire qu'ils sont sans doute contents comme cela. Je
 4. reste, il semble qu'ils soient contents comme cela. Je
 5. reste, il semble qu'ils soient contents comme cela. Je
- 1.
 2. trouve que Swann le montre même un peu trop. Il est impossible
 3. trouve que Swann le montre même un peu trop. Il est impossible
 4. trouve que Swann le montre même un peu trop. Ils citent les gens chez
 5. trouve que Swann le montre un peu trop. Il nommait les gens chez
- 1.
 2. de faire sonner plus haut
 3. de faire sonner plus haut
 4. qui lui et sa femme étaient invités pour la semaine suivante et de
 5. qui lui et sa femme étaient invités pour la semaine suivante et de
- 1.
 2. des relations dont il n'y a pourtant guère lieu de s'enorgueillir.
 3. des relations dont il n'y a pourtant guère lieu de s'enorgueillir.
 4. l'intimité desquels il n'y a pourtant pas lieu de s'enorgueillir,
 5. l'intimité desquels il n'y a pourtant pas lieu de s'enorgueillir,
- 1.
 2. Il citait (1) les gens chez qui lui et sa femme étaient invités pour
 3. Ils citent (2) les gens chez qui lui et sa femme étaient invités pour
 - 4.
 - 5.
- 1.
 2. la semaine suivante avec un manque de discrétion et de goût
 3. la semaine suivante avec un manque de discrétion et de goût
 4. avec un manque de réserve et de goût, presque de
 5. avec un manque de réserve et de goût, presque de
- 1.
 2. qui m'a étonné chez un homme aussi fin. Il répétait : «Nous
 3. qui m'a étonné chez un homme aussi fin. Il répétait : «Nous
 4. tact, qui m'a étonné chez un homme aussi fin. Il répétait : «Nous
 5. tact, qui m'a étonné chez un homme aussi fin. Il répétait : «Nous
- 1.
 2. n'avons pas un soir de libre», comme si ç'avait été une gloire,
 3. n'avons pas un soir de libre», comme si ç'avait (3) été une gloire,
 4. n'avons pas un soir de libre», comme si ç'avait (3) été une gloire,
 5. n'avons pas un soir de libre», comme si ç'avait été une gloire,
1. Car Swann avait
 2. et en véritable parvenu, qu'il n'est pas cependant. Car Swann avait
 3. et en véritable parvenu, qu'il n'est pas cependant. Car Swann avait
 4. et en véritable parvenu, qu'il n'est pas cependant. Car Swann avait
 5. et en véritable parvenu, qu'il n'est pas cependant. Car Swann avait

(1) Lecture probable.

(2) Le prote a sans doute déchiffré *citent*, ce que nous lisons *citait*. Il a donc corrigé *il en ils*. Proust n'a pas corrigé cette lecture sur son placard. Mais il lui arrive souvent de telles inadvertances. Cf. ci-dessus *Charlevoix* pour *Chartres*.

(3) Le prote a lu : *comme s'il avait été une gloire*. Proust n'a pas corrigé cette faute sur ses épreuves.

1. beaucoup d'amis, et sans trop s'avancer, ni vouloir
 2. beaucoup d'amis, et sans trop s'avancer, ni vouloir
 3. beaucoup d'amis, et sans trop m'avancer, ni vouloir
 4. beaucoup d'amis et sans trop m'avancer, ni vouloir
 5. beaucoup d'amis et même d'amies, et sans trop m'avancer, ni vouloir
1. commettre d'indiscrétion, je crois pouvoir dire que non pas toutes, ni
 2. commettre d'indiscrétion, je crois pouvoir dire que non pas toutes, ni
 3. commettre d'indiscrétion, je crois pouvoir dire que non pas toutes, ni
 4. commettre d'indiscrétion, je crois pouvoir dire que non pas toutes, ni
 5. commettre d'indiscrétion, je crois pouvoir dire que non pas toutes, ni
1. même le plus grand nombre, mais quelques-unes des amies de Swann et qui
 2. même le plus grand nombre, mais l'une au moins des amies de Swann et qui
 3. même le plus grand nombre, mais l'une au moins des amies de Swann et qui
 4. même le plus grand nombre, mais l'une au moins des amies de Swann et qui
 5. même le plus grand nombre, mais l'une au moins et qui
1. sont de fort grandes dames, ne se seraient peut-être pas montrées
 2. est une fort grande dame, ne se serait peut-être pas montrée
 3. est une fort grande dame, ne se serait peut-être pas montrée
 4. est une fort grande dame, ne se serait peut-être pas montrée
 5. est une fort grande dame, ne se serait peut-être pas montrée
1. entièrement réfractaires depuis son mariage à l'idée d'entrer en
 2. entièrement réfractaire depuis son mariage à l'idée d'entrer en
 3. entièrement réfractaire depuis son mariage à l'idée d'entrer en
 4. entièrement réfractaire à l'idée d'entrer en
 5. entièrement réfractaire à l'idée d'entrer en
1. relations avec sa femme, et vraisemblablement tous les
 2. relations avec sa femme et vraisemblablement plus d'un
 3. relations avec sa femme et vraisemblablement plus d'un
 4. relations avec Madame Swann, et vraisemblablement plus d'un
 5. relations avec Madame Swann, auquel cas, vraisemblablement, plus d'un
1. moutons de Panurge auraient suivi. Mais il ne semble pas qu'il y
 2. mouton de Panurge aurait (1) suivi. Mais il ne semble pas qu'il y
 3. mouton de Panurge aurait (1) suivi. Mais il ne semble pas qu'il y
 4. mouton de Panurge aurait suivi. Mais il ne semble pas qu'il n'y
 5. mouton de Panurge aurait suivi. Mais il semble qu'il y (2)
1. ait eu du côté de Swann aucune démarche d'esquissée en ce sens.
 2. ait eu de la part de Swann aucune démarche d'esquissée en ce sens.
 3. ait eu de la part de Swann aucune démarche d'esquissée en ce sens.
 4. ait eu de la part de Swann aucune démarche esquissée en ce sens.
 5. ait eu de la part de Swann aucune démarche esquissée en ce sens...
1. auprès d'elles.
 - 2.
 - 3.
 - 4.
 5. Comment ? encore un pudding à la Nesselrode ! Ce ne sera
- 1.
 - 2.
 - 3.
 - 4.
 5. pas trop de la cure de Carlsbad pour me remettre d'un pareil festin

(1) Le texte porte *auraient*, vestige de la première leçon.

(2) La phrase est incorrecte par la faute du prote car la quatrième leçon : n'y était de la main de Proust.

- 1.
2. Peut-être a-t-il senti qu'il y aurait trop de
3. Peut-être a-t-il senti qu'il y aurait trop de
4. Peut-être a-t-il senti qu'il y aurait trop de
5. de Lucullus... Peut-être Swann a-t-il senti qu'il y aurait trop de
- 1.
2. résistances à vaincre. Le mariage cela est certain n'a pas plu. On a
3. résistances à vaincre. Le mariage cela est certain n'a pas plu. On a
4. résistances à vaincre. Le mariage cela est certain n'a pas plu. On a
5. résistances à vaincre. Le mariage cela est certain n'a pas plu. On a
- 1.
2. parlé de la fortune de la femme, ce qui est stupide. Mais
3. parlé de la fortune de la femme, ce qui est stupide. Mais
4. parlé de la fortune de la femme, ce qui est une grosse bourde. Mais,
5. parlé de la fortune de la femme, ce qui est une grosse bourde. Mais,
- 1.
2. enfin tout cela évidemment n'a pas paru agréable. Et puis Swann a une
3. enfin, tout cela évidemment n'a pas paru agréable. Et puis Swann a une
4. enfin, tout cela évidemment n'a pas paru agréable. Et puis Swann a une
5. enfin, tout cela n'a pas paru agréable. Et puis Swann a une
- 1.
2. tante colossalement riche et admirablement posée, (1) femme d'un homme qui,
3. tante colossalement riche et admirablement posée, femme d'un homme qui,
4. tante colossalement riche et admirablement posée, femme d'un homme qui,
5. tante excessivement riche et admirablement posée, femme d'un homme qui,
- 1.
2. financièrement est une puissance. Et non seulement elle a
3. financièrement est une puissance. Et non seulement elle a
4. financièrement parlant, est une puissance. Et non seulement elle a
5. financièrement parlant, est une puissance. Et non seulement elle a
- 1.
2. refusé de recevoir Mme Swann, mais elle a fait campagne
3. refusé de recevoir Mme Swann, mais elle a fait campagne
4. refusé de recevoir Mme Swann, mais elle a fait campagne en règle
5. refusé de recevoir Mme Swann, mais elle a mené une campagne en règle
- 1.
2. pour que ses amies et connaissances en fissent autant.
3. pour que ses amies et connaissances en fissent autant.
4. pour que ses amies et connaissances en fissent autant. Je n'entends
5. pour que ses amies et connaissances en fissent autant. Je n'entends
- 1.
- 2.
- 3.
4. pas par là qu'aucun parisien de bonne compagnie ait manqué de respect
5. pas par là qu'aucun parisien de bonne compagnie ait manqué de respect
- 1.
- 2.
- 3.
4. à Madame Swann.. Non ! mille fois non ! Le mari étant d'ailleurs homme
5. à Madame Swann... Non ! cent fois non ! le mari étant d'ailleurs homme

(1) qui non seulement a refusé de recevoir sa femme mais a fait campagne pour que (barré).

1. Il est d'ailleurs curieux de
 2. En tout cas, il y a une chose (1) curieuse, c'est de
 3. En tout cas, il y a une chose curieuse, c'est de
 4. à relever le gant. En tout cas, il y a une chose curieuse, c'est de
 5. à relever le gant. En tout cas, il y a une chose curieuse, c'est de
1. voir combien Swann qui connaît tant de monde et du plus choisi, montre
 2. voir combien Swann, qui connaît tant de monde et du plus choisi, montre
 3. voir combien Swann, qui connaît tant de monde et du plus choisi, montre
 4. voir combien Swann, qui connaît tant de monde et du plus choisi, montre
 5. voir combien Swann, qui connaît tant de monde et du plus choisi, montre
1. d'empressement auprès de personnes qui évidemment sont fort loin de
 2. d'empressement auprès de personnes qui, évidemment, sont fort loin de
 3. d'empressement (2)
 4. d'empressement auprès d'une société (3) dont le moins qu'on puisse
 5. d'empressement auprès d'une société dont le moins qu'on puisse
1. celles qu'il fréquentait. Moi qui ai toujours connu Swann
 2. celles qu'il fréquentait. Moi qui ai toujours connu Swann
 3. Moi qui ai toujours connu Swann
 4. dire est qu'elle est fort mêlée. Moi qui ai connu Swann
 5. dire est qu'elle est fort mêlée. Moi qui l'ai connu jadis,
1. si réservé dans le monde et portant avec tant de modestie et de tact
 2. si réservé dans le monde et portant avec tant de modestie et de tact
 3. si réservé dans le monde et (4)
 - 4.
 - 5.
1. une situation véritablement privilégiée je m'amusais hier à observer
 2. une situation véritablement privilégiée je m'amusais hier à observer
 - 3.
 - 4.
 - 5.
1. la satisfaction qu'il laissait éclater, la fierté d'avoir chez lui des
 2. la satisfaction, la fierté qu'il laissait éclater, d'avoir chez lui des
 - 3.
 - 4.
 - 5.
1. fonctionnaires en somme obscurs et même pour un homme aussi bien élevé
 2. fonctionnaires en somme obscurs. Et même pour un homme aussi bien élevé
 - 3.
 - 4.
 - 5.
1. que lui, j'étais surpris de le
 2. que lui, j'étais surpris de le
 - 3.
 4. j'avoue que j'éprouvais autant de surprise que d'amusement à
 5. j'avoue que j'éprouvais autant de surprise que d'amusement à

(1) fort (barré).

(2) Coupure dans le texte imprimé.

(3) qui l [e] (barré.)

(4) Coupure dans le texte imprimé.

- 1.
- 2.
- 3.
4. coïncidence et ne voulait pas voir la réalité. (1) Elle lui faisait
5. coïncidence et ne voulait pas voir la réalité. Elle lui faisait
- 1.
- 2.
- 3.
4. d'ailleurs des scènes si continuelles qu'on (2) pensait que le jour où
5. d'ailleurs des scènes si continuelles qu'on pensait que le jour où
- 1.
- 2.
- 3.
4. elle serait arrivée à ses fins et se ferait épouser, (3) rien ne le
5. elle serait arrivée à ses fins et se serait fait épouser, rien ne le
- 1.
- 2.
- 3.
4. retiendrait plus et que (4) leur vie serait un enfer. Hé bien ! c'est
5. retiendrait plus et que leur vie serait un enfer. Hé bien ! c'est
1. On plaisante beaucoup la façon dont
2. On plaisante beaucoup la façon dont
- 3.
4. le contraire qui est arrivé. On plaisante beaucoup la manière dont
5. le contraire qui est arrivé. On plaisante beaucoup la manière dont
1. il parle de sa femme,
2. il parle de sa femme,
- 3.
4. Swann parle de sa femme,
5. Swann parle de sa femme, on en fait même des gorges chaudes. On ne
- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
5. demandait certes pas que plus ou moins conscient d'être... (vous savez
- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
5. le mot de Molière!), il allât le proclamer *urbi et orbi* ; n'empêche qu'on
1. comme d'une excellente épouse.
2. comme d'une excellente épouse.
- 3.
4. comme d'une excellente épouse.
5. le trouve exagéré quand il dit que sa femme est une excellente épouse.
1. Ce n'est pas aussi faux qu'on le croit. A sa manière qui n'est
2. Ce n'est pas aussi faux qu'on le croit. A sa manière qui n'est
- 3.
4. Ce n'est pas aussi faux qu'on le croit. A sa manière qui n'est
5. Or, ce n'est pas aussi faux qu'on le croit. A sa manière qui n'est

(1) *Cela* (barré).

(2) *craignait pour* (barré).

(3) *il* (barré).

(4) *qu'elle* (barré).

1. évidemment pas celle que tous les maris préféreraient, mais enfin, entre
2. évidemment pas celle que tous les maris préféreraient, mais enfin, entre
- 3.
4. évidemment pas celle que tous les maris préféreraient, mais enfin, entre
5. pas celle que tous les maris préféreraient, mais enfin, entre

1. nous, il me semble difficile que Swann qui la connaissait depuis
2. nous, il me semble difficile que Swann qui la connaissait depuis
- 3.
4. nous, il me semble difficile que Swann qui (1) la connaissait (2) depuis
5. nous, il me semble difficile que Swann, qui la connaissait depuis

1. longtemps et qui est très fin, ne sût pas à quoi s'en
2. longtemps et est très fin, ne sût pas à quoi s'en
- 3.
4. longtemps et (3) est loin d'être un sot ne sût pas à quoi s'en
5. longtemps et est loin d'être un maître-sot, ne sût pas à quoi s'en

1. tenir, il est indéniable qu'elle semble avoir de l'affection pour lui.
2. tenir, il est indéniable qu'elle semble avoir de l'affection pour lui.
- 3.
4. tenir, il est indéniable qu'elle semble avoir de l'affection pour lui.
5. tenir, — il est indéniable qu'elle semble avoir de l'affection pour lui.

1. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas volage et Swann ne se fait pas
2. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas volage et Swann lui-même ne se fait pas
- 3.
4. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas volage et Swann lui-même ne se fait pas
5. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas volage et Swann lui-même ne se fait pas

1. faute de son côté de l'être, à en croire les bonnes langues.
2. faute de l'être, à en croire les bonnes langues.
- 3.
4. faute de l'être, à en croire les bonnes langues qui (4) vous
5. faute de l'être, à en croire les bonnes langues, vous

1. Mais elle lui est reconnaissante de
2. Mais elle lui est reconnaissante de
- 3.
4. pouvez le penser vont leur train. Mais elle lui est reconnaissante de
5. pouvez le penser, vont leur train. Mais elle lui est reconnaissante de

1. ce qu'il a fait pour elle, et ils sont tellement habitués l'un à l'autre
2. ce qu'il a fait pour elle, et ils sont tellement habitués l'un à l'autre
- 3.
4. ce qu'il a fait pour elle, et contrairement aux craintes éprouvées par
5. ce qu'il a fait pour elle, et, contrairement aux craintes éprouvées par

1. que je crois qu'il lui aurait manqué à elle autant qu'elle à lui.
2. que je crois qu'il lui aurait manqué à elle, autant qu'elle à lui.
- 3.
4. tout le monde, elle paraît devenue d'une douceur d'ange».
5. tout le monde, elle paraît devenue d'une douceur d'ange».

(1) *n'est pas un sot* (barré).

(2) *un* (barré).

(3) *n'* (barré).

(4) *vont leur* (barré).

LES EXPOSITIONS

PARIS : BRAUNER, DORA MAAR, PICABIA, DUBUFFET.

On est de plus en plus en droit de se demander si ce que le peintre moderne recherche par-dessus tout, n'est pas le plaisir de couler son œuvre dans une interprétation mythique ou un discours rhétorique qui, s'il favorise la création (ce qui est douteux), embarrasse le jugement et nous oblige, à tout instant, à prêter à ses toiles une sorte de nouvelle innocence.

C'est ainsi que Victor Brauner (Galerie Pierre, Mars-Avril) couronne ses toiles de commentaires, nullement négligeables d'ailleurs, sur les mythes errants à puiser et à fixer dans la zone du « réel non-crée ». Francis Picabia présente, chez Denise René, une gamme de « peintures sur-irréalistes ». De son côté, Dubuffet expose, chez Drouin, des travaux (comment les qualifier autrement ?) voués à la « réhabilitation de la boue ». Il n'est que Dora Maar (Galerie Pierre, Avril-Mai) pour peindre tout court, et l'ennui est qu'elle s'en tire plutôt médiocrement.

Cette insatisfaction de l'artiste quant au contenu spécifiquement pictural de son œuvre, le pousse à répudier une matière uniforme dont il lui semble avoir épuisé les vertus. Brauner peint à la cire d'abeille et obtient, par ce procédé, de singuliers effets d'envoûtement. Picabia utilise, ça et là, des fonds de laque par quoi quelques-unes de ses toiles n'échappent pas à un certain caractère décoratif. Dubuffet lui, a recours à l'asphalte, au charbon, à la boue, aux poils, aux vieux chiffons, et l'on n'ose pronostiquer où il s'arrêtera en pareille voie...

Mais Brauner ne se contente pas de peindre. Il expose une importante sculpture baptisée « Congloméros » où se mesurent et se nouent mille désirs défendus. Attirante forêt humaine à une seule tête, piège aux entrées innombrables et sans sortie connue, Œdipe sur le point de recouvrer la vue, solitude de la grande pieuvre sexuelle orgueilleusement campée, « Congloméros » est tout cela et quelque chose de plus, comme un verdict, comme l'apparition redoutée d'un mal qui a commencé par se mouvoir en nous. « Congloméros » est semblable à un lac gelé où cependant l'on verrait atrocement clair en soi. Brauner confesse en passant qu'il n'est pas un sculpteur, mais rien qu'un obsédé. Durant les années d'occupation, alors qu'il se cachait à la campagne, les paysans le considéraient avec terreur comme un authentique sorcier car souvent le bétail dépérissait sur un signe de lui.

Picabia, sur la brèche depuis trente ans, a su garder une étonnante jeunesse d'expression et on aime la joie qui fuse de ses spirales et de ses ellipses. A son appel, l'informe remue, se déploie, fait retour sur un point encore hésitant dans sa clarté, — une anticipation d'étoile : les mondes sont jetés. Un de ses tableaux brille d'une beauté particulière ; un feu noir le parcourt du dedans et on ne sait où poser le regard tant chaque centre que l'on croit découvrir tourne à la poussière et à la nuit. *Pour Picabia, revenir au réel, c'est peindre des fantômes.*

Dubuffet ne se décide pas entre Céline et Paul Klee. Il faudrait pourtant choisir. Aucune objection à ce que Dubuffet travaille à coups de cuiller et nous gratifie d'un

nouveau héros en la personne de M. Mirobolus. Mais ses êtres sont empêtrés de lenteur, tantôt creusés, tantôt bouffis d'hébéture, et, pour tout dire, manquent de la vivacité qu'on voudrait inséparable de ce genre de vision fondé sur un humour abrupt. Ce qui complique les choses, c'est que Dubuffet n'est pas un peintre du Dimanche et qu'il n'est pas question de l'admettre dans la catégorie des peintres naïfs, des Hirschfeld et des Bombois. C'est plutôt le mauvais garçon, la grande brute qui veut remettre l'homme dans sa gangue mi-poisse, mi-combine. Les façons sommaires lui sont les meilleures. Mais il ne renonce pas, pour autant, à la poésie : « La boue, les déchets et « la crasse, écrit-il, qui sont à l'homme les compagnons de toute sa vie, ne devraient-ils « pas lui être bien chers et n'est-ce pas bon service à lui rendre que le faire souvenir « de leur beauté. Voyez bien comme les petits enfants regardent dans les ruisseaux « et les débris et y trouvent mille merveilles. » Nous revoilà en plein misérabilisme, et la poésie, hélas, ne nous est dispensée qu'au compte-boue. Par ailleurs, on a quelque raison de protester quand un peintre comme Dubuffet, aux gestes immédiats et aux effets directs, invoque la patience qu'il estime lui être due et réclame le bénéfice de l'accoutumance à son mode de création. N'est-ce pas là comme l'aveu d'un premier échec ?

GEORGES HÉNEIN

EXPOSITION DE DESSINS D'ENFANTS EGYPTIENS (ATELIER)

On a rarement eu, ces derniers temps, l'occasion de voir une exposition aussi satisfaisante, et à tant d'égards, que celle des élèves de l'école primaire de Kafr el Dawar. Il s'agit de l'école primaire d'un village ni plus riche ni plus pauvre que tant d'autres en Egypte ; l'initiative heureuse du Directeur secondé par le professeur Halil Murad nous offre donc, non seulement les œuvres des élèves de Kafr el Dawar, mais les créations picturales de l'enfant égyptien en général.

Or, ce qui frappe de prime abord — surtout quand on se rappelle d'autres manifestations similaires — et nous avons par hasard sous les yeux le compte-rendu de l'exposition de dessins d'enfants organisé au cours du mois de Mars à l'école des Beaux-Arts de Paris, — c'est que l'intérêt des enfants égyptiens est entièrement porté vers le monde environnant. Il s'agit d'une création exclusivement *imitative*, de la réalisation picturale d'une *expérience vue et vécue*. Il paraît incompréhensible que parmi presque une centaine de tableaux et de dessins il n'y ait pas une composition libre, décorative ou abstraite, qu'aucune de ces œuvres n'ait puisé dans l'imagination. En revanche, le compte-rendu de l'exposition parisienne relève dans le tableau d'un enfant de 14 ans « la volonté décorative et une systématisation formelle », chez tel autre un « surprenant symbolisme », chez un autre « tous les éléments pittoresques d'un sujet ont été changé en signes, doués de pouvoir significatif ». En somme tous les enfants « rendent compte et veulent rendre compte d'une émotion. » Rien de tout cela chez nos enfants ! Nous sommes en présence de tableaux qui tous ou presque tous ont comme point de départ une scène observée. Ce phénomène est doublement déconcertant, d'abord par opposition aux enfants européens, mais ensuite et surtout parce que nous connaissons l'importance qu'eut de tous temps l'ornementation dans l'art oriental. Comment se fait-il qu'il n'en transparaisse rien dans les dessins de ces enfants ? Il est vrai que l'art pharaonique était descriptif, dépouillé de tout ornement ; décoratif, jamais. Serait-ce à cette source que remontent les petits peintres de Kafr el Dawar ? le sol aurait-il enfin triomphé du sang ? De toute façon, ce fait vaut d'être relevé. Quant aux sujets favoris : ceux où l'homme est présent, les foules et, surtout, les foules en mouvement. A quel point « le mouvementé » passionne ces enfants ! Des processions, des danses, des réjouissances populaires, des

jeux, des foires, le tout traité avec fougue. Quelquefois, les réussites sont d'une virtuosité déconcertante. Par exemple, cette fellaha marchant avec la corbeille sur la tête, accompagnée par son chien et dessinée par le petit Sakarija Farrag. La femme « défile » littéralement devant nos yeux. L'équilibre du tableau est rétabli par un arbre posé symétriquement à la femme de l'extrême-droite. Quelle heureuse audace de ne pas mettre au milieu le personnage principal ! Ou bien cette toile d'Ibrahim Osman « Le canal ». Au premier plan, la route avec deux autos, au second plan, le canal avec des felouques ; les voiliers glissent vers la gauche, les autos en sens inverse. L'enfant a trouvé que barques et autos, s'ils cheminent dans la même direction, déséquilibrent le tableau. Et que dire des toiles de Mohamed Dessouki, 14 ans, les plus intéressantes de l'exposition ? Lui surtout est passionné par la foule grouillante des réjouissances populaires ; son « Mouled el Nabi » est d'une savoureuse authenticité. A l'arrière-plan une maison, avec deux fenêtres symétriques où se tiennent, comme encastrés dans le rectangle, les spectateurs dignes et raides devant lesquels passe la procession. La solution qu'a trouvée l'enfant pour rendre cette foule en marche est extraordinaire. La procession commence au second plan à l'extrémité droite de la maison, elle se développe sur toute la longueur de la toile, arrive au bord gauche, revient au premier plan et continue sa marche vers la droite, précédée par deux porteurs de drapeaux qui flottent et penchent vers la droite. Quelle élégance dans la réussite ! Comme le mouvement gagne par la légère courbure vers la droite des personnages du *second plan*. Je pense à cette procession de Justinien et de Théodora à Saint Vital, comme elle paraît simple avec son plan unique ! Et l'atmosphère de la fête, tout y est : le mouvement, la gaîté, le bruit.

Terminons sur le match de football d'Abd el Fatah Surur. Le terrain est posé de biais, découpant le rectangle de la toile en petites triangles inégaux, s'équilibrant par leur forme et leur disposition, et qui sont de ce rose vif qu'aime tant l'oriental (et qui s'adapte si bien à la lumière de son pays.) Le terrain est vert olivâtre, vu à vol d'oiseau. Les buts sont trop grands mais très suggestifs. Autour d'eux gravite le jeu. La chose la plus remarquable, c'est la disposition des joueurs. Ils paraissent couchés par terre. Chacun traité avec sa perspective. La solution du petit Surur, nous la connaissons très bien ; celles des miniatures byzantines (cf. le Cosmos Indicopleustes du VI^{ème} siècle — Vatican, gr. 699 — représentant le roi David avec ses chœurs). Cette composition d'un de nos plus fameux codices, c'est celle du jeune artiste de Kafr el Dawar. Ainsi ces petits peintres retrouvent-ils les solutions dites « primitives », les solutions des grandes époques. L'artiste, comme l'enfant, y parvient, sans recherches académiques, par cette intime conviction que le monde qu'il crée a ses lois propres. Pourquoi les promesses de ces jeunes artistes sont-elles moins souvent tenues qu'on ne le voudrait ? Erreurs pédagogiques ? Il est vrai qu'il y a partout, et toujours, plus d'enfants prodiges que de génies mûris.

HILDE ZALOSCHER

REVUE DES LIVRES

Littérature

HENRI BOSCO, *Hyacinthe*, roman, Gallimard ; *Le Mas Théotime*, roman, Charlot,

Voilà plus de vingt ans que Bosco écrit des livres : poèmes, ou récits ; voilà deux ans au plus qu'on parle un peu de lui. André Gide, pourtant, faisait cas de *l'Ane Culotte*. Un prix littéraire fut plus efficace que l'opinion des lettrés. Tel est aujourd'hui le destin de nos livres.

Rien qui soit à la mode ; du moins, à la dernière mode. Ce ne sont point des romans de l'absurde, ceux de M. Henri Bosco : il a beau accumuler sur son personnage « toutes les menaces d'un absurde destin », il ne fait pas du *Mas* le *Château* de Kafka. Et comment vouerait-il son œuvre au réalisme-socialiste, au réalisme-dialectique celui dont les héros sont « délivrés » par « quelque argent » des « soucis matériels » ? Romans de la terre et des champs, mais non point selon Henri Bordeaux ou Anne-Marie Monnet ; non point selon Ramuz ou Giono. Cherchons plutôt à situer *Le Mas Théotime* dans l'œuvre de son auteur.

Il existe en effet une ébauche du *Mas* : *Hyacinthe*. Et tel serait le tableau des correspondances :

<i>Théotime</i>	<i>Hyacinthe</i>
Le narrateur	Le narrateur
Geneviève	Hyacinthe
Le Théotime.....	La Commanderie
La maison de Clodius	La Geneste
Le cœur-la croix-les colombes	Armenyi - la swastika
L'image pieuse	L'image pieuse
La petite chapelle	La petite chapelle
Le mari de Geneviève	Cyprien, qui a volé Hyacinthe

Dans l'un et l'autre roman, une femme rousse et belle arrive dans une maison isolée, où vit un homme seul ; elle s'installe, est aimée, s'en va. Les trois baisers de Pascal à Geneviève jalonnent l'unique amour de ces vies parallèles ; chez l'un et l'autre narrateur, le même « vide charnel », celui du héros d'*Hyacinthe*, corrigé toutefois par un destin « viril » : *vivre seul avec son néant*. L'un et l'autre est affecté d'un « sang sauvage », d'un intime amour de la terre ; l'un et l'autre s'enivre des nappes d'air chaud qui vibrent dans l'été. Dans chaque récit, l'arrivée de la femme équivaut à *l'intrusion d'un dieu ou d'un ange*. « Vous n'êtes plus seul » dit alors Hyacinthe. C'est aussi la pensée de Geneviève.

Bien que *Le Mas Théotime* soit le second état d'un thème unique, on y trouve encore des défauts évidents : à plusieurs reprises, *quoi que* est remplacé par *quoique* (*Théotime*, 235, 260, 290), ce qui est peut-être une erreur des typographes. Mais p. 98 l'emploi erroné du mot *alternative* est bien de M. Bosco. Ce sont là faiblesses rares ; la langue est de qualité. Je discerne pourtant une fâcheuse complaisance pour

trois mots : *bizarre, étrange, mystérieux*. Déjà, dans *Hyacinthe*, quel abus du « mystère » et de l'attrait de ce mystère ! ce ne sont que lampes mystérieuses (p. 21), étranges extases (p. 35), voluptés étranges (p. 37), étrange conscience, conduite singulière, étranges filles, mystérieux intérêts, cadres mystérieux, étrange monde, étrange amitié, spectacle mystérieux ; bref ceci : « la grande maison, cependant si mystérieuse, prenait un caractère plus étrange encore » (p. 134).

Au *Mas Théotime*, tout est mystérieux, étrange, ou bizarre. Une lumière émane mystérieusement de la terre, p. 225 ; p. 226, des plantes mystérieuses poussent dans une source qui donne au narrateur (p. 227) le sentiment d'un mystère ; p. 243, un sens mystérieux « émane » des figures d'une certaine tapisserie ; le bois de Vieilleville est mystérieux ; les besoins, les apparences, les oiseaux, les cœurs, les regards, les exaltations, les broderies, les communions, les impressions, les pains, les considérations et les pressentiments sont étranges ; les regrets, les tons, mille autres choses : bizarres, ou mystérieuses. L'abus de ces mots excelle à tuer le mystère, précisément, l'étrange et le bizarre.

Il est d'autres faiblesses : trop d'harmonies préétablies entre la nature et les hommes, entre les sentiments et les événements. Ainsi, en même temps que les soupçons du détective et la menace de perdre Geneviève s'accumulent contre Pascal, un orage prédestiné monte au ciel et s'y attarde, suspendu au-dessus des têtes jusqu'au départ du criminel (cf. pp. 252, 260, 267, 276). Puis, la crise passée, les sources elles-mêmes s'associent à la délivrance (p. 342). *Et c'est avec mon cœur que bat le cœur de la terre*, écrit le narrateur : nous le sentirions mieux si c'était moins fabriqué. Il y a là un optimisme un peu simplet, une idéalisation de la terre, un peu à la manière de l'Angélu de Millet. Ainsi s'abolit l'absurde, vaincu par l'innocence. Cette illusion s'accommode, on s'en doute, de « sentiments obscurs », ou « vagues », de pressentiments tout à fait « indéfinissables », d'instincts « sauvages » et « secrets » ; d'instincts paniques qui s'achèvent en panique (Geneviève commence par bâtir des autels à la vierge, puis se dévergonde, puis entre en religion).

Ce goût du mystérieux et des coïncidences devient gênant quand il aide Henri Bosco à nouer ses rets policiers. A deux reprises, dans *Le Mas Théotime*, il faut une intervention « mystérieuse » du romancier pour dissimuler l'assassin aux yeux de ceux qui le cherchent. Ce sont là deux fautes graves.

J'aime *Hyacinthe*, néanmoins, et surtout *Le Mas Théotime*. J'aime « le silence si douloureux qu'elle m'adressait » (p. 269) ; le vocabulaire concret ; la précision de la phrase : « et quoique ce désir lui fût resté de plaire... elle lui imposait une volonté délicate qui le retenait un peu en deçà du plaisir de séduire. » (Pascal n'eût pas mieux dit au *Discours sur les passions de l'amour*, ni Laclos dans ses *Liaisons*). Précis quand il le faut, M. Bosco ne répugne pas aux images : « les médisances ont une telle force qu'elles remonteraient le fil du vent. » Il est d'ailleurs capable d'un style un peu ou fort sensuel, témoin ceci, dans *Hyacinthe* : « ces vapeurs troublantes qu'en tremblant je venais chercher. »

J'aime encore *Hyacinthe* et *Le Mas Théotime* pour la morale que j'y trouve, pour le sens de la bonne terre. *Hyacinthe* déjà : « je pouvais brancher mon être à quelques-uns de ces courants qui traversent le sol sur lequel nous vivons » (p. 29). Le héros de *Théotime* aime les plantes parce qu'elles vivent et meurent à l'endroit où elles sont nées. Toutes les odeurs de la terre sont précieuses à l'homme, y compris celle du buis, pourtant amère, y compris l'odeur amère du chiendent. M. Bosco écrit avec intelligence et sensibilité de la participation du pied aux mottes grasses qu'il écrase en marchant ; il a « cette vue calme et large du monde, naturelle aux gens de la terre », et d'où vient la « tranquillité ». Il sait que pour être un peu moins malheureux, l'homme devra retrouver l'accord aux lois de la vie, aux plus simples : le jour, la nuit, les alternances saisonnières ;

si la passion de Pascal lui fait sentir qu'il est né « pour habiter les terres basses », un peu chaudes, et sensuelles, M. Bosco n'oublie pas de rendre aux hauts-lieux le respect qui leur est dû, car on vit pur « dans les solitudes des hautes terres ». Tenté par les emportements paniques (tels que celui qu'il décrit dans *Hyacinthe*, et qui vont jusqu'à l'évanouissement), il reste conscient du danger que représentent pour l'être humain les « forces obscures du sol » (*Théotime* p. 112) quand ne les tempère point, complément du sens panique, un sens égal de l'humain. Voici Françoise : « une créature calme qui montre du cœur à l'ouvrage, se tait à table, et quand on lui parle, rougit, mais ne baisse pas les yeux. Je l'ai appréciée. » Françoise, « vraie femme de la terre » et qui sera le remède à Geneviève. Car on « n'atteint à la paix du cœur, si elle est de ce monde, que par le travail inlassable, la déception fréquente et le sentiment d'une juste humilité. » Bref, par le sentiment des limites humaines : « savoir s'arrêter est la loi sur laquelle se fonde la solidité de la vie ».

J'aime *Le Mas Théotime*, roman policier imparfait, mais écrit, où le sens de la terre reste enfin soumis à l'empire de la raison.

ETIEMBLE

MARIE LENÉRU, *Journal*, Grasset, 1945.

Publié pour la première fois en 1922, le journal de Marie Lenéru vient d'être réédité, en un volume augmenté du journal d'enfance ; celui-ci était inédit. Ce journal d'une enfant n'est pourtant pas négligeable, car il annonce déjà la femme que sera Marie Lenéru ; ne serait-ce qu'à cet égard, nous devrions nous réjouir d'avoir une édition complète.

C'est la mère de Marie Lenéru qui forçait sa fille à tenir un journal : famille, amies, lectures, scrupules religieux, Marie elle-même. Déjà nous paraissent étonnantes sa lucidité et sa forte vie intérieure. Par comparaison, combien nous semble vaine, vide, peu intéressante une Marie Baskhirtseff ! (peut-on penser à Marie Lenéru sans penser à Marie Baskhirtseff ?)

La vie de Marie Lenéru est dominée par son immense orgueil, par le prestige qu'exercent sur elle les choses de l'intelligence, par son goût de l'absolu. Elle ne se contente pas d'à-peu-près : « Porter tout son être à son plus haut degré de perfection et faire l'expérience en soi de ce que la volonté humaine peut obtenir. Pourquoi laisse-t-on ce programme aux saints ? »

Le grand drame de Marie Lenéru vient de son exigence : exigence pour elle-même, exigence pour les autres. Aussi a-t-elle connu la révolte. Qu'attendait-elle au juste ? Il lui aurait fallu une vie et des événements à sa mesure. « Je n'ai jamais approché une foule sans éprouver immédiatement, non pas ce que doit être l'orgueil, mais la sensualité du pouvoir. Ah, personne comme moi ne saurait plus gravement ressentir l'émotion des vanités ! » Certainement, elle a voulu la gloire ou, plus exactement peut-être, l'estime et la sympathie de ceux qu'elle jugeait ses égaux. Et l'amour ? Elle témoigne d'un grand mépris pour ce qu'il a de romanesque et de sentimental. Aimer d'une certaine manière, c'est pour elle perdre de sa personnalité : « Les médiocres bonheurs, les médiocres vertus me dégoûtent ». Pourtant elle conçoit un amour supérieur : « J'ai une telle adoration de l'intelligence parce que j'ai découvert, contre le préjugé admis, tout ce qu'elle ajoute aux attachements. Elle seule donne aux êtres la curiosité et la force de pénétrer. A passion égale, croyez-vous que l'amour de deux êtres supérieurs soit le même sentiment que l'amour des médiocres ? »

Et, en effet, Marie Lenéru n'est pas seulement une intellectuelle au sens étroit du mot ; si elle n'était que cela, elle éveillerait peut-être en nous une certaine qualité d'admiration : elle ne nous toucherait pas. Son raidissement ferait d'elle une superbe méca-

nique. Mais Marie Lenéru reste une femme et souvent une artiste qui a su conserver toute sa faculté d'émerveillement. « Tout ce qui n'est pas le bonheur vrai, le bonheur intime et qu'on sent chaque jour, est insignifiant ; et le bonheur, c'est l'amour. Quel que soit l'orgueil qu'on possède, il n'y a pas à sortir de là. A quoi bon valoir son orgueil si personne ne doit vous en aimer plus ? Séduire, être séduit demeurera pour moi la définition de la vie. C'est pour avoir voulu la séduction la plus parfaite et pour l'avoir ressentie en elle que j'ai cru d'abord à la sainteté. »

Tout est noble chez Marie Lenéru. Aussi ne conçoit-elle pas la jalousie : « Je me souciera peu d'être l'unique amour mais le plus bel amour. Soyez irremplaçable et laissez-vous remplacer » ; mais il y a peut-être une autre jalousie — une jalousie purement physique qui, elle, lui échappe.

Chose rare chez un auteur de journal intime, pas trace de complaisance ou d'exhibitionnisme. Ces pages sont pleines de réserve, de pudeur : « Ce qui me console, c'est que je parle assez légèrement de ce qui me touche le plus, et l'on ne sait pas à quel point je me suis livrée. »

Ce qu'il y a de pathétique dans la vie de Marie Lenéru, c'est l'isolement auquel l'avait condamnée la surdité ; cet « isolement si spécial et inhumain qu'est l'absence du son... La lumière est matière inanimée, minérale, tandis que le son, la voix est animale, humaine. » Elle revient souvent sur cette idée que la lumière, même quand les yeux ne la perçoivent pas, a un rôle fécondant alors que, pour capter les grandes voix de la Nature, il faut une oreille vivante. On sent en effet chez Marie Lenéru ce goût frémissant pour la vie. Son journal est plein de notations aiguës et authentiques. Le style de Marie Lenéru, direct comme sa personne, et dense, fait de ce document humain un livre des plus attachants.

M.G.

JEAN PAULHAN, *Clef de la poésie*, Gallimard, coll. Métamorphoses, 1944.

Voilà trente-cinq ans au moins que Jean Paulhan applique au langage une part importante de son travail et de sa réflexion : des *Hain Tenys* aux *Fleurs de Tarbes*. Jeune encore il suscitait de tels miracles langagiers que Frédéric Paulhan, son père, lui écrivait tout un livre en réponse. *Expérience du Proverbe*, *Jacob Cow le pirate* ou si les mots sont des signes, jalonnent le cours d'une réflexion continue. Après le premier tome des *Fleurs*, et comme un intermède, voici *Clef de la poésie*. Et, pour gloser le tout, sept pages d'explication.

C'est une étrange qualité de la clarté qu'elle est obscure à l'aveugle. J'en connais plus d'un qui daube sur Jean Paulhan : « oui, bien sûr, des paradoxes. Et puis, ce sont des mots, tout ça. Il joue avec les idées, ne veut rien dire ou veut ne rien dire : se moque du monde. »

Comme il est sérieux, bien plutôt, quand il joue. En vérité, quelle plus grave entreprise, pour l'écrivain, que celle de déduire une « rhétorique nouvelle » ? C'est pourtant celle de Paulhan. Mais alors se posait à lui « un problème adventice », à savoir si son propos même n'était pas chimérique. « Il est en effet un point couramment admis... : c'est que la littérature — et la poésie en particulier, où cette littérature rencontre, avec sa plus grande pureté, son extrême tension — possède son mystère, et son miracle. Et faut-il encore rechercher des règles où règne l'arbitraire ? »

C'est à quoi répond *Clef de la poésie*. Je tente d'y établir que le mystère — s'il joue bien à la place que l'on nous dit, si la description qu'on nous en donne n'est pas trompeuse de tout point — se trouve moins propre à ruiner les lois ou les règles, qu'il ne leur impose une structure, singulière il est vrai, mais particulièrement précise. »

Partagée entre lois et mystère, la poésie décourage notre analyse. « Car toute loi

poétique, pour être exacte et complète, devrait de façon ou d'autre comprendre ce mystère. Mais ce mystère est insaisissable! » Ou plutôt : *inconcevable*, encore qu'*intelligible*. En outre : banal, est qui « fait autour de lui clarté », comme toute expression langagière. Ce mystère poétique n'est, en effet, qu'un cas particulier, un cas limite, du mystère latent sous chaque métaphore, sous chaque mot. Comme la critique littéraire titube sans répit de rhétorique en terreur, ainsi constamment la poétique, de prosodie en mystique. Tel critique mexicain appliquait naguère à l'hendécasyllabe espagnol la règle du nombre d'or, et le traitait selon la série de Fibonacci. Mais la poésie, pour cet autre, est expérience poétique. *Les uns font la forme provenir du fond ; les autres le fond de la forme... C'est tout le débat de la lettre et de l'esprit*. Au lieu de s'épuiser à chercher qui des deux a tort, Jean Paulhan les prend « également au sérieux... C'est alors que le chanteur trouve son compte, et le calculateur se met à chanter : Rimbaud devient Boileau, sans l'avouer ; et Valéry, Novalis en silence. » On découvre alors « qu'il arrive aux mots et à la pensée d'être en poésie *indifférents*... »

Ainsi naît la notion d'idée-mot, analogue à l'espace-temps, au mouvement-figure de la physique. Jean Paulhan ne « prétend pas à une rigueur plus grande » que celle des savants ; mais il prétend à toute leur rigueur ; autrement dit : « si je désigne mots et idées par $a b c$, $\alpha \beta \gamma$ — $a b c$ étant mots, si $\alpha \beta \gamma$ sont idées et l'inverse, — mais par F et F' les groupements ou fonctions, où se voient rangés ces mots et ces idées, j'obtiens... une formule uniforme et telle que de $F(a b c)$ il suit $F'(\alpha \beta \gamma)$ étant simplement entendu qu' $a b c$ sont mots aux classiques et rhétoriques, $\alpha \beta \gamma$ pensées. Mais qu'aux romantiques et terroristes $a b c$ sont au contraire idées et $\alpha \beta \gamma$ mots ». Nous y sommes, aux trois pages (44-46) dont quelques habiles laissent entendre qu'elles constituent un ingénieux canular ; derrière ses alphas, et ses F' , comme il doit rire, Paulhan, de ceux qui essaient ou feignent de comprendre.

Paulhan cherchait « une loi dont le mystère fasse partie. » La voilà, précisément, « réversible, et douée d'une double expression, où les mots tolèrent d'être substitués aux idées, les idées aux mots — *groupements ou fonctions demeurant identiques* — sans que la loi y perde rien de son exactitude. »

Quelle méthode plus rigoureuse pouvait-on appliquer pour atteindre ce mystère poétique puisque c'est exactement celle des géomètres, qui supposent résolu le problème qu'il s'agit pour eux de résoudre ? Et qui ne voit que la critique désormais peut se fonder, « non plus sur des astuces extérieures », mais sur une « persuasion qui vienne d'un déclenchement intérieur... qui parte à l'avenir, non plus de règles et de mesures mais d'une exacte participation, et, si l'on aime mieux, d'un partage ou secret de la poésie : bref une critique en connaissance de cause ».

Je n'ai pu résumer *Clef de la poésie*. Il m'a fallu la pillar, laissant au lecteur le soin (ou plutôt le plaisir) de refaire seul l'entre-deux citations, et d'apprécier à chaque phrase l'apparente subtilité, qui n'est, quand on l'examine un peu moins mal, que le bon sens strict. Jean Paulhan nous semblerait moins rusé, s'il ne déjouait nos ruses ; moins paradoxal, s'il ne détruisait l'un par l'autre nos paradoxes (*nos* préjugés). Comment en effet résumer une œuvre qui résume en cinquante pages une vie d'expériences et de méditation. D'où la difficulté qu'ont plusieurs à tolérer ce livre : à chaque phrase, Paulhan exige l'effort neuf d'un esprit toujours ingénu. Point de paliers toutes les dix marches ; c'est ici un seul escalier en colimaçon, pareil à ceux qui vrillent les pylones d'Edfou, les tours des cathédrales. Et la langue (un peu chantournée, parfois, mais alors même impeccable), est une autre raison des objecteurs : c'est qu'il suffit aujourd'hui d'écrire avec justesse, et précision, pour acquérir le renom d'hermétisme.

On croit d'abord qu'on n'écrira jamais sur Jean Paulhan. Et puis, on s'aperçoit qu'on n'a qu'à recopier les lettres, commentaires, observations que l'impérite des cri-

tiques les plus pressés (ou les plus présomptueux) lui impose presque toujours de composer pour s'expliquer. Il suffit en somme, de ne pas se presser.

Un mot encore : « Cette exagération, me déplaisait » écrivit un jour Jean Paulhan, au *Guerrier appliqué*. Ailleurs, dans *La guérison sévère*, si ma mémoire m'est fidèle : « Cette exagération me plaisait. » Il s'agit, je crois, d'inscriptions barbouillées dans la fièvre : « J'ai mille amis avec moi ». Et alors, naturellement : « cette exagération me plaisait ». Dans le *Guerrier appliqué*, il s'agissait plutôt d'un sentiment forcé : et donc, non moins naturellement : « cette exagération me déplaisait ». Depuis que j'ai remarqué ces deux phrases, il me semble que je comprends mieux cet *état d'innocence heureuse*, dont écrit ailleurs Jean Paulhan, *où les pensées et les mots nous viennent tout confondus, passent d'une seule bouchée*. Innocence heureuse qui est, par excellence, l'état de grâce poétique et langagière, la clef d'or de la poésie, et, plus généralement, des belles-lettres.

E.

RENÉ DE SOLIER, *La Larderie*, Lyon, Confluences, 1945.

« Bruissante, une voltigée de ramiers... » ; « safranées, les dentelures se purlèchent ; « étayant le silence, craque un nœud de joncs » ; « hennin d'argent, la lande convie les ménestrels » ; une phrase sur quatre (ou sur trois), est de ce type. Une sur quatre (ou sur cinq), de celui-ci : « un réseau d'arentelles bougonne » ; « un lit brasillant explose » ; « une pluie écarlate balafre l'orée » ; « un feu de saint Jean embrase le donjon ». L'auteur a-t-il voulu cette monotonie ? L'eût-il souhaitée, en claire conscience de l'irritation qu'elle cause ?

Ajoutez force mots paysans, patoisants, qu'il est malaisé de trouver aux dictionnaires. Des sourires qui « carminent », des pâtours qui « cramoisissent », à la rigueur ; mais voici du mauvais goût : « crooner en détresse, le grillon... » ; « assidu torero, l'ouvrière mise sur la couleur... »

Cette pauvreté de la syntaxe, curieusement couplée à tant d'effets recherchés dans le vocabulaire, à tant d'images précieuses, ne nous décourage pourtant pas tout à fait de lire *La Larderie*. M. de Solier observe les animaux, les plantes et les gens avec une précision qui, poussée un peu plus loin, et plus sobrement exprimée, pourrait donner des textes aussi satisfaisants que ceux de M. Francis Ponge, au *Parti-pris des choses*. Dans l'un et l'autre cas, la poésie naîtrait d'une *observation* qui devient *contemplation*. (Mais alors que M. Ponge prend uniment le parti de la chose, M. de Solier, ne montre ici qu'un parti-pris pour les choses de la campagne.)

E.

Essais

LISSAGARAY, *Histoire de la Commune de 1871*, Buenos-Aires, Editions du Trident, Collection Documents, Vol. I., 1944.

Peu de Français, peu de gens connaissent la Commune : pétroleuses et communards suffisent à la légende. Deux suffixes péjoratifs, et voilà jugé tout un peuple. Alors que nos manuels d'histoire s'efforcent de rendre quelque justice aux divers clans qui s'entre-égorgèrent durant la Révolution, les journées de juin 48 y sont escamotées, la Commune, calomniée. Encore que de mauvaise grâce, les actuels possédants ne peuvent pas ne pas tolérer la Révolution qui leur donna la puissance ; même de mauvaise grâce, ils ne peuvent accepter les deux révolutions qui voulaient la lui ravir.

Aux insulteurs de la Commune, c'est aussi que la bourgeoisie passe tout, elle qui dispense aujourd'hui les places et les honneurs. Si vivement qu'ils eussent été brocardés par le jeune Maxime du Camp, les Académiciens le sollicitèrent pourtant, plus tard, de poser sa candidature : entre temps il avait publié les quatre tomes des *Convulsions de Paris*, ramassés de fiches policières à lui confiées par Versailles, relevées, ça et là, d'injures où crie la peur. « Si ce livre était encore à faire, écrira du Camp, je le referais tel quel,

sans y changer un mot. S'il a excité contre moi des haines tenaces, il m'a mérité des sympathies ardentes ; je lui dois mon élection à l'Académie Française ; sur ce point, je ne me fais aucune illusion.» (Flaubert, qui méconnut les communards, trouvait pourtant que du Camp y allait trop fort, avec des mots trop pathétiques.)

Après les millions de Russes mis à mort par les Allemands, les 5 millions de juifs massacrés par les Nazis, les vingt millions d'Indiens étripés, grillés, dépecés par les Espagnols, le charnier communard est aujourd'hui discret. C'est du moins l'opinion de ceux pour qui le sang d'un homme riche est plus précieux que celui de trente mille prolétaires et de mille bons esprits.

Si les charniers de Paris n'égalent point les grands massacres de l'histoire, l'histoire de la Commune est pour nous riche de leçons. Karl Marx le savait bien.

« La résistance est une héroïque folie » disait le sage Trochu, précurseur de Weygand et général de son métier ; son chef d'Etat-Major : « nous ne pouvons pas nous défendre ; nous sommes décidés à ne pas nous défendre. » Dans l'*honneur* (déjà) et dans la dignité, Jules Favre livra donc Paris. Pendant ce temps, d'Aurelles de Paladine, ce paladin bourgeois, refusait d'exploiter les avantages stratégiques de l'armée dont il disposait ; ce grand seigneur ne voulait pas se « battre pour M. Gambetta. » C'est-à-dire pour Dantzig. Les procédés ne changent guère. Quant aux communards, ces maquisards de l'autre guerre, que seraient-ce que des « bandits » accouplés à des « femelles » pires qu'eux ? Les Prussiens, par contre, « braves gens calomniés, et combien préférables », disait déjà Luchaire, je veux dire Sarcey, à cette « ménagerie de singes et de tigres », à ces infâmes français qui voulaient déjà résister. Ah ! comme c'était bon d'entendre le *Ia* de la soldatesque occupante. « On ne saurait s'imaginer ce que ce *Ia* tenait de choses. Il semblait dire : Oui, pauvre Français, nous sommes là, ne crains plus rien ; on ne te mettra plus en prison ; tu auras le droit d'aller, de venir ; tu ne seras plus réduit à lire les boniments de Jules Vallès ou les sanglantes pasquinades du vaudevilliste Rochefort ; tu es ici en pays libre, *ia*, sur une terre amie, *ia*, sous la protection de baïonnettes bava-roises, *ia*... » La bourgeoisie savait déjà ce qu'elle voulait : plutôt Hitler que Léon Blum. Tout, plutôt que le peuple de France.

Et qu'on ne prétende pas que les seuls Allemands sont *capables de tout*. Toute classe, toute nation est capable de tout pour conserver des privilèges. « Vous avez sans doute aussi entendu parler des wagons à bestiaux dans lesquels nous avons été transportés... Nous étions quarante empilés dans le wagon, jetés les uns sur les autres. C'était un fouillis de bras, de têtes et de jambes. Les bâches étaient soigneusement fermées autour de la cargaison de chair humaine, nous ne respirions que par les fentes et les interstices du bois. On avait jeté dans un coin un tas de biscuits en miettes ; mais, jetés nous mêmes sur ce tas, nous l'avions bientôt écrasé, réduit en poussière. Pendant vingt-quatre heures, pas d'autres vivres, pas de boisson... de tout le voyage, pendant trente et une heures, nul d'entre nous ne put descendre et respirer. Les excréments des malades se mêlaient à la boue de nos biscuits ; la folie s'empara de plusieurs d'entre nous : on se battait pour avoir un peu d'air, un peu de place ; plusieurs d'entre nous, hallucinés, étaient autant de bêtes fauves. » Voilà bien la brutalité nazie, n'est-ce pas ? Oui, sans doute. C'est le récit d'un communard français : Elisée Reclus, le géographe. « Que l'homme puisse éprouver un très vif plaisir à découper en morceaux l'homme (et la femme), et d'abord — et surtout, peut-être — à imaginer qu'il le découpe, je ne sais trop quelle lâcheté nous fait dissimuler à l'ordinaire un fait trop évident » écrivait Jean Paulhan. (L'homme. Et non l'Allemand.) Cruauté qui pourtant n'épuise pas l'humain. Si le massacre des communards a démontré qu'une classe apeurée recourt à tous moyens, c'est durant la Commune aussi que l'homme de notre peuple a donné sa juste mesure ; des mots parfaits, des morts parfaites : tel ce vieillard que des officiers versaillais voulaient fusiller sur un tas de détrit. « Je me suis battu bravement ; j'ai le droit de ne pas mourir dans la merde. » Tel Delescluze qui, la Commune vaincue, marche seul vers la barricade et tombe mitraillé, « les mains libres, au soleil, à son heure, sans être affligé par la vue du bourreau. »

GEORGES MARGOULIÈS, *La langue et l'écriture chinoises*, Payot, 1943.

Depuis le début de *cette* guerre (car la guerre continue, malgré les apparences), la sinologie française a perdu des têtes précieuses : Henri Maspéro, assassiné à Buchenwald ; Marcel Granet, Paul Pelliot, Louis Laloy. Il reste Demiéville, des Rotours et les disciples des maîtres. Il reste Georges Margouliès. C'est assez pour que nous espérons que l'école sinologique de France reste ce qu'elle est : la meilleure.

Outre la lecture, raboteuse et si prenante du *Kou Wen* (dont Jean Prévost, en bon humaniste, faisait ses fréquentes délices), outre le secret des particules chinoises, je dois à Margouliès une des fortes émotions de ma vie. C'était aux Langues Orientales, en 1936. J'assistais par hasard à l'un des cours qu'il y donnait. Avec sa canne à pommeau d'ivoire — ou d'argent — le melon posé sur la table mais qu'on imaginait encore sur sa curieuse tête, les intonations d'une voix étrangère, les bottines à boutons, et cette allure qu'il avait (ou se donnait) de prestidigitateur pour hôtels de villes d'eaux, Margouliès prêtait à rire, ou du moins à sourire. Le poème chinois une fois écrit au tableau, il en expliqua la structure. Ce fut si beau que j'en pleurai.

Pour accroître ma dette envers ce sinologue, voilà son livre sur *La langue et l'écriture chinoise*. Il parut en 1943. Autant dire qu'il disparut. La thèse en est ingénieuse : littérature, philosophie, psychologie, structure politique et sociale, toute la Chine est dans ses caractères.

Alors que les langues indo-européennes, décomposées en signes alphabétiques littéraux, se dissolvent en mots auxquels on n'arrive que par une synthèse progressive de lettres et de syllabes dont la fin est d'être entendues, mots qui n'ont point d'existence propre, soumis toujours qu'ils sont aux jeux de la désinence, aux alternances vocaliques, aux conjugaisons de thèmes (*orao-opsomai-eidon* ; *je vais, nous allons, j'irai*), la langue chinoise a pour élément l'idéogramme, c'est-à-dire le mot, donné une fois pour toutes, pour tous les cas, tous les genres, tous les nombres, tous les temps, toutes les personnes, tous les aspects, le mot sous sa forme non plus auditive mais visuelle et dont le seul tracé renseigne sur le groupe d'idées auquel il appartient. Au chinois objectif et abstrait, parfaitement conçu pour l'expression des pensées, Margouliès oppose les langues de l'Occident, toujours concrètes, subjectives. A la prolixité des parlers, la concision d'une langue élaborée pour l'œil. Au particularisme des sons, l'universalité — incontestable — de l'image. Au cafouillage sémantique de la presse occidentale, le contrôle que gardaient les lettrés chinois sur l'usage des mots-clés. ¹ D'où plusieurs effets sur les lettres. Avant de pouvoir écrire, tout lettré doit étudier, très longuement, syntaxe et vocabulaire, comme jadis chez nous la modiste, le menuisier, moulaient la sparterie, ployaient le laiton en cadres de capotes, maniaient l'égoïne, le rabot, la varlope ; on n'écrit point en chinois sans avoir lu beaucoup de bons auteurs ; on lit donc beaucoup plus qu'en Occident. On lit aussi à d'autres fins : rhétoriciennes, si bien que le génie n'est jamais là-bas extérieur à la forme : en elle seule il se déclare et s'appréhende. Ce n'est pas tout. Sans commune mesure avec les propos vulgaires ou le langage familier, l'art d'écrire ne se juge pas selon les lois de la parole. Tout chinois sait d'instinct, pour l'avoir si longtemps appris, qu'une bonne conférence est *donc* un mauvais article, que le beau discours est *ipso facto* un écrit sans vertu. Aujourd'hui que nos lettres tendent à s'absorber dans le journal, ou le dialogue sténographié, nous ferions bien de réapprendre ces premières vérités. Il y a ceci, encore : du train dont nous allons, nos fils ne nous comprendront plus ; tous les trente ans la langue périra. Or, en Chine, par la force du caractère, nul risque de vieillissement : la forme du *Li Sao*, ou celle du *Liki* sont plus claires aux lettrés, après plus de deux mille ans, qu'au Français d'aujourd'hui le style de Montaigne, qu'aux yanquis Carlyle, Henry James. Continue comme elle est, la tradition littéraire assure le goût chinois contre l'inconstance, l'enfantillage, l'intempérance.

¹. Le Ministère du Sens des Mots, que réclame Rougemont, et qu'il faudra créer en Occident pour neutraliser les journaux, les orateurs et la publicité, il existait en fait dans la Chine d'avant 1911, « puisque seuls les bons lettrés y pouvaient imposer » un néologisme ou un sens dérivé ; (cf. pp. 114-115).

(La nature de la langue a cet autre curieux effet que l'art d'écrire est plus littéraire à la fois que chez nous, et que pourtant ce n'est qu'en Chine qu'on pourrait dire avec raison : *ut pictura poesis, ut musica poesis*. Car chaque caractère est pour l'œil un dessin, un petit tableau de la chose signifiée, auquel la calligraphie impose parfois d'autres valeurs plastiques. Et dans la poésie, où la rime et le rythme ont le même rôle que chez nous, les *tons* différents sur lesquels se chantent les mots — égal inférieur, égal supérieur, montant, descendant, rentrant — introduisent un élément, musical au sens propre, dont nous n'avons pas l'analogue.)

M. Margouliès continue sa démonstration : « Alors que dans les pays possédant des langues à désinence la notion de pouvoir était reliée à celle des personnes qui le détenaient, la conception chinoise, conforme aux conceptions de la grammaire, envisageait le pouvoir en soi, séparé de ses représentants. » Les représentants du pouvoir et le prince lui-même deviennent usurpateurs, s'ils cessent de tenir correctement leur rôle. « Le même devoir de loyauté au régime qui commande de servir un gouvernement juste, commande de combattre celui qui ne l'est pas. » Et cela, parce que la syntaxe chinoise façonna l'organisation politique du pays : « le cadre administratif, telle l'armature syntaxique chinoise, présente ses exigences types immuables, abstraction faite des individus qui, tels des mots *pleins*¹ viennent le remplir pour une phrase donnée. »

On pourrait objecter à M. Margouliès que St. Thomas d'Aquin, théologien qui vivait dans une civilisation de langues à désinences, a condamné le pouvoir tyrannique et enseigné le devoir de rébellion. M. Margouliès répondrait que les institutions et l'histoire du Moyen-Age Chrétien ne sont pas conformes à cet enseignement et qu'il y a peu de temps que nous pratiquons le système des concours.

Or, les concours, nés de la langue même, donnent à la structure chinoise, politique et sociale, cette originalité qu'on veut bien lui reconnaître, ne serait-ce que pour la dénigrer. Chez ceux qui n'en connaissent rien, les « mandarins » ont mauvaise réputation. De quoi s'agit-il, en fait ? « Tout l'édifice politique, l'appareil gouvernemental, enfin l'ordre social chinois reposent depuis deux mille ans sur un système qui est particulier à la civilisation chinoise, le système des examens. Ce système, dont on rend souvent en Europe les trois étapes principales par le nom des trois épreuves savantes occidentales, baccalauréat, licence et doctorat, comprend en réalité des épreuves plus variées, grâce à des subdivisions de chacun des trois grades². Son importance sociale est infiniment plus grande » qu'en Europe, puisque tout le personnel politique et administratif se recrutait, et avançait, par le moyen de ces concours, ouverts à tous, riches et pauvres (criminels exclus), et constamment adaptés aux exigences de l'histoire. Une émulation constante était ainsi maintenue dans les cadres. Quant aux humbles, ils savaient que l'intelligence, l'application, le zèle, *eux seuls*, conduisaient aux plus hauts postes. De concours en concours, tout fils de paysan pouvait devenir ministre. Et quel souci de la justice : pour les concours importants, les examinateurs ne lisaient pas les copies, car il auraient pu connaître l'écriture du candidat ; un scribe les recopiait. La tricherie pouvait coûter la vie. Point de népotisme, point de favoris, de mignons. Point de morgue chez les grands, qui se savaient nés du peuple et qui savaient que leur fils y pourrait revenir. Une aristocratie viagère de boursiers, non d'héritiers; (le plus célèbre drame chinois, le *Pi-pa ki* de Kao-tong-kia, ouvrage considéré sous les T'ai Tsing, c'est à dire les Mandchous, comme « l'ouvrage le plus utile aux mœurs », il peut bien présenter une satire des examens, les-

1. Il existe en chinois deux sortes de mots : les *pleins*, qui portent le sens ; les *vides*, qui l'articulent.

2. Pour comprendre le détail du mécanisme, il faut toujours se reporter au travail de M. des Rotours : *Le Traité des Examens traduit de la Nouvelle Histoire des T'ang*, Paris, Leroux, 1932. L'examen de *tsin-che* (lettré accompli) fut créé vers la fin de la dynastie des Souei. L'examen sur les classiques, un peu plus tôt, mais sous les mêmes souverains (590-617). M. Margouliès exagère donc en parlant de 2000 ans. Le système, aboli en 1911, a duré 1300 ans.

quels avaient d'ailleurs dégénéré sous les dynasties étrangères : reste que Tsai Yong, le héros, « brillant sujet », bonne bête à concours et fils du peuple, est aimé *tout naturellement* par la fille de Nieou qui est Ministre d'Etat.¹

Autant que les concours, la politesse est chinoise. L'occidental n'en connaît que les apparences, qu'il explique à sa guise, et mal. En effet « si les relations officielles chinoises sont soumises à un ensemble de politesses plus complet et plus minutieux qu'il ne l'est en Occident, par contre, les relations amicales jouissent de leur côté d'une liberté spontanée également plus grande » qu'en Europe. Selon qu'ils remarquaient cet aspect (ou celui-là) les occidentaux parlaient donc du débraillé (ou du ritualisme) des relations personnelles. C'est ici le triomphe de M. Margouliès : de même, vous dira-t-il, que dans la phrase le mot plein garde sa valeur absolue et que la tournure grammaticale est incapable d'en affecter la qualité objective (alors que dans les langues à désinences les mots s'affectent l'un l'autre d'une valeur relative), de même la politesse doit être absolue dans les relations sociales (alors que l'occident s'épuise à vouloir concilier les relations de politesse et d'amitié). Puisque les rites constituent une part non médiocre de la morale, on s'étonne donc à peine si la langue chinoise est, pour Margouliès, à l'origine de l'éthique. Témoin ce ministre moribond à qui son souverain vient demander conseil. « Prenez, lui-dit-il, un tel pour me remplacer ». Le roi n'aimait pas Un Tel. Alors le ministre : « Cet homme est ambitieux autant qu'il est capable. Si vous l'écartez il vous causera des ennuis. Le mieux serait donc de le faire mettre à mort. » Sitôt le roi parti, le ministre fit appeler Un Tel, lui conta son discours. « J'ai accompli mon devoir envers mon souverain. Et maintenant que ce soit mon devoir envers vous. Le roi vous tuera, fidèle à mon conseil. Fuyez vite, sinon... » Le souci de l'absolu, l'aptitude à l'objectivité impose à ce ministre (et lui permet) ces deux réponses intègres. Et Margouliès de conclure : que la conduite chinoise est ici la meilleure, si choquante qu'elle soit pour nos esprits d'Occident : « preuve parfaite de l'influence linguistique sur la mentalité, même dans un domaine aussi absolu que l'est la morale. »

La thèse est audacieuse. Elle va dresser d'un bloc tous les marxistes. Et peut-être auront-ils raison de crier au système. Mais quoi, c'est le propre de tout système de pouvoir tout expliquer : catholique, marxiste, ou freudien, tout système a toujours tort. Y compris celui de Margouliès. Que la structure politique et surtout administrative soit en Chine explicable *en partie* par l'usage des caractères, nul ne le nie. Mais en France, probablement sous l'influence chinoise, transmise par les jésuites, les concours ont réussi. Or notre langue est flexionnelle. Pour la politesse, la morale ou la religion, les idées de Margouliès paraissent aventureuses, encore que séduisantes. Si la morale est quelque chose d'« absolu » (p. 195), si l'histoire « ignore les hasards » (p. 177), on peut accepter les déductions de cet essai. Mais la morale est relative, mais l'histoire est tissu de hasards.

Combien d'autres idées sont excitées par Margouliès ! Le Chinois comme langue internationale, par exemple, pour remplacer le latin, qui nous manque. Leibnitz y pensait déjà. Margouliès y revient. Volontiers je m'y rallierais (mais il faudrait dire pourquoi ; ce serait long ; ce sera pour une autre fois.)

On conçoit aisément que M. Margouliès soit hostile à la transcription du chinois en alphabet phonétique. C'est un fait que la Chine doit son unité à l'existence des caractères ; un autre fait que les capitalistes d'une part, de l'autre les Russes, s'efforcent d'obtenir qu'elle adopte la romanisation. Conclue qui voudra.

Je voudrais qu'on désignât quelqu'un pour récrire cet essai. Les citations que j'ai faites et que j'ai dû arrêter plusieurs fois avant le charabia, donnent un aperçu des vices de la forme. Margouliès, si subtil en particules chinoises, n'a aucune idée de l'usage français. Il écrit « acceptation » pour *acception*, « disproportionnellement » pour *disproportionnement* ; il évoque un mouvement littéraire — celui du *pai-houa* de Hou-Che —

¹. Voyez *Le Pi-pa Ki ou l'histoire du Luth, drame chinois de Kao-tong-kia, représenté à Pékin en 1404 avec les changements de Mao-Tseu*, traduction de M. Bazin aîné, Paris, Imprimerie Royale, 1841.

« qui ne visait à rien moins que de supplanter intégralement la langue écrite ». Ce ne sont que barbarismes, solécismes. Malgré tout, le livre est passionnant.

Pour finir, un apologue, ou peut-être une énigme. Dans les villes chinoises, et jusque dans les villages, il existait un bâtiment appelé *Hi-tseu-t'a* (le pavillon des caractères tracés). On y portait scrupuleusement tous les lambeaux de papier sur lesquels on pouvait discerner fût-ce la trace délavée d'un ancien caractère. Religieusement, ces paperasses étaient purifiées par la flamme. Chez nous, même le journal intitulé *La Croix* sert à l'occasion de papier hygiénique.

E.

ALBERT CAMUS, *La révolte*, (*L'Existence*, Gallimard, Collection Métaphysique).

Réparation à Camus. Dans une précédente note sur le « Mythe de Sisyphe », notre reconnaissance envers l'auteur, notre admiration, s'accompagnaient de fortes réserves. Nous regrettons, par moments, de ne plus trouver dans cet ouvrage qu'une simple préface à des œuvres littéraires : l'expression d'une vision personnelle de la vie, alors que ses premières pages annonçaient une recherche de vérité d'une portée générale.

Il nous est d'autant plus agréable de marquer l'importance exceptionnelle d'une étude sur « la Révolte », qu'Albert Camus a fait paraître en 1945. Remarquablement cohérent avec ses prémisses, ce petit écrit, d'une belle rigueur, mérite de faire date. Camus connaît le secret du bon style philosophique et sait tout dire en un langage très simple avec le minimum de syllabes. Sa concision décourage l'analyse. Le mieux à faire, pour résumer ses idées, est de présenter une suite de citations, — en avertissant le lecteur que les parties omises sont aussi denses et substantielles que les phrases retenues.

— L'affirmation de la révolte fonde une valeur qu'on peut identifier, pour commencer, « avec ce qui, en l'homme, demeure irréductible »... « L'homme prend conscience, dans le mouvement de sa révolte, d'une valeur où il croit pouvoir se résumer »... Il veut qu'elle soit « en sa personne reconnue et acceptée »... « S'il préfère la chance de mort à la négation de cette part de l'homme qu'il défend, c'est qu'il estime cette dernière plus générale que lui même. La part que le révolté défend, elle lui est commune avec tous les hommes »... La révolte « peut naître aussi au spectacle de l'oppression »... Il y a alors « identification de destinées et prise de parti. L'individu n'est donc pas à lui seul cette valeur qu'il veut défendre. Il faut tous les hommes pour la composer. C'est dans la révolte que l'homme se dépasse dans autrui »... « De cette solidarité reconnue, il est possible de tirer ceci : il n'y a que l'homme qui mérite que l'homme lui soit sacrifié ».

— « Cette valeur n'est pas négative... Elle est le mouvement qui dresse l'individu pour la défense d'une dignité commune à tous les hommes... Cette valeur n'est pas relative, bien que la révolte s'affirme surtout dans l'orbite de la civilisation européenne, là où la liberté politique et les droits individuels sont socialement reconnus. Et si le problème a pris une acuité extrême à notre époque, c'est simplement que celle-ci, à force de contestations, met au premier plan l'une des dimensions essentielles de l'homme ».

« Alors que l'histoire, même collective, d'un mouvement de révolte est toujours celle d'un engagement sans issue dans les faits, d'une protestation obscure qui n'engage ni système ni raison, une révolution est une tentative... pour façonner le monde dans un cadre théorique. » Camus marque lui-même l'originalité de sa position et par où « une réflexion révoltée se sépare de certaines formes de la philosophie existentielle. Dans la mesure où elle fait entrer la part individuelle de l'homme dans la communauté en lutte, dans la mesure où elle l'assure d'une condition où l'action demeure possible, la révolte dépasse l'angoisse. Il y a au-delà de l'angoisse, hors de l'éternité, et c'est la révolte. »

Le rétablissement ainsi accompli a d'autant plus de prix que Camus ne renonce aucunement à sa vision lucide d'un monde absurde et qu'il s'astreint à ne jamais dépas-

ser l'évidence du fait vécu. La netteté singulière de sa pensée et de son style mettent en pleine lumière certains traits caractéristiques de la pensée contemporaine.

Contre Scheler, Camus établit pertinemment qu'on ne saurait confondre révolte et ressentiment. La prétendue réduction des idées humanitaires procède, chez Scheler, d'un parti-pris manifeste. On y retrouve le procédé favori de certaine apologétique religieuse qui veut vous imposer, de force, une image défigurée de vous-même afin de mieux pouvoir vous appliquer ensuite son argumentation, comme lorsqu'elle affirme que vous *devez* être malheureux, privé de Dieu, pour vous obliger à « chercher en gémissant ».

Mais peut-être Camus ne distingue-t-il pas assez la révolte de la rébellion. Une méthode d'analyse concrète devrait envisager l'acte sous sa forme vivante et prendre la révolte dans son explosion furieuse et aveugle. La révolte est d'abord rage : ainsi s'exprime le sentiment obscur, et encore informe, du tort subi. La révolte métaphysique prend souvent l'allure impétueuse d'une réaction excessive qui, dans sa véhémence, dépasse la valeur sans la voir. N'a-t-elle pas, chez Rimbaud, un accent de rage implacable ? et la violence forcenée des surréalistes ne traduit-elle pas une volonté de destruction, qui ne va pas au-delà ? La doctrine de la « révolte pour la révolte » traduisait, en une sorte de dogme, cette phase de la pure rébellion.

On ne peut refuser de reconnaître la logique interne qui l'inspire. Devant l'injustice triomphante, lorsque tout espoir d'action utile semble perdu, le nihilisme d'action directe élève une dernière protestation. De même, dans un monde où l'espoir est définitivement banni, l'homme oppose à l'absurde sa colère destructrice. Le cri des anarchistes : « Viva la muerte ! » ne fait que pousser à bout les conséquences d'un désespoir sans issue. Aussi est-ce en vertu d'une nécessité profonde que la « révolte métaphysique » se dégage mal de la rébellion et tend facilement à y retomber. Par là, elle semble s'opposer à la révolte réelle, qui seule peut fonder une valeur. Et pour mieux les dissocier l'une de l'autre, il n'est pas mauvais de considérer la révolte métaphysique dans ses rapports avec le christianisme.

Camus nie l'idée de révolte à l'intérieur du Christianisme. Un croyant serait mieux qualifié ici pour lui porter la contradiction, mais enfin on ne gagne rien à trop simplifier une position si l'on veut vraiment la dépasser. La thèse même de Camus ne peut être contestée : « l'homme révolté, c'est l'homme jeté hors du sacré et appliqué à revendiquer un ordre humain où toutes les réponses soient humaines ». Pour le christianisme, Lucifer est voué à la damnation, la foi et l'acceptation représentent le dernier mot. Mais l'acceptation n'est valable que si on y arrive en passant par la révolte, à travers la révolte. La réclamation de l'homme contre sa condition « misérable » et incompréhensible constitue l'épreuve nécessaire qui confère son prix à l'acte de foi. C'est le sens de la plainte de Job et celui de la « lutte avec Dieu », dont le symbole s'inscrit dans le nom d'Israël. Péguy a su prêter une voix déchirante à l'impatience douloureuse du croyant, impatience devant l'injustice, devant « l'infinie lâcheté des hommes », devant l'iniquité de l'éternelle perte. C'est la souffrance du chrétien qui doit être pleinement « assumée », selon Péguy, et non pas éludée par une résignation prématurée.

On ne saurait nier, d'autre part, que le thème de la révolte occupe une place centrale dans la pensée de Kierkegaard ; et ce qui m'inquiète justement c'est que l'existentialisme, par ses attaches à Kierkegaard, conserve trop souvent l'empreinte de ses « adhérences » chrétiennes. Certaines formes haineuses et blasphématoires de rébellion, l'archarnement à se détruire et à s'abîmer, ne s'expliquent que par une sorte de combat contre l'ombre de Dieu qu'on porte toujours en soi.

Le suicide de Kirilov, acte suprême d'« insubordination », dont Camus restitue l'impeccable logique, a pour but de prouver aux hommes (et sans doute à Kirilov lui-

même) que Dieu n'existe pas. Le « besoin d'absolu », démuné d'objet et reporté sur l'existence même, provoque, après l'immanquable déception, la réponse d'un refus intraitable.

De là vient, sans doute, le caractère étroitement individuel de la révolte métaphysique. Elle demeure, avant tout, une révolte du *moi*, qui ne connaît pas de limite à son affirmation démesurée et se laisse entraîner aux prétentions extrêmes d'un désir de divinisation. Chez Camus lui-même ne la voyons-nous pas aboutir à une frénésie de vivre, s'exerçant dans l'importe quelle voie ? Les trois types de « l'homme absurde », le Conquérant, l'Acteur, le Don Juan, incarnant, sous trois formes différentes, la destinée de l'individu enfermé en lui-même.

Ces exemples nous montrent que la révolte métaphysique n'est guère propre à nous ouvrir un chemin vers autrui. Notion trouble, et littéralement indéfinie, elle semble, par nature, stérile et ambiguë. Incapable de tirer l'homme de sa solitude, elle tend aussi bien au refus et à la volonté de néant qu'à la frénésie de vivre ou à la résistance irréductible.

Et je ne prétends pas que cette notion soit dépourvue de sens (mais c'est tout le problème de l'existentialisme, pris en son point central : le besoin d'être, qu'il faudrait soulever ici et je m'en garderai bien), je voudrais seulement relever que la superposition de la révolte métaphysique à la révolte réelle ne peut être qu'une source de confusion. De la seconde seule on peut tirer une position de valeurs.

Nous devons remercier Camus d'avoir fait ressortir la portée de cette expérience capitale. La seule critique qu'on pourrait lui adresser porte sur la méthode et concerne le critère de l'évidence vécue. Je me demande si la révolte peut être prise comme une pure donnée et si elle ne tire pas d'ailleurs une grande part de sa fécondité. Camus croit partir de la révolte comme simple fait ; en réalité il la prend sous une forme où elle implique déjà la pensée et l'histoire. « On trouvait dans le mouvement de révolte, en même temps que la notion confuse d'un droit, les idées connexes de justice et de liberté ». Une « notion confuse » passe encore, mais des idées « de justice ou de liberté », celle « d'une dignité commune » dont il sera parlé plus loin, ne se « trouvent pas », toutes faites, dans un sursaut de révolte. A supposer même qu'il s'agisse simplement de les dégager, (et ce travail peut-il se faire sans une élaboration, sans une construction de l'idée ?), la pensée doit intervenir, avec sa faculté d'universaliser, pour assumer la prise de conscience. Or, prenons garde que les premiers actes de pensée posent la pensée elle-même et que, par là, une nouvelle valeur fait son entrée. Camus s'engage beaucoup, en admettant, dans une note, le *cogito* intellectuel.

Il est clair, d'autre part, que la notion de dignité, et même le simple sentiment d'une part irréductible de l'homme, n'existent qu'en fonction d'une évolution historique déterminée. L'exemple d'un certain traitement, de certains égards qui rendent le respect effectif, peuvent seules leur donner une consistance. On se fait donc illusion lorsque l'on croit recourir à « l'expérience individuelle ». Même une pensée individuelle ne pourrait suffire ici. Les valeurs dont il s'agit se sont forgées, en réalité, à travers une longue histoire, qu'elles ont contribué à faire. La révolution, lisons-nous, « est le passage de l'idée dans l'expérience historique, quand la révolte au contraire est le mouvement qui mène de l'expérience individuelle à l'idée ». Ce petit mot, fort vague, de « mouvement » recouvre ici une quantité de choses : tout un long travail de la pensée collective sur une série d'événements, de situations, de changements, entrevus puis obtenus. Les valeurs sont élaborées par la pensée dans l'histoire. Il faut donc souligner ce qu'il y a de fallacieux, voire de fictif, dans une méthode de « pure expérience ». On prétend se reporter à l'acte pur, mais ce que l'on considère, en fait, c'est l'acte déjà chargé de significations nombreuses, qui ne sont nullement incluses dans l'expérience, mais dérivent d'un long acquis. Lorsqu'on

croit envisager l'individu dans sa réaction spontanée, on lui prête, en réalité, une conscience qui est le fruit d'une succession de conquête accumulées. On tire, en somme, de la révolte une conscience qu'on y avait mise par avance. L'extrême dénuement de la pensée contemporaine, nous dit Camus, «force l'individu à l'entreprise incroyable qui consiste en même temps à repenser le monde et à recréer l'homme». Redoutable entreprise en effet ! mais ce n'est que présomption pure, — où se reflète un des travers de la pensée contemporaine. L'individu se croit investi de la charge héroïque de tout redécouvrir et de tout tirer de lui-même. On ne parle, à chaque instant, que de «créer des valeurs», comme si c'était un jeu. Je ris de «ces inventeurs de valeurs» qu'on voit surgir à chaque tournant.

Il ne s'ensuit nullement que la description existentielle soit vaine; à l'existentialisme revient le mérite inestimable d'avoir réagi contre une philosophie de pure connaissance, perpétuée par une trop longue tradition. Mais autant la référence au vécu est nécessaire, autant elle a besoin, pour devenir féconde, que la pensée soit réintégrée dans son rôle et sa fonction.

Jusqu'à quel point Camus attribue-t-il un rôle privilégié — ou même exclusif — à l'expérience de la révolte ? Cela n'est pas très clair. Mais il existe, à côté de la révolte, d'autres expériences fondamentales, aussi riches de contenu, et qui peuvent servir de base à une recherche de philosophie concrète. L'amour a fait l'objet d'une des premières descriptions phénoménologiques qui aient paru en France. Après trente ans, le beau livre de Scheler : «Nature et formes de la sympathie» n'a pas du tout vieilli. Si certaines de ses conclusions se rattachent à une conception religieuse, la description est conduite avec un tel souci de vérité humaine qu'elle conserve une valeur très générale.

La vie intellectuelle elle-même peut être prise comme une expérience vécue. Alain décrit ce sursaut violent de tout notre être devant une tentative de nous induire en erreur : «Ah ? me prenez-vous pour un imbécile !». Le refus de la crédulité, aussi violent que le refus de s'agenouiller, engage la personne entière et devient une question d'honneur. L'œuvre d'un grand romancier, pourvu qu'elle ne soit ni «morale» ni «métaphysique» d'intention, peut également nous apporter des révélations essentielles sur la destinée humaine. Dans les récits de Conrad, la lutte contre les éléments, les efforts des marins emportés par la tempête, donnent une vue de la condition humaine à la fois très profonde et proche du concret. Le travail constructif des hommes pour assurer en commun leur subsistance, ou pour échapper à la mort est une expérience aussi authentique que la révolte elle-même.

L'unité profonde de ces diverses expériences, leur développement simultané ou alternant (car elles sont toujours menées de front), leurs échanges continuels, composent la vie de la conscience. Mais ce n'est pas un des moindres paradoxes du nouvel existentialisme que d'oublier la conscience même, pour s'emprisonner, volontairement, dans un de ses aspects. La philosophie contemporaine s'attache avec prédilection à certains états-limites, confinant au désespoir et convergeant vers l'angoisse : le dépaysement, la dépersonnalisation (Kafka), l'étrangeté, l'insensibilité «du caillou», la «nausée». Elle conduit jusqu'à son terme dernier le travail d'une critique nihiliste, en l'appliquant directement, de l'intérieur, à l'être même de l'homme. Une sorte de résorption dans le vide crée une conscience raréfiée et livrée au vertige du néant. Arrivé à ce point extrême de la dialectique négative, l'existentialisme contemporain se refuse au «retournement» mystique (dont Camus a admirablement dénoncé la pipe-rie). Il veut chercher un passage à l'affirmation sans sortir du «cercle étroit» de la vie humaine.

A l'aide d'une méthode phénoménologique, J. P. Sartre échafaude une théorie

de l'acte, trop formelle encore dans ses analyses et manifestement outrée. A. Camus, par une réflexion plus concrète, arrive à établir une première valeur.

Mais il y a aussi une logique de l'affirmation. Pour peu que l'on reconnaisse l'interdépendance d'une révolte réelle avec la pensée et avec l'histoire, le « rétablissement » effectué par Camus semble devoir nous mener plus loin qu'il ne paraîtrait tout d'abord.

En quelque manière il nous fait sortir de l'absurde et comporte une rupture avec la position du précédent essai. A une liberté discrétionnaire qui, avec l'équivalence des buts et des valeurs, admet « l'engagement » arbitraire en n'importe quelle direction, se substitue une liberté plus vraie, moins délestée, mieux accordée aux conditions réelles de la vie humaine.

EDGARD FORTI

B. DORIVAL, *Les étapes de la peinture française contemporaine*, T. III — *Depuis le cubisme, 1911-1944*, Gallimard, 1945.

Voici le troisième volume des *Étapes de la peinture française contemporaine*. Les deux premiers volumes furent épuisés dès leur parution ; c'est que cette histoire de la peinture apportait vraiment quelque chose d'intéressant et de nouveau.

L'auteur commençait son histoire à l'impressionnisme. Le premier volume était consacré aux ancêtres (Renoir, Manet, Cézanne, etc.) qu'il étudiait à fond. Dans le deuxième, il s'agissait de peintres plus proches de nous (Braque, Derain, Picasso, Matisse, Vlaminck...) que Dorival connut, qu'il vit travailler, qu'il interrogea et, à travers Dorival, c'est en quelque sorte le peintre lui-même qui s'exprimait.

Peut-être aurait-on préféré parfois que Dorival fît moins siennes les opinions des peintres et fît plus œuvre de critique ; qu'il nous découvrit ses préférences, ses jugements, ses intuitions. Le seul reproche, en effet, que l'on eût pu faire à ces livres, d'ailleurs si intelligents, c'est qu'ils furent conçus dans un esprit assez didactique, systématique même — comme le peut faire un professeur — un peu à la manière de Taine.

Le troisième volume qui vient de paraître couvre la période de 1910 à nos jours. Il se propose de retracer l'histoire de la peinture des deux guerres et de l'entre-deux guerres. C'est une longue étude sur l'opposition au cubisme. Dans ce volume, Dorival fait plus de place aux mouvements qu'aux individualités. Qu'on l'admire ou qu'on le combatte, le cubisme s'est imposé : cet art instinctif et sensible, né aux environs de 1910 (Douanier Rousseau, Séraphine de Senlis, Utrillo) art naïf, en réaction à trop d'intellectualisme, fait la matière d'une longue analyse.

Une autre, aussi sérieuse et complète, est celle que Dorival appelle la protestation du bon sens et qui groupe les peintres qui refusèrent d'adopter tout l'apport d'abstraction du cubisme (Dunoyer de Segonzac, Boussaingault, Waroquier, Dufresne...).

Enfin un troisième chapitre est consacré aux trois formes que prit la « protestation de la subjectivité » — confiance du peintre à ses semblables — et c'est l'expressionnisme (Gromaire, Goerg, La Patellière) l'école de Paris (Modigliani, Soutine, Chagall) et le surréalisme.

Une esquisse des tendances de la jeune peinture contemporaine clôture ces *Étapes*. Bazaine écrit à ce propos : « Ni fauve, ni cubiste mais inconcevable sans ces derniers, la jeune peinture française contemporaine me semble se situer dans l'évolution de l'art français et son effort prolonger logiquement celui de ces aînés ».

Toutes ces analyses sont extrêmement poussées, détaillées, intelligentes, écrites d'une manière qui n'est ni sèche ni « historique » et pourtant dans une langue claire, nette, ordonnée. Je signale pour prendre un exemple les pages consacrées à Modigliani en qui Dorival voit un pur héritier des Toscans.

Une importante bibliographie sur les peintres et les diverses écoles, un index des artistes cités complètent cet ouvrage qui se terminera sur un quatrième volume (de planches), indispensable complément des trois tomes précédents.

M.G.

Sciences

J. ROUCH, *Traité d'océanographie Physique*, Paris, Payot 1943.

M. FLORKIN, *L'Evolution Biochimique*, Paris, Masson, 1944.

Il m'est très agréable de pouvoir parler des ouvrages scientifiques récemment parus en France. Le temps est déjà lointain où nous étions à l'affût des moindres recherches, des moindres réalisations techniques des savants de France et de Belgique. Aujourd'hui que le monde reprend haleine et que les rapports entre les deux pays sont devenus à peu près normaux, nous commençons à voir clair à l'intérieur de la « citadelle » que domina trop longtemps l'esprit de négation. Que nos amis de France excusent notre étonnement de constater qu'en dépit des malheurs de l'occupation et de la trahison, l'esprit n'a jamais abdicué. Hitler a réussi à couper la France du monde, mais les savants français, modestes, n'ont eu d'autre ambition que de poursuivre leurs recherches et d'assurer la publication de leurs travaux, que leur voix puisse ou non parvenir au monde ! Qu'on juge (à la mesure de notre amour pour la France et du besoin que nous ressentions de sa pensée) à quel point ces ouvrages nous manquaient. J'espère, en d'autres rubriques, être à même de mettre le lecteur au courant de la pensée scientifique française, issue de la tourmente. Aujourd'hui je me borne à signaler deux ouvrages.

Le *Traité d'Océanographie Physique* du Commandant Rouch vient en son temps et à sa place.

Depuis les ouvrages déjà anciens de Thoulet et de Richard, la librairie scientifique française se contente de nous offrir des études fragmentaires sur la mer. Les leçons d'océanographie physique de Berget, qui datent de 1930-1931 et qui ont paru aux Annales de l'Institut Océanographique de Paris, ne sont pratiquement accessibles qu'aux seuls océanographes. La France ne possédait jusqu'ici aucune contrepartie du traité allemand de Kummel, ni de celui du savant anglais Allen, ni de l'ouvrage publié par les soins du National Research Council d'Amérique. Rouch vient de combler cette lacune. Officier de marine, membre d'expéditions océanographiques nombreuses et diverses, représentant de la France à la Commission Internationale de l'Exploration Scientifique de la Méditerranée où j'ai eu le plaisir de le rencontrer, le Commandant Rouch était tout désigné pour ce travail. Je viens d'apprendre qu'il succède à Berget à l'Institut Océanographique de la rue Saint-Jacques, fondation du prince Albert de Monaco.

Sa personnalité attachante se révèle dès la préface : il y parle modestement de ses travaux, hautement de ses devanciers. Le livre est un exposé synthétique et lumineux des problèmes bathymétriques. Il représente la première publication d'une série que nous désirons longue et détaillée. Certes, les océanographes eussent préféré qu'on leur livrât d'un trait l'ouvrage en sa totalité. Des difficultés matérielles, que nous espérons transitoires, ont sans doute contraint l'auteur à procéder par livraisons successives. Dans ce premier volume, l'auteur expose les diverses méthodes de sondage et les résultats acquis par ces méthodes : mesure classique par la ligne plombée, sondage par la pression, le son, l'ultra-son, examen des cartes bathymétriques, étude des fonds marins, conservation des échantillons ramenés à la surface par les ramasseurs de fond. Les cinq derniers chapitres (le livre en compte dix-neuf) sont consacrés à l'étude générale des profondeurs de toutes les mers du globe.

Si je loue pleinement la partie relative à la technique du sondage et de la prise des échantillons de fond, je ne saurais en faire autant de ces cinq chapitres : revue rapide, forcément sommaire, de données qui, détachées des problèmes hydrographiques auxquelles elles sont étroitement liées, risquent d'apparaître arides. Certes, l'auteur entend exposer dans les publications à venir les autres problèmes de l'océanographie physique, mais il le fera selon sa méthode, unilatérale. Le lecteur sera obligé, une fois l'ouvrage achevé, de se reporter, pour l'étude de chaque océan, à tous les volumes. J'aurais préféré que l'auteur suivit une méthode comparable à celle de Gerhardt Schott qui publia avant la guerre deux volumes, l'un sur l'Océan Indopacifique, l'autre sur l'Océan Atlantique. Mais il nous faut accepter les limitations que les circonstances actuelles ont imposées au Commandant Rouch et souhaiter qu'il puisse au plus tôt achever son travail.

Le deuxième livre nous vient de l'Université de Liège, où Marcel Florkin professe la biochimie. C'est un essai audacieux puisqu'il s'agit de proposer aux chercheurs à venir un plan de travail qui permette de démontrer ce que Haldane prévoit dans la phrase liminaire du livre de Florkin. « Our final theory of evolution will see it largely as a biochemical process ». Jean Brachet a récemment essayé d'asseoir l'embryologie sur une base chimique. Florkin incline à penser que la classification naturelle des animaux et leur évolution pourrait résulter d'un processus biochimique. Il écrit, dans son chapitre final : « L'ensemble des acquisitions de la biochimie générale nous pousse à admettre la notion d'une continuité de structure entre les différents niveaux d'agrégation de la matière vivante, et par conséquent la notion selon laquelle les structures microscopiques, sont dépendantes des structures submicroscopiques, lesquelles sont elles-mêmes dépendantes des structures des grosses molécules et des agrégats de molécules... On peut se représenter le cytoplasme d'une cellule comme constitué par un enchevêtrement de fibrilles de nature protidique qui constituent le cytosquelette dans les mailles duquel se trouvent les autres constituants, et notamment des granules nucléo-protéiniques, porteurs d'enzymes, dont la nature a été le sujet d'importantes recherches de Brachet et de Jeener. Il est vraisemblable que la structure des molécules protéiniques du cytosquelette constitue un des éléments importants de la chimiodifférenciation des cellules spécialisées des divers organes. En dernière analyse, cette chimiodifférenciation s'établit au cours du développement ontogénétique et l'élimination de son mécanisme est une des tâches de l'avenir réservées à l'embryologie chimique qui vise à préciser les bases biochimiques de l'organogénèse... La notion selon laquelle les fibrilles du cytosquelette peuvent être orientées en architectures définies par l'activité de substances fonctionnelles spécifiques est parmi celles qui réclament les lumières de l'expérimentation. La biochimie moderne a montré l'intervention dans le métabolisme d'une série de substances fonctionnelles spécifiques et qui assurent véritablement le gouvernement de l'organisme... En dernière analyse, on peut concevoir la forme extérieure d'un animal comme la résultante des architectures moléculaires et submicroscopiques, elles-mêmes conditionnées par l'activité de substances fonctionnelles spécifiques produites au cours de l'ontogénèse.

Cette notion d'une continuité entre structures morphologiques et structures des molécules et des assemblages de molécules reste à l'heure actuelle une vue de l'esprit, conforme aux conceptions biochimiques générales, mais qui réclame une démonstration.

Si la continuité entre structures moléculaires et structures morphologiques correspond à la réalité, l'apparition, dans une lignée évolutive, de molécules nouvelles ou d'associations nouvelles de molécules constitue la définition générale de l'évolution.»

Je crois avoir clairement dégagé, par cette citation, l'ambition de l'auteur. Son livre est un admirable exposé des données biochimiques actuellement acquises. Il débute

par un chapitre sur l'unité de plan biochimique des animaux, mais il ne néglige pas de signaler les dissemblances auquel il consacre le chapitre suivant. De là à montrer « qu'il existe un aspect biochimique de l'évolution et de la classification des animaux », il n'y a qu'un pas, que l'auteur franchit avec une conviction qui nous emporte, mais avec une circonspection que nous ne saurions trop conseiller. L'auteur ne s'écarte jamais de l'objectivité scientifique la plus rigoureuse. « Nous sommes encore très loin, écrit-il, de pouvoir superposer à la classification zoologique établie par les morphologistes une classification de l'ordre biochimique. » La démonstration d'une telle possibilité fournirait aux évolutionnistes un argument irréfragable. L'évolution n'est pas une théorie, mais un fait, aujourd'hui prouvé, que plusieurs théories cherchent à expliquer. La biochimie serait, selon l'auteur, une solide théorie explicative qui projetterait une lumière nouvelle sur les causes de l'évolution.

Le livre de Florkin, en dehors de sa portée philosophique et spéculative, offre au zoologiste une excellente mise au point des récentes acquisitions biochimiques. Le grave défaut de l'enseignement de la zoologie et de la biologie c'est de ne pas rattacher solidement ces sciences à la chimie.

Les zoologistes pensent trop à la morphologie; les biologistes, aux problèmes particuliers à leur discipline. Ni les uns ni les autres ne profitent, comme il conviendrait, des travaux de leurs collègues chimistes. Faut-il que ce soit ces derniers qui viennent à nous par la voix de Florkin et nous rappellent à nos devoirs ?

Ce petit livre soulève beaucoup de problèmes. Celui que j'aborde en dernier lieu n'est pas précisément indiqué par Florkin; il m'a été suggéré par la lecture du livre.

HUSSEIN FAOUZI

Notules

LOYS MASSON, *Le requis civil*, Gallimard, 1945.

L'auteur semble partagé entre le désir de faire un tableau de la résistance française, et celui de traiter une certaine anecdote tragique. C'est dommage, car l'anecdote valait celle qui permit à Sartre d'écrire un jour *Le Mur*. Ainsi diluée en roman, alourdie de personnages inutiles au drame, la nouvelle qu'on voudrait lire (et qu'on pressent) reste imparfaite. Loys Masson avait assez de talent pour la faire.

JEAN DESTERNES, *Clairière de la Vie*, Gallimard, 1945.

Un jeune homme pauvre, instituteur à Paris et dans la banlieue, raconte en petits tableaux quelques mois de son existence. La première moitié du livre est assez ennuyeuse; elle conduit pourtant à la seconde, histoire d'un amour unique et vif, découpée en tranches qui sont parfois des poèmes en prose. L'ensemble fait un peu jeune, maladroite, sympathique.

ROBERT SCIPION, *Prête-moi ta plume*, Gallimard, 1946.

Un nouvel *A la manière de...* Plutôt à la manière de l'à manière de Reboux qu'à la façon des pastiches de Marcel Proust. Ces pastiches forment une histoire: l'adolescence *Les adolescents terribles*; les troubles de la chair (selon Mauriac); les taureaux, les femmes (Montherlant). A la fin, Michaux y passe et c'est le dernier tableau de la revue, un nouveau voyage en grande Garabagne; sensiblement moins bon que le modèle. L'ensemble est lourd.

HENRY MILLER, *Printemps Noir*, Gallimard, 1945.

Du mouvement; de la frénésie; du cynisme; de l'ironie; du lyrisme; de la brutalité; de la tendresse; du cinéma; du Miller.

J. STEINBECK, *La Grande Vallée*, Gallimard, 1945.

Quinze nouvelles qui se passent en Californie, dans la vallée de Salinas. Les personnages sont des gens simples et farouches, proches de la nature : attachants. Le talent de l'auteur les fait presque remarquables. Trois récits sont particulièrement bons : *Fuite*, *Le meurtre*, *Johnny l'Ours*. Pas de procédés ; un récit dépouillé ; chaque mot porte. Puissance et tendresse humaine. (Pourquoi faut-il que Steinbeck se soit laissé tenter par l'argent du « grand » journalisme ?)

Choix de poésies chinoises traduites par Louis Laloy, Sorlot, 1944.

Cette brochure n'est pas d'un amateur, en ce sens que Laloy savait du chinois et que c'était un très bon professeur de poésie ; c'est pourtant l'œuvre d'un amateur en ce sens que Laloy savait aussi le russe, traduisait Héronidas, et traitait avec compétence de musicographie ; œuvre d'amateur en somme, au sens de Jean Prévost : *l'amateur de poèmes*. Autre avantage de cette plaquette, elle résume dix-huit siècles de poésie : Lao-tseu, le *Che-ki*, Li T'ai Po, bien sûr, mais aussi la poésie Song, celle des chants populaires, et Kiu Yuan, si peu connu chez nous, malgré sa mort exemplaire, et son génie.

JEAN CHAUVEL, *Préludes*, Robert Laffont, 1945.

Ce ne sont pas des vers d'actualité malgré quelques allusions à la guerre, à la liberté. Ce sont pourtant des essais de poèmes, et parfois des poèmes réussis : un peu trop dociles à l'indiscipline. Une section intitulée « connaissance de Beyrouth » avec des « citronniers chargés de fleurs de cire ». On voudrait, avant de juger ce poète, lire ses autres œuvres, s'il en est.

JÉROME et JEAN THARAUD. *Vers d'Almanach*, Plon, 1946.

Vers de mirliton. Après Jérôme, Jean Tharaud vient d'être admis à l'Académie Française.

RENÉ GROUSSET, *Bilan de l'histoire*, Plon, 1946.

M. Grousset reproche aux Allemands d'utiliser la science comme apologie pour la plus grande Allemagne. Il veut que l'histoire justifie l'Eglise, et ce cri : *O crux ave spes unica* ! Style : la victoire de 1945 est « bien plus totale que celle de 1918 ».

CHARLES DU BOS, *Qu'est-ce que la littérature ?* Plon, 1945.

C'est une discipline qui consiste à changer l'eau en vin, à démontrer l'orthodoxie romaine, à prétendre que Shelley ou Keats étaient chrétiens quand même. Bien décevant, cette marquerterrie de citations. N'a-t-on pas surfait l'œuvre de ce critique ?

ANDRÉ DUBOSQ, *L'Elite Chinoise ; ses origines ; sa transformation après l'Empire* ; Nouvelles Editions Latines, 1945.

L'auteur a déjà composé une bonne demi-douzaine de mauvais livres consacrés à l'Extrême-Orient. Il écrit cette fois sur l'élite chinoise sans soupçonner l'existence de deux ou trois ouvrages qui en traitent excellemment. Page 66, il fait allusion à ce qu'il appelle « les trois Min » qui composent la doctrine de Suen Yat Sen. Il a dû entendre parler du *San Min Tchou yi*, qu'un jésuite a traduit : *le triple déisme*, et qui veut dire, tout simplement : *les trois principes populaires*. Mais dans l'expression chinoise, si *tchou yi* veut dire *principe*, *san* signifie *trois* et *min*, *du peuple*. M. Dubosq parle donc des « trois du peuple » et prend le Pirée pour un homme.

B. DORIVAL, *Du côté de Port-Royal*, Gallimard.

Encore une étude sur le jansénisme de Racine. Phèdre est-elle incestueuse ? Racine est-il janséniste ? voilà ce qui semble intéresser la critique d'aujourd'hui. Comment Racine fait-il une tragédie, voilà pourtant ce qui importe. Intéressant d'ailleurs : fin, nuancé, bien écrit.

VICTOR HUGO, *Choses Vues*, Genève, La Palatine, 1944.

Utile réédition de ce chef-d'œuvre du journalisme français. Les défauts de Hugo y deviennent qualités.

L'Espagne Libre, Collection Actualité, Carmann Lévy, 1945.

Georges Bataille dirige cette collection. Excellent premier volume. « Voilà neuf ans que les hommes de ma génération ont l'Espagne sur le cœur » écrit Albert Camus dans sa préface. Aucun Français ne peut vivre heureux et libre pleinement tant qu'il sait que règne Franco.

AHMED RACHAD, *Le couple Italie-Allemagne, ou l'Axe Rome-Berlin ?* Le Caire, Horus, 1946 (préface de Pierre Jouguet)

Il est sans doute inexact d'attribuer à Sade, ou Machiavel, la paternité du nazisme. Mais M. Ahmed Rachad n'est pas de ceux qui, lorsqu'ils se trompent sur cette doctrine, le font à l'avantage des tyrans. On sent chez lui un goût des libertés, de la mesure : il est passé par la Sorbonne (qu'il est plaisant de calomnier, mais qui du moins sait former l'esprit à la recherche des vérités). Il ne se gargarise pas de « démocratie » pour se dispenser de penser.

MAURICE THOREZ, *Une politique de grandeur française*, préface de Jacques Duclos, Editions Sociales, 1945.

Curieux mélange de bon sens (quand il s'agit d'analyser la situation, d'en discerner les causes, de prescrire les remèdes) et de naïvetés livresques (dès que la dialectique est en jeu, ou tels autres tabous du système — la politique étrangère russe, par exemple). Si les communistes avaient le courage de laisser tomber leur religion marxisante... Curieux aussi, cette « politique de grandeur française » ; l'ont-ils assez reprochée au général de Gaulle ?

MAHMOUD KAMEL, *L'Action Egyptienne*, Le Caire, Tsoumas, 1946.

Ceux qui veulent connaître les thèses du nationalisme égyptien, l'attitude du nationalisme à l'égard des européens, les projets d'Afrique aux africains, liront avec profit le petit ouvrage de Me. Mahmoud Kamel.

HASSOLDT DAVIS, *Feu d'Afrique*, Le Caire, Les Lettres Françaises, 1946.

Nous avons déjà signalé cet ouvrage, dans l'édition Fayard ; elle était tronquée. Voici paraître en Egypte le seul texte complet conforme à l'original.

MAURICE CAULLERY, *Biologie des jumeaux, polyembryonie et gémellité*, Presses Universitaires de France, 1945.

Twins and Supertwins, de Newman, est plus amusant : anecdotique. Le livre de Caullery est plus sérieux, sans pédantisme. C'est un sujet passionnant que la gémellité et qui intéresse le psychologue autant que l'accoucheur, le politique autant que le

biologiste. (Sait-on qu'en Russie le professeur Zawadowski a réussi à produire la gé-mellité expérimentale en injectant au bétail du sérum de jument gravide ? Plusieurs millions de brebis, ainsi traitées, ont produit des jumeaux diovulaires. Supposez qu'un jour un tyran exige des femmes qu'elles se fassent injecter le sérum en question, afin de doubler la production de guerriers ; voici la morale au chevalet.)

JEAN ROSTAND. *Esquisse d'une histoire de la biologie*, Gallimard, 1945.

Exposé sommaire de l'histoire des doctrines et des méthodes biologiques, de Leeu-wenhoek à T. H. Morgan. Utile aux honnêtes gens, à ceux qui voudraient le devenir.

ARMAND DE GRAMONT, *Vers l'infiniment petit*, Gallimard, 1945.

De Leeuwenhoek au microscope électronique. Celui-ci permet des grossissements 30 ou 40 fois plus grands que ceux des meilleurs appareils optiques. Mais en projetant vers l'électron un rayon ix ou gamma , on produit l'effet Compton, qui modifie la vitesse de l'électron observé. Il est beau de vouloir savoir, **pourvu qu'on sache aussi que jamais on ne saura tout.**

REVUE DES REVUES

Revue du Proche-Orient :

En mars 1946, *La Semaine Egyptienne* publiait un numéro spécial d'*Hommage à André Gide*. Quelques articles contrastent péniblement avec les meilleurs textes, qui sont parfois très bons. Voici, par exemple, selon Robert Levesque, *André Gide compagnon de voyage* :

Ouf ! tout est prêt. Les valises jamais fermées à clef se rassemblent. Voici le passeport et l'inséparable carnet, auxquels s'ajoutent, en poche, quelques lettres récentes, chères entre toutes. Impatient, assoiffé d'aventures, Gide, avant de prendre son vol, sollicité par tout ce qu'il laisse, paraît adouci, mais cependant tendu vers un devoir qui est celui du plaisir et celui de se trouver soi-même. Sur le seuil, il regarde en arrière comme pour arrêter le courant qui l'entraîne. Un contretemps surgira-t-il ? La suprême aventure, maintenant, serait de rester. Ce bruit du téléphone va-t-il tout rompre ? Faut-il décrocher l'appareil ? J'ai vu Gide avec la même joie préparer un voyage puis brusquement y renoncer. Jusqu'au dernier moment, il sollicite l'anicroche, pour passer outre, peut-être, et sûrement pour s'éprouver. Il descend, indécis, l'escalier, le remonte ; il rôde avant de dire adieu. Mais, à Paris, la Providence, par bonheur, a placé sous sa porte, appel à l'évasion, un poste de taxis. Quand le train siffle, Gide est en général assis et plongé, depuis cinq minutes, sagement, dans un livre, mais l'inquiétude bientôt le reprendra. L'interminable couloir n'est pas pour l'effrayer, ni les migrations. Il lui faut explorer les zones variées du convoi. Un wagon quelquefois, bien que bondé, est une région morne, mais plus loin on pourra rencontrer des îlots d'intérêt qui, à eux seuls, seraient la raison d'un départ. C'est une étrange volupté, et brûlante, sur les voies ferrées, de sentir palpiter dans ses mains la destinée d'autrui. Je n'ai d'ailleurs jamais vu Gide voyager dans une classe déterminée — et c'est le désespoir des contrôleurs.

Signalons encore les notes d'Etienne Mériel : *André Gide et le paysage* ; *Oedipe héros Gidien*, par Bernard Guyon ; des essais de Talva, Morineau, Leprette. M. Gossart cherche en Jarry des affinités gidiennes (car nous ne saurions dire : en Gide, des affinités ubuesques). Quant à Georges Hénein, c'est un autre couple qu'il forme, le couple Gide-Bachelard ; ou plutôt « le cycle Gide-Bachelard-Breton ».

*
* * *

Les *Cahiers de l'Est* paraissent régulièrement, ce qui est déjà un mérite. C'en est un autre de ne composer des sommaires qu'avec des écrivains libanais de langue française. La meilleure partie de cette revue

reste pourtant l'inactuelle : au numéro 5, cette strophe du *Poème de la Passion*, composé par le mélode byzantin Romanos, utilise ingénieusement les instruments du supplice :

« Pour peu de temps encore, ô ma Mère ;
Prends patience et, tu verras comment,
je me dépouille, comme un médecin,
de mes vêtements,
accourant à l'endroit où ils gisent.
Je parcours
leurs plaies,
coupant avec la lance
leurs callosités
et leur roideur.
Je prends du vinaigre
et je cicatrise leur plaie.
Ayant fouillé leurs ulcères
avec la sonde de mes clous,
je les envelopperai de mon manteau.
Et puis, tenant ma croix
comme une échisse,
j'en userai, ô ma Mère,
pour que tu chantes de toute ton âme :
C'est volontairement qu'il a subi la Passion,
Mon fils et mon Dieu ! »

Au sommaire du quatrième cahier, une étude du P. Dumeste, O.P., sur *Mystique musulmane et mystique chrétienne* (i.e. : Al Hallaj-Ruysbroeck, Al Ghazali-Ignace de Loyola, Ibn Arabi-Thérèse d'Avila). Il est tentant pour un frère prêcheur de tirer à soi les mystiques musulmans ; et c'est d'autant plus facile que les grands mystiques, en effet, échappent aux Eglises ; mais on voit mal pourquoi un théologien musulman n'inverserait pas les conclusions du P. Dumeste, selon qui les accents de Al Hallaj

font penser à la doctrine paulinienne du corps mystique du Christ, auquel appartiennent le corps, mais aussi l'âme de l'Eglise, qui déborde tellement le corps ; et l'on songe à Saint Thomas, enseignant que la grâce de Dieu n'est pas liée aux sacrements de manière si indissoluble qu'il ne puisse, quand il se trouve en face d'une âme de bonne foi placée en dehors de l'économie normale de la Rédemption, la lui infuser directement.

Mieux inspiré quand il situe Al Hallaj par rapport à l'Islam, le P. Dumeste ne peut qu'il ne s'aventure à prétendre que le catholicisme, plus heureux que l'Islam, ignore les conflits « entre la Lettre et l'Esprit, entre l'Esprit assistant le Corps social et le même Esprit agissant à l'intérieur des âmes. » (C'est aisément oublier que les Jésuites récrivirent Saint Jean de la Croix A.M.D.G., faisant disparaître tout ce qui, chez le Carme, sentait le panthéisme et le péché d'orgueil). Quand on parle d'Al Hallaj, il faut toujours revenir à Massignon. Or, préci-

sément, Massignon donne à *Dieu Vivant* (No. 4) une étude d'ensemble sur le martyr musulman. Elle s'achève un peu comme celle du P. Dumeste, mais avec un ton qui marque la différence entre un assez bon et un assez grand esprit. Voici Hallaj, en sa maturité :

Revenu de la Mekke à Bagdad, Hallâj va exprimer le désir étonnant de mourir anathème, frappé par la Loi de l'Islam, pour tous (« malâmati » qui devient « fatâ »). Il installe chez lui une Ka'ba en réduction, il prie de nuit près des tombeaux (Ibn Hanbal), de jour, il commence, en pleine rue, dans la capitale, une série de discours inouïs : « O musulmans, crie-t-il dans les souks, durant une sorte d'extase jubilante, mais lucide, sauvez-moi de Dieu... Il ne me reprend pas à moi-même, et il ne me rend pas non plus mon âme ; quelle coquetterie : c'est plus que je n'en puis supporter » (Akhb. 38). Puis, voulant provoquer les fidèles à faire cesser ce scandale d'un homme qui ose se dire uni à la Dêité, en le tuant, il leur crie dans la mosquée-cathédrale d'al-Mansûr : « Dieu vous a rendu mon sang licite : tuez-moi... Il n'est pas au monde pour les musulmans de devoir plus urgent que ma mise à mort... (on ajoutera : soyez donc combattants pour la foi, et que je meure (de vous) martyr » (Akhb. 50). « C'est dans la confession de la Croix que je mourrai... Tuez donc cette maudite (= sa personne) ». (Akhb. 52.)

L'émotion populaire causée par cette prédication ébranle également les milieux lettrés, du fait des opuscules à portée théologique que Hallâj devait avoir déjà écrits sur des sujets brûlants, discutés entre shi'ites, comme la prédestination de Muhammad et le caractère inachevé de sa mission prophétique. D'autre part, un juriste sunnite zahirite, Muhammad Ibn Dâwûd, qui était aussi un poète, théoricien du pur amour uraniste, et disait s'interdire toute satisfaction charnelle « afin de perpétuer le désir » ne pouvait tolérer les prétentions de Hallâj à une union mystique consommée avec Dieu ; usant de ses fonctions d'assesseur au tribunal du grand-cadi de Bagdad, il dénonça Hallâj à la Cour, demandant pour lui condamnation à mort. Sa proposition, contresignée par d'autres, se heurta à l'opposition de l'autre assesseur, un canoniste shâfi'ite, Ibn Surayj, qui soutint qu'une telle inspiration mystique échappait à la juridiction des tribunaux de droit canon, ce qui sauva Hallâj. C'est à cette époque que l'école des grammairiens de Basra (Sirafi, et Fasawi), dans un récit hostile, fait prononcer par Hallâj une réplique célèbre, qui a suscité d'innombrables commentaires ; arrivant à la mosquée d'al-Mansûr, il fut interpellé par son ami Shibli, mystique et poète, qui avait son cercle d'auditeurs sous la « coupole des poètes », et aurait répliqué, cachant à demi ses yeux sous sa manche, « Ana'l Haqq » = je suis la Vérité créatrice = « mon je c'est Dieu » : déclaration frôlant le blasphème, et commentée de suite par son beau quatrain : « yâ sirra sirri... ô secret de mon âme, Toi qui sais tant T'amenuiser que Tu échappes à la prise de toute imagination pour tout être... » Et voici un fragment d'oraison : « le parfum de Ton approche suffit à me faire mépriser toute la création, et l'enfer n'est rien au prix de mon vide quand Tu me désertes, pardonne aux créatures et non pas à moi, je ne conteste pas avec Toi pour moi-même, et ne Te réclame pas mon dû » (Akhb. 44).

Toute l'étude est de cette qualité (avec, dans le style, une tension ou contention parfois gênante).

Revue étrangère.

D'Italie nous parvient *Il '45* revue «d'art et de poésie», dont il existe une édition en français. Elle est publiée à Milan, sous la direction de Rafaele de Grada. Stefano Terra en est le rédacteur en chef.

Cette revue n'a pas été fondée pour sauvegarder des valeurs mais bien plutôt pour en exprimer de nouvelles, tellement nécessaires, et cela à partir du labeur commun de tous.

Et ce n'est pas par hasard que, dans notre premier numéro, nous présentons un jeune peintre ayant payé de sa vie son dévouement à la cause du peuple. Ces extrêmes témoignages nous encouragent dans notre effort en vue de l'établissement d'une nouvelle civilisation.

Tout cela serait très bien si l'étude que donne M. de Grada sur les rapports de l'art et du fascisme faisait mieux que répéter les clichés sur l'art «reflet» de la société bourgeoise. Voici «l'art italien de l'après-guerre, art typique de la petite bourgeoisie» :

Ces éléments que, disposant de plus d'espace, je pourrais documenter exactement sous leurs aspects éthico-psychologiques et esthético-apparents, constituent la base de cet art sur lequel le fascisme pré-nazi, rompu à toutes les expériences démagogiques, se jettera pour en faire l'instrument docile des prétentions fausement révolutionnaires qu'il affichait dans le domaine de l'art. La petite bourgeoisie qui n'a pas de structure économique de classe, mais une mentalité sociale particulière, hésite entre le monde du travail et celui du capital, elle vit sur le premier tout en dépendant du second. Etc...

Suit une analyse connue :

Alors que la société bourgeoise du milieu du XIXème siècle, en plein essor de développement économique, eut son expression la plus heureuse dans l'impressionisme, la société des monopoles du début du XXème siècle, dirigée par une bourgeoisie cherchant à devenir une aristocratie économique, eut son aristocratie artistique dans les expressions les plus solitaires du cézannisme, du cubisme, etc.

Bien sûr : au Musée d'Art Occidental de Moscou, en 1934, les toiles de Gauguin étaient exposées dans une salle destinée à l'art de la phase descendante du capitalisme impérialiste et colonial. Et non que tout soit faux, dans cette analyse sociologique. Mais, comme tous les systématiques, les marxistes prennent la partie pour le tout, *une* condition pour *la seule* cause. «Je crois à l'existence de vérités indépassables, et que le marxisme en est une. Si nous disons que deux et deux font quatre est-il possible de dépasser cette vérité ? » Voilà le credo d'un autre rédacteur, Mario de Michelli, qui, bien entendu, attaque l'existentialisme, «philosophie de l'exil».

L'homme de Marx au contraire accepte la lutte, se rend maître de la technique, plie les puissances nouvelles ; il refuse le mystère et le concile insaisissable des êtres existentiels pour s'unir aux hommes dans un noeud social bien serré.

Bien serré. En effet. Très bien serré. Et c'est pourquoi, quelles que soient nos sympathies, nos tentations, nous ne pouvons pas offrir nos tendres cous à ce nœud qui serre si bien. Nous savons que, dans le régime capitaliste, des dizaines de millions d'hommes sont des esclaves; mais aussi que, dans le régime dont se réclame *Il* '45, il faut « refuser le mystère », soumettre la pensée à l'imprimatur du Parti, imposer à tous les arts un « réalisme dialectique », mais, tenez-vous bien, en évitant « l'erreur d'Aragon et de son *réalisme socialiste* ». Beauté de la théologie ! La considération que nous inspire *Le Capital* nous interdit de prendre au sérieux ces violences incohérentes.

Memento des Revues :

La Pensée No. 6, nous apprend que *La Revue Internationale* est « trotskiste ». Nous aurions dû nous en douter, puisqu'elle ose encore afficher son « internationalisme ». Voici comment M. Cogniot explique le pacte germano-russe de 1939 : « Le gouvernement soviétique fut contraint de rompre ces conversations diplomatiques vraiment peu sérieuses (avec la France et l'Angleterre). Il s'en suivit la proposition allemande d'un accord sur les crédits commerciaux, puis un traité de non-agression. »

C'est assez sympathique, en somme, car on voit bien que M. Cogniot n'est pas plus fier que ça de son explication. Dans la même revue, Marcel Prenant nous apprend qu'il va donner « une nouvelle version de *Biologie et Marxisme*, orientée, non plus d'après les citations de Marx et d'Engels, mais d'après le magistral exposé du matérialisme historique fait par Staline au chapitre IV de l'histoire du parti bolchevick. » Car, ainsi que précise l'auteur, « la méthode demeure, mais... le contenu change, sans dogmatisme figé, à chaque fois que l'expérience lui apporte des éléments nouveaux. »

La France Libre. septembre 1945. Numéro spécial anthologique, réunissant quelques articles marquants publiés dans cette revue entre 40 et 45. Caillois, *L'Ordre Nouveau*; Raymond Aron, *Bureaucratie et fanatisme*; Sartre : *Paris sous l'occupation*, (celui-ci, très beau).

Paru, Nos. 13, 14, 15, 16. Revue de l'actualité littéraire : en progrès. Bien qu'elle manque d'homogénéité, c'est un précieux guide-âne. (M. Yves Lévy a du goût et du style). On la complétera utilement par le *Bulletin critique du livre français* (Nos. 3 et 4) dont la partie scientifique est indispensable. ¹

Pages Françaises. 10 et 11. Cette anthologie a changé de couverture, ce qui est bien. Les articles de culture scientifique sont bons; c'est par eux qu'on devrait commencer. Par l'article du professeur Leriche sur *l'humanisme en chirurgie*, et non point par des poèmes qui, quels que soient leurs mérites, risquent de décourager la moyenne des lecteurs pour qui est fait ce florilège.

Cahiers du Sud, No. 274. *Baptême Funèbre*, par Francis Ponge. *Trois chansons kurdes* présentées par P. Guerre et traduites par P. Rondot.

Variété, No. 1, revue littéraire de luxe. *Fautrier, l'enragé*, par Jean Paulhan. *Défense de l'intelligence*, par Albert Camus. « Maintenant encore l'intelligence est maltraitée. Et cela prouve seulement que l'ennemi n'est pas encore vaincu... Quand il arrive que cette intelligence s'éteigne (celle qui s'appuie sur le courage) c'est la nuit des dictatures. » On ne le dira jamais trop.

1. Il est publié par la Direction Générale des Relations Culturelles, 78 rue de Lille, Paris.

- Quadrige*, Nos. 2, 3, 4. Ce ne sont pas tant les textes qui importent ici (il en est de bons) que la présentation, l'illustration, la mise en page et même : la publicité, qui réussit à n'être pas vulgaire. Mais c'est surtout dans *Art et Industrie* (No. 1, novembre 1945), dans *Art et Style*, dans *Plaisir de France* que la publicité devient plaisir. Comparez ces magazines aux revues américaines.
- La Houille Blanche*, No. 1, janvier 1946. Revue des ingénieurs hydrauliciens ; reparait après cinq ans d'interruption. *Calcul graphique des régimes variables dans les canaux* par A. Craya.
- Renaissances*, No. 18, février 1946. Numéro consacré à l'Amérique et aux Américains. Quelques phrases lucides ; celle-ci, de Brogan : « l'Américain moyen trouve impossible d'admettre qu'il puisse exister d'autre façon d'organiser la liberté » qu'à l'américaine. Qu'on veuille bien ne pas compter sur nous pour défendre un système qui voue l'homme au racisme, l'ouvrier au chômage, et la Russie aux gémonies.
- Fontaine*, 48-49 ; Jean Tardieu, *Petits problèmes et exercices de fin d'année* : « Sachant que vous êtes immortel, comment organiserez-vous vos journées ? ». Jean Prévost, *L'influence de Balzac sur Baudelaire* : convaincant. Une bonne chronique de Merleau-Ponty sur le marxisme, qui rejoint ce que nous disions ici-même de Thierry Maulnier : « Sa vraie conclusion, qu'il n'a pas écrite et qu'il écrira peut-être un jour, Thierry Maulnier la trouverait dans ce marxisme sans illusions, tout expérimental et volontaire, auquel il s'est voué à son insu quand il a reconnu à la fois la logique et la contingence de l'histoire. » Au sommaire du No. 50 un intéressant essai de « traduction poétique » du *Tao Tè King*.
- La Nef*, mars 1946. *Chinois*, quelques jolies pages de Remizov.
avril 1946. Lettres de Max Jacob à Jean Rousselot ; de M. Henri Guillemin un courageux article sur Léon XIII et les bien-pensants. Si les grandes dames catholiques ont pu organiser des neuvaines pour obtenir de la clémence divine la mort du pape qui avait osé condamner les excès du capitalisme (Léon XIII, *Rerum Novarum*), qu'espérer aujourd'hui d'une bourgeoisie qui n'a même plus besoin de susciter pareilles prières ?
- Les Quatre Vents*, cahiers de Littérature, par Louis Parisot, qui dirige à *Fontaine* la collection *L'Age d'or*. C'est le même esprit, et souvent les mêmes textes. Au No. 3 *Notes de Zoologie*, par Lewis Carroll ; René de Solier, *L'Autre* ; Mounir Hafez, *Carrosses* ; Henri Michaux, *Notes pour servir à la relation d'un voyage à Poddema*. Le No. 4 est entièrement consacré à *l'évidence surréaliste*. Au sommaire du 2, parmi de nombreux textes attachants, curieux, ou beaux, un conte parfait de Melville, *Le Campanile*.
- Centres*, publié à Limoges. Une des nombreuses entreprises de décentralisation littéraire et artistique. La gauche reprend enfin à son compte ce qu'il y avait de sage dans la pensée de Maurras. Au sommaire du premier cahier : lettres de Max Jacob à Lascaux. Max Jacob est décidément un abondant épistolier. Au No. 2 : Federico Garcia Lorca : *Amour de Don Perlimpinpin*.
- Espaces*, autre revue fondée « pour la défense des lettres en province » Publiée à Clermont-Ferrand. Directeur : Henri Coulet, qui veut « faire quelque chose en faveur de l'humanisme moderne que ces quatre années de douleur et d'espoir ont mis au jour ». Au premier sommaire : Marcenac, Pierre Emmanuel, Maurice Druon.
- Europe*, Nos. 1, 2, 3, 4 (janvier-avril 1946). On attend beaucoup de cette revue. On est content de la voir consacrer une rubrique à la vie intellectuelle des provinces

de France, et intégrer ainsi le maurrassisme au marxisme. Un peu triste de la trouver si orthodoxe, et si méfiante de son titre. Comme si vouloir l'Europe était le fait des seuls fascisto-trotzkistes. (Heureux tout de même de voir qu'on y juge avec discernement le *Toulon* de J.-R. Bloch.)

Tropiques, No. 11. *Lettre ouverte à Monseigneur Varin de la Brunelière, évêque de Saint-Pierre et Fort-de-France*, par Aimé Césaire. et qui démontre, preuves à l'appui (et quelles !) que l'Eglise resta fidèle à Saint Paul et à Bossuet qui voyaient dans la lutte contre l'esclavagisme un péché contre le Saint-Esprit.

France-Orient, décembre 1945, Jean Filliozat : *Paul Pelliot, honneur de la sinologie française*.

Gazette des Lettres, Nos. 2-11. *La Gazette des Lettres* est en train de devenir (si ce n'est déjà fait) le meilleur journal littéraire de France. Bien que l'on sache les liens qui l'attachent à Sequana c'est-à-dire à une institution qui fut chère à nos Brasillach, on doit reconnaître dans ces numéros une honnêteté qu'on ne trouve plus toujours, hélas, dans *Les Lettres Françaises*. (Decour paya pourtant de sa vie, et Jean Paulhan, de la prison, le droit d'écrire honnêtement). Articles mesurés. Utiles bibliographies.

La Revue Doloriste, Nos. 7 et 8. Il paraît que les six premiers numéros de la revue sont épuisés. Ainsi que *l'Apologie pour l'anormal*. On lit dans *Le Figaro* : *L'existentialisme et le dolorisme, qui*, etc... (Toujours cette manie de prendre la partie pour le tout : la douleur est dans l'homme et dans la condition de l'homme. Mais vouloir que l'homme ne soit que douleur ?)

Revue du Caire, mai 1946. André Gide, un bref inédit, De Bernard Guyon, des réflexions sur l'art de Péguy. De Taha Hussein, un essai sur Gide.

Journal d'Alexandrie, 2 avril. Jean Grenier : *Descartes et le monde actuel*. Contre les gauchissements qu'ont subis les vérités découvertes par Descartes. Descartes fut « à la fois un métaphysicien de génie et un physicien de génie » ; les marxistes oublient le métaphysicien, qui fut soucieux de réfuter les sceptiques ; les idéalistes et les solipsistes oublient la *res extensa*.

Tetradio, troisième cahier. Etude de Xydīs sur la peinture d'Engonopoulos, qui n'est pas seulement le poète de *Bolívar*. Les toiles reproduites montrent surtout l'influence de Chirico. Un poème de Séférīs 'Ἡμερολόγιο Καταστρώματος Β.' 1 De Papatzonis, des commentaires sur les commentaires qu'Eustathios composa sur l'*Iliade*, et qui concluent ce riche numéro.

Mind, avril 1946. Une note savante de A. A. Luce, et fort élogieuse (avec quelques menues réserves) sur le livre de Naguib Baladi : *La pensée religieuse de Berkeley*.

Briarcliff Quarterly, janvier 1946. Utile numéro sur *Aspects of French literature in wartime*.

El Katib el Masri (L'Ecrivain Egyptien). La revue de Taha Hussein s'est acquise dans le monde arabe une place enviable : la première. Centrée sur les problèmes arabes, elle est ouverte sur le monde entier, tant par ses bulletins d'information que par ses articles de fond. C'est ainsi qu'on lit aux sommaires des numéros 5 et 6 un essai de Raymond Guérin : *Contre une terreur des faits* ; aux numéros 7 et 8, un autre essai, de Roger Caillois : *Le pouvoir des mots*.

1. Une belle édition photostatique avait été publiée en Alexandrie dès 1944.

Donné par le Roy pour l'année 1647.

LETTRÉS DE M^R DESCARTES.

*Où il répond à plusieurs difficultés qui luy ont
esté proposées sur la Dioptrique, la Geometrie,
Et sur plusieurs autres sujets.*

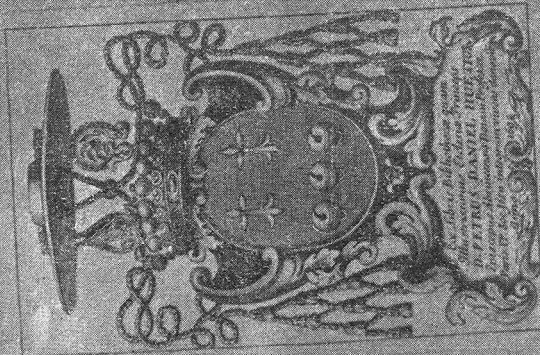
TOME TROISIÈME,
ET DERNIER.



A PARIS,
chez CHARLES ANGOT, rue S. Jacques
au Lion d'Or.

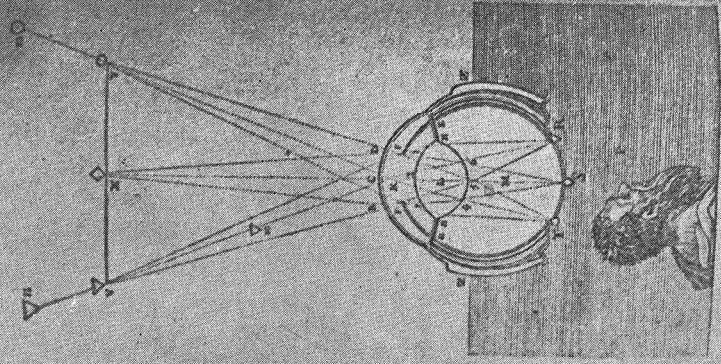
M. DC. LXVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Ne extra hanc Bibliothecam efferatur. Ex. abedernia

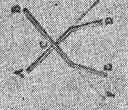


XXXIX. H

Lettres de Descartes. Edition originale, 1647. (exemplaire ayant appartenu aux Pères Jésuites de Paris)



que font VCR & YCT, on les peut considerer tout de
 meisme que s'ils se croyoient aussy au meisme lieu. Et
 pour ce que c'est cette superficie BCD qui les fait ain-
 si tendre vers les meismes points, on doit p'uisfoit pen-
 ser que c'est au lieu où elle est qu'ils se croyent & nous
 que les autres superficies, comme 1 2 3 & 4 5 6, les
 peuvent detourner, en empesche. Non plus qu'en-
 core que les deux balcons ACD &
 BCE qui sont courbés, s'écarterent
 beaucoup des points F & G, vers les-
 quels ils s'iroient rendre, si se croy-
 sans autant qu'ils sont au point C
 avec cela ils estoient droitz; ce ne
 laisse pas d'estre véritablement en ce
 point C qu'ils se croyent. Mais ils pourroient bien
 estre si courbés, que cela les feroit croiser d'eschet en
 un autre lieu. Et en meisme facon les rayons, qui traucou-
 sent les deux verres concaves DEQ & d'hp, se croy-
 sent sur la superficie du premier, puis se recroient de-
 rechef sur celle de l'autre, au moins ceux qui viennent de
 divers costés: car pour ceux qui viennent d'un meisme co-
 sté, il est manifeste que ce n'est qu'au point brillant
 marqué I, qu'ils se croissent.



Vous pourriez remarquer aussy par occasion, que les ra-
 yons du Soleil ramassés par le verre Elliptique ABC, et
 doivent bruster avec plus de force qu'estans ramassés
 par l'hyperbolique DEF. Car il ne faut pas seulement
 prendre garde aux rayons qui viennent du centre du So-
 leil, comme G G, mais aussy a tous les autres qui viennent
 des

BULLETIN

New-York : Un clown interprète à sa façon *Le Bourgeois Gentilhomme*. La critique : ce M. Clark donne de l'animation à du conventionnel.

Santiago de Chile : Gabriela Mistral, qui rentre d'Europe, après son prix Nobel, fait à la presse quelques déclarations. Elle est pleine d'espoir en la jeunesse française qui sera « le creuset des idéaux humains ». Elle ajoute : « La diplomatie française commence à rénover ses cadres en leur incorporant, plus qu'avant, des personnes choisies sur le plan de l'esprit et non pas seulement du « monde ». Nous avons beaucoup apprécié ce changement dans les pays où il s'est produit... Au Chili, nous avons un poète et un écrivain français de premier ordre. L'esprit rapproche beaucoup plus que la danse et la bonne table. »

Londres : Le Dr. Allan Nunn May est condamné à 10 ans de travaux forcés pour avoir livré à des inconnus quelques informations sur l'énergie atomique. On n'a pas encore condamné le Dr. Fleming, qui livra au monde entier des informations sur la pénicilline.

Innsbruck : Mort du Comte de Keyserling.

Alexandrie : Les Amitiés Françaises organisent une exposition de filtres de gargoulettes. Voici qui peut donner espoir en l'homme : qu'il ait tant dépensé de temps et d'habileté pour orner un filtre qui se voyait à peine. Nous ne sommes « pas si bêtes », nous, et nous contentons, pour nos cafetières, de filtres sans beauté.

Washington : Le président des Philippines déclare que les relations entre les Philippines et les Etats-Unis doivent être renforcées, notamment au point de vue économique, mais aussi dans tous les domaines. (Au point de vue militaire, il n'en saurait être question : les Etats-Unis sont maîtres de toutes les bases). Sur quoi M. MacNutt, Haut-Commissaire américain pour les Philippines, renchérit : *l'indépendance* des Philippines démontrera les principes démocratiques aux deux tiers des peuples du monde, ceux de l'Orient. Il y a encore de l'avenir pour les Quislings.

Paris : Soixante peintres, sculpteurs et graveurs organisent une exposition au profit de la Résistance espagnole. Franco ne comprendra pas.

Moscou : Cérémonie pour célébrer le 350ème anniversaire de la naissance de Descartes. A-t-on commenté le premier précepte de la méthode : « ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle, etc... » ?

— Le grand mathématicien russe Vinogradov est nommé correspondant de l'Académie des Sciences de Paris.

Paris : *La Femme* se demande sérieusement si la bombe atomique n'est pas une invention féminine : Marie Curie, Irène Joliot-Curie et Lise Meisner y ayant collaboré. Nous verrons bientôt les féministes se demander si ce n'est pas une femme qui inventa le cancer.

— Qui veut un prix littéraire ? Approchez ! Approchez ! En voici un, en voici deux, en voici trois ; je ne les donne pas pour le prix de trois, je ne les donne pas

pour le prix de deux, je ne les donne pas pour le prix d'un ; je les donne pour rien ; et par dessus le marché, j'en donne un quatrième. Qui veut son petit prix littéraire ?

Prague : Festival du Cinéma Français. On présente *La Bataille du Rail*. Une salle nouvelle est réservée à Prague aux actualités et documentaires français.

Moscou : Un des nombreux prix littéraires Staline est attribué à Gafour-Gouliam « poète ouzbègue bien connu », dont le livre démontre l'« empreinte bienfaisante de la fusion naturelle de la poésie russe et de la poésie ouzbègue ». Nicolas Tikhonov, à qui nous empruntons cet éloge, précise que tous les prix Staline « sont dans la ligne du développement général de la littérature soviétique ».

Beyrouth : On traduit en arabe l'*Essai sur les Données Immédiates*.

Le Caire : *La Porte Etroite* est traduite en arabe.

New Orleans : Willie Francis, nègre de Louisiane, est assis sur la chaise électrique ; le courant passe ; il sent un chatouillement, assez désagréable. L'Associated Press publie la photo de cet homme qui a subi moralement la peine de mort : « la Cour suprême de la Nouvelle-Orléans lui accorda trente jours de répit avant de le renvoyer sur la chaise électrique. » De répit ! Les juges de la cour suprême n'ont pas lu Dostoievski.

Pour toute publicité
adresser-vous à

ARIGO
OSMO

Publicité

109, Rue Mosquée Attarine

Téléphone 20085

Annonces-Dessins-Projets

Campagnes publicitaires

Néon

demandez

BONBONS • CHOCOLAT
CACAO • CHEWING GUM
TOFFEES • GAUFFRETTES

Collection VALEURS

*Cette collection, composée de volumes choisis sans souci du profit commercial,
est publiée en tirages limités*

Parus :

No. 1. — MAX JACOB : **Lettres à Edmond Jabès**

(avec une photo de Max Jacob et une page en facsimile)

75 exemplaires sur papier couché à 60 piastres tarif.

200 exemplaires sur papier ordinaire à 40 piastres tarif.

No. 2. — ETIEMBLE : **Proust et la crise de l'intelligence**

75 exemplaires sur papier couché à 80 piastres tarif.

200 exemplaires sur papier ordinaire à 60 piastres tarif.

No. 3. — EMILE SIMON : **Patrie de l'Humain**

(Essais sur André Gide, Marcel Arland, etc.)

15 exemplaires sur papier couché à 70 piastres tarif. *(épuisés)*

85 exemplaires sur papier demi-luxe à 50 piastres tarif.

400 exemplaires sur papier ordinaire à 25 piastres tarif.

No. 4. — JEAN-LOUIS : **Gentilshommes Touareg**

(Reportage sur les Imaqarassen, orné de cinq photographies)

35 exemplaires sur papier couché à 50 piastres tarif. *(épuisés)*

165 exemplaires sur papier demi-luxe à 35 piastres tarif.

800 exemplaires sur papier ordinaire à 10 piastres tarif.

En préparation :

No. 5. — GUSTAVE FLAUBERT : **Lettres inédites ou authentiques à Maxime du Camp, au Mouton, etc.**

On souscrit au bureau de **Valeurs** : 54, rue Fouad 1^{er}, Alexandrie

Méditerranée

l'Hôtel de Grand Luxe

à

Alexandrie

et

Romance

HOTEL RIALTO

ALEXANDRIE

20 Rue Alexandre le Grand

et

210 Avenue Farouk 1^{er}, Stanley bay

*

IDEAL POUR VOS
VACANCES

*La bonne qualité
au début à la fin et toujours
Voilà notre devise*

DAVID ADES & SON

NOUVEAUTÉS

Le Caire:
Rue El Azhar
Rue Emad El Dine

Alexandrie:
Rue Mosquée
Attarine

LES TRAITEMENTS DE BEAUTÉ

Elizabeth Arden



CHALONS

□ □ la Maison de Qualité □ □

invite l'aimable Clientèle

à prendre rendez-vous

LEBON & C^{IE}

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS
Siège Social à PARIS, 26, Rue de Londres
Registre du Commerce, Alexandrie No. 328

Production et Distribution du Gaz et de l'Electricité pour tous usages
en FRANCE, ALGÉRIE, ÉGYPTÉ.

**Usine à Gaz et Station Electrique d'Alexandrie
à KARMOUS.**

Vente des sous-produits du Gaz : COKE, GOUDRON.
Appareils d'Eclairage : LUSTRES, RADIATEURS.
Appareils de Chauffage : RÉCHAUDS, CUISINIÈRES.

THE LAND BANK OF EGYPT (BANQUE FONCIÈRE D'ÉGYPTÉ)

SIÈGE SOCIAL A ALEXANDRIE
Capital Social £ 1.000.000 — Réserves et provisions £ 753.750
Registre de Commerce, Alexandrie No. 353

**La LAND BANK OF EGYPT prête sur hypothèques
aux propriétaires de terres et de maisons**

Prêts amortissables à long terme. Elle prête aussi, sur simple signature, à ses débiteurs, pour les besoins de leurs cultures.

Horovitz

BIJOUTIERS

26, Rue Chérif Pacha

ALEXANDRIE

Les cadeaux utiles

Les cadeaux agréables

Chez

CHEMLA

11, Rue Fouad 1er.

LE CAIRE

R.C. Caire 32725

HOTEL
CARLTON

* * *

180, Promenade Malika Nazli

Tél. 26837-29581

* * *

Gare de Ramleh sur la Corniche

Toutes les chambres donnent
sur la mer

Cuisine de toute première classe

Restaurant au Roof Garden

JUSTIFICATION DU TIRAGE

IL A ÉTÉ TIRÉ DU SIXIÈME CAHIER DE VALEURS
25 EXEMPLAIRES DE LUXE SUR PAPIER COUCHÉ
NUMÉROTÉS DE I A XXV
30 EXEMPLAIRES DE SOUTIEN NUMÉROTÉS DE 1 A 30
ET DES EXEMPLAIRES SUR PAPIER ORDINAIRE, NON NUMÉROTÉS

*
* *

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 1^{er} JUILLET 1946 SUR LES PRESSES
DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES
I. SALFATI ÉTANT DIRECTEUR
PAR
LES ÉDITIONS DU SCARABÉE
90, RUE FARAHDÉ
ALEXANDRIE
POUR VALEURS

VALEURS

Comité de Rédaction :

Jean Paulhan, Hussein Faouzi, Etiemble, Jean Grenier.

Dans les prochains numéros, *Valeurs* publiera notamment :

Charles Baudelaire..... *Lettres inédites*
Alexei Remizov *L'idée secrète de Dostoievski*
Sainte Beuve *Lettres inédites*
T. E. Lawrence *Lettres Inédites*

des textes de Georges Bataille, Georges Dumézil, Michel Leiris, Raymond Queneau,
Jean Tardieu, etc....

Prochainement :

Numéro Spécial sur les civilisations
de la Méditerranée

Certains gouvernements, quand ils envoient leurs légions d'un pôle à l'autre, parlent encore de la défense de leurs foyers ; on dirait qu'ils appellent leurs foyers tous les endroits où ils ont mis le feu.

BENJAMIN CONSTANT

P.T. 30